

Histoire de sainte Monique, mère de saint Augustin, par M. l'abbé Petit,...

Petit, Pierre-Augustin (1807-18..). Auteur du texte. Histoire de sainte Monique, mère de saint Augustin, par M. l'abbé Petit,... 1847.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

T. REL.

HISTOIRE
DE
SAINTE MONIQUE.

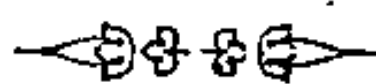
2581

²⁷
Ln 14463
A

A LA MÊME LIBRAIRIE.

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

VOYAGE A HIPHONE , in-12. fig.	1	25
— — in-18. fig.	»	60
L'ESPRIT ET LE COEUR DE S. AUGUSTIN , 2 vol. p. in-12. fig.	3	»
HISTOIRE du cardinal de Bérulle , in-12. portr.	»	90
— — — in-18. portr.	»	30
IMITATION DE SAINT AUGUSTIN , in-18. fig.	»	30
— avec messe et vêpres , grand in-32. fig.	»	75
PENSÉES DE SAINT AUGUSTIN , in-18. fig.	»	30
TABLEAU de la naissance du protestantisme , in-18. fig.	»	30
MARIE , ou la vertueuse ouvrière , in-12. fig.	1	»
LES DEUX AMIS , entretiens sur la religion , in-18.	»	30
HISTOIRE DE S. FRANÇOIS D'ASSISE , in-12. fig.	1	25
MANUEL DE L'ENFANT DE CHOEUR. in-18. fig.	1	»
VIE DU P. J. EUDES , in-18. portrait.	»	30
VIE DU V. GRIGNON DE MONTFORT , in-18. fig.	»	30





*Monique apprend de bonne heure à ses enfants
la science de la prière.*



la

HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE

MÈRE DE SAINT AUGUSTIN.

Par M. l'abbé PETIT, auteur du Voyage à Hippone.

deuxième édition.



LILLE.

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE ESQUERMOISE, 55.

1847.

PROPRIÉTÉ DE

Fort



HISTOIRE DE SAINTE MONIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION. — Naissance de sainte Monique. —
Son enfance.

QUOIQUE la Sainte dont j'entreprends de retracer l'histoire appartienne à une époque bien reculée, et qu'elle se trouve séparée par quatorze siècles du temps où nous vivons, on peut dire que nous

la connaissons mieux qu'une foule d'autres Saints plus rapprochés de nous, mais dont les actions et les paroles n'ont pas été recueillies avec autant de soin par leurs contemporains. Grâce à la piété filiale de saint Augustin, nous avons sur la vie de sainte Monique des notions qui ne laissent, pour ainsi dire, rien à désirer. La plume à la fois si grave et si aimable de ce célèbre docteur, nous a conservé jusqu'aux plus minces détails de la conduite admirable de sa sainte mère, dont il a été lui-même le premier historien et le plus éloquent panégyriste. On peut donc la regarder, cette vie, comme une des plus riches en faits édifiants que l'antiquité ecclésiastique nous ait transmises.

La perfection de Monique, ayant eu tous les caractères qui constituent la vraie sainteté, peut servir de modèle dans tous les siècles. Les usages du monde ont beau

varier à l'infini, les pratiques extérieures de l'Eglise peuvent se modifier aussi selon le besoin des temps; mais le véritable esprit de l'Evangile est immuable comme la foi, dont il est en quelque sorte une émanation. Les devoirs de la fille, de l'épouse, de la mère, tels que la religion les prêche, et que les apôtres eux-mêmes les ont tracés dans leurs épîtres¹, regardent aussi bien la génération présente que celles qui nous ont précédés. Tant que l'univers existera, la pratique de la douceur, de la charité, de la modestie et du zèle pour le salut de leurs proches, devra être le premier ornement des femmes chrétiennes, et il sera éternellement vrai qu'elles ne sauraient plaire à Dieu, si ces vertus leur manquent.

Or, ne serait-il pas difficile de porter

¹ Voyez S. Paul, dans les épîtres aux Corinthiens, aux Ephésiens, à Timothée, à Tite, etc.

plus haut que Monique la perfection exigée des personnes de son sexe et de son état ? Dieu seul , sans doute , doit être l'appréciateur et le juge du mérite des saints ; et ce serait de notre part une folle et téméraire présomption , que de vouloir prononcer dans cette cause. Mais , sans rien diminuer de la gloire qui se rattache au nom des autres saintes , et sans chercher à les rabaisser , ce qui serait un moyen infaillible de déplaire à sainte Monique elle-même ¹ , ne peut-on pas dire qu'elle a reçu des grâces toutes particulières de Dieu , qui la destinait à devenir un modèle accompli des vertus chrétiennes , et qui voulait , sans doute , que la gloire de sa belle conduite rejaillît dans tous les siècles à venir , unie à celle d'un fils qui lui doit tout , et à qui elle doit tant elle-même ?

¹ Non enim amant sancti suos electores / si suorum sociorum eos invenerint desertores. *Contra Faust.* liv. III. ch. 5.

Au reste , les faits vont parler tout-à-l'heure , et ils en diront mille fois plus que nos faibles éloges. On sent que je ne puis rien faire de mieux , en écrivant cette histoire , que de recueillir les documents épars çà et là dans les écrits de saint Augustin , et de le laisser raconter lui-même cette belle vie , dont il a été l'heureux témoin et le confident intime. Je ne me réserve d'autres soins et d'autre honneur que celui de coordonner les faits , et d'y joindre quelques réflexions que je m'attacherai ordinairement à puiser dans les ouvrages , et surtout dans le cœur d'Augustin , et qui auront pour but de montrer que Dieu est vraiment admirable dans ses saints ¹ ; puisque c'est lui qui est la source première de toutes les grâces qui coulent en eux. Cette grande pensée dominait toujours l'esprit de notre saint docteur , comme on peut le voir

¹ Mirabilis Deus in sanctis suis. *Ps.* LXVII. 36.

surtout par ces belles paroles mises en tête de l'éloge qu'il fait de sa mère, au ix.^e livre des confessions.

« Je ne puis, dit-il, passer sous silence tout ce que mon esprit me rappelle touchant cette femme, votre fidèle servante, ô mon Dieu; qui m'avait conçu selon la chair, pour me faire naître à la lumière de ce monde, et qui m'a aussi porté dans son cœur, afin que je pusse renaître à votre éternelle lumière. Ce que je louerai en elle ne lui appartient point; c'étaient vos propres dons; car elle ne s'était pas faite elle-même, et elle n'avait pas eu plus de part à son éducation qu'à sa naissance; c'était vous qui l'aviez formée. Ni son père, ni sa mère, ne savaient en la mettant au monde ce qu'elle devait être un jour. Ce fut sous la protection de votre Fils unique, ce fut par la doctrine de votre Christ, qu'elle eut le bonheur

d'être élevée dans votre crainte , au sein d'une famille chrétienne , et , par sa piété, l'un des ornements de votre Eglise ¹. »

Monique vint au monde l'an 332 de l'ère chrétienne. La Providence , qui lui avait préparé de si grandes destinées , environna son enfance de tous les exemples et de tous les secours , qui pouvaient contribuer à la former aux bonnes mœurs et à la vertu , et lui donna une mère recommandable par sa piété , dont elle savait inspirer l'amour à ses enfants. « Toutefois , dit saint Augustin , dans ce qui tenait à la manière dont elle avait été élevée , c'était moins encore des soins de sa mère qu'elle la louait , que de ceux d'une vieille servante , tellement âgée , qu'elle avait porté son père encore enfant sur les épaules , ainsi que les jeunes filles déjà grandes ont coutume de porter les

¹ Conf. ix. 8.

petits enfants. » Un tel souvenir, et en même temps sa vieillesse et la sainteté de ses mœurs, faisaient qu'elle était fort considérée dans cette maison toute chrétienne, et à ce point que ses maîtres lui avaient confié la conduite de leurs filles, devoir dont elle s'acquittait avec une extrême vigilance, se montrant ferme et sévère lorsqu'il était besoin de les réprimer, et, dans les instructions qu'elle leur donnait, pleine de prudence et de discrétion. Par exemple, hors des heures des repas qu'elles prenaient à la table de leurs parents, ce qui se passait avec beaucoup de frugalité, elle ne leur permettait pas même de boire de l'eau, quelle que pût être leur soif, craignant pour elles les suites de cette mauvaise habitude; et, à cette défense, elle ajoutait cette parole pleine de sagesse : « Maintenant, vous buvez de l'eau, parce que vous n'avez pas le vin en votre puissance ;

mais lorsque vous serez mariées , et que vous vous verrez maîtresses des caves et des celliers , vous dédaignerez l'eau , et cependant l'habitude de boire vous sera restée. » C'est ainsi que , mêlant à propos de sages remontrances à l'ascendant que lui donnait l'autorité , elle savait réprimer les mouvements si peu réglés de cet âge dont l'inexpérience est si grande , et qu'elle apprenait à ces jeunes filles à résister à leur soif pour obéir aux lois de la tempérance , et à ne pas même désirer ce qui ne pouvait se faire sans blesser l'honnêteté.

On ne peut assez admirer cette fermeté dans une personne que son grand âge et l'amour qu'elle portait sans doute à ses jeunes maîtresses aurait dû , ce semble , disposer à une indulgence excessive. Il serait à désirer que tous ceux qui sont en possession de la confiance des

pères et mères, en usassent avec autant de vigueur et de sagesse , on ne verrait pas les enfants grandir avec les défauts qu'ils ont apportés en naissant , et s'accoutumer à une indépendance qui les rend impérieux et exigeants , comme s'ils devaient rencontrer toute leur vie , dans ceux qui les entourent , la faiblesse et la molle condescendance qui ont présidé à leur éducation première.

Mais si la fermeté de la gouvernante de Monique est digne de nos éloges , nous en devons aussi à l'obéissance et à la soumission de ses élèves , qui la respectaient malgré son grand âge et sa sévérité , et qui voyaient en elle l'autorité de leurs parents dont elle était dépositaire. Cette soumission , trop rare de nos jours , était fort commune à l'époque où vivait saint Augustin. L'abus d'une liberté mal comprise n'avait pas encore précipité la jeu-

nesse dans cette licence qui lui rend maintenant intolérable le joug de l'autorité ; et le quatrième commandement de Dieu , *tu honoreras ton père et ta mère* , exerçait sur les générations d'alors une salubre influence , dont l'impiété de notre siècle l'a malheureusement dépouillée. Aussi ne pouvons-nous lire sans étonnement ce témoignage solennel que saint Augustin rendait à la jeunesse de son temps , lorsqu'expliquant le décalogue , il ne craignait pas de dire à son peuple : « Je serai court dans l'explication du quatrième commandement de Dieu ; car l'autorité paternelle est aujourd'hui généralement respectée ; et nous entendons rarement les pères se plaindre des dispositions mauvaises de leurs enfants ¹. »

Cependant , le respect que Monique

¹ Raro invenimus parentes conquerentes de improbitate filiorum. *Serm.* ix.

portait à sa vieille gouvernante , et le cas qu'elle faisait de ses remontrances n'avaient pu suffire à la retenir sur le penchant d'un abîme , où l'entraînait peu à peu la fatale passion de l'intempérance : exemple à jamais célèbre du danger que court l'enfance elle-même , par rapport à cette inclination vicieuse , qui commence de bonne heure ses ravages , et qui exigerait une surveillance et des précautions que les parents ne songent pas toujours à exercer. « Ma mère , continue saint Augustin , ainsi qu'elle me le racontait elle-même , s'était laissée aller par degrés à la passion de boire du vin ; car , selon la coutume établie , et ainsi qu'on en agit avec une fille dont la sobriété est éprouvée , ses parents lui ayant donné la commission d'aller au cellier faire la provision journalière de vin , après en avoir rempli le vase qu'elle plongeait dans la cuve , elle ne pouvait résister à la fantai-

sie d'y goûter un peu , avant de le verser dans la bouteille , mais seulement du bout des lèvres , parce qu'elle y trouvait une sorte de répugnance qui l'empêchait d'en boire davantage. Et , en effet , ce n'était point alors un amour déréglé du vin qui la portait à de semblables choses , mais un de ces mouvements impétueux que l'enfance ne peut maîtriser , qui éclatent en elle par de folles saillies , et que répriment dans ces esprits légers , et de toute la force de leur autorité , ceux qui sont chargés de les gouverner.

» Mais , parce que celui qui méprise les petites fautes tombe peu à peu dans les plus grandes ¹ , il arriva qu'ajoutant chaque jour un peu de vin à ce peu qu'elle en avait bu la veille , elle se laissa tellement aller à cette mauvaise habitude , qu'elle finit par en boire des coupes pres-

¹ Eccl. XIX. 4.

que pleines et avec une extrême avidité. Où était alors cette vieille femme si vigilante ? qu'étaient devenues tant de défenses si sévères ? et quelle eût été leur puissance contre cette maladie cachée , si votre grâce , Seigneur , seul véritable remède de nos maux , ne veillait sans cesse sur nous ? car son père , sa mère , les personnes à la garde desquelles elle était confiée , étant alors éloignées d'elle , que fîtes-vous , ô mon Dieu , vous qui êtes toujours présent , qui nous avez créés , qui nous appelez à vous , qui faites même servir au salut des âmes le mal que font les méchants ? comment sûtes-vous la guérir ? Par une injure vive et piquante que vous fîtes sortir de la bouche d'une autre personne , comme un instrument tranchant et salulaire , au moyen duquel vous enlevâtes d'un seul coup toute cette partie corrompue de son âme. Une servante avec laquelle elle était

accoutumée de descendre à la cave, disputant avec elle, un jour qu'elles étaient seules ensemble, et ainsi qu'il arrive souvent entre les enfants et les domestiques, lui reprocha ce défaut de la manière la plus insultante et la plus cruelle en l'appelant *buveuse de vin pur*¹. Ce fut comme un coup d'aiguillon dont elle se serait sentie frappée : elle ouvrit les yeux, rougit de ce vice honteux auquel elle était abandonnée, se condamna elle-même, et en fut à l'instant même et pour jamais corrigée. C'est ainsi qu'au lieu que des amis qui nous flattent nous perdent par leurs flatteries, ceux qui nous haïssent nous redressent très-souvent par les paroles dures qui leur échappent contre nous, bien que vous leur rendiez, Seigneur, selon le mal qu'ils ont voulu faire,

¹ Nous donnons la traduction littérale du latin. Le mot français *ivrognesse* le rendrait avec plus d'énergie et de précision, s'il n'était devenu bas et trivial.

et non selon le bien qu'ils ont opéré : car cette servante en colère n'avait d'autre intention que de causer du dépit à sa jeune maîtresse ; elle ne pensait point à la corriger , et c'est pourquoi elle ne lui fit ce reproche que seule à seule avec elle , soit qu'elles se trouvassent seules en effet dans le lieu et au moment où la querelle s'engageât , soit qu'elle craignît elle-même d'être châtiée , pour n'avoir pas plus tôt averti de ce qui se passait. »

Ce fut sans doute un très-grand service que cette servante rendit à sa jeune maîtresse , en lui adressant un reproche , dont l'effet fut si prompt et si efficace ; mais sa conduite eût été bien plus digne d'éloges si , au lieu d'attendre si tard pour guérir une plaie qui lui était connue , et que sa fatale complaisance avait entretenue si longtemps , elle y eût porté remède de bonne heure , en avertissant ses maîtres

du désordre de leur jeune enfant. C'est un devoir pour les serviteurs de faire avec prudence et sagesse ces sortes de révélations ; la charité chrétienne le recommande , et s'ils sont obligés d'avertir leurs maîtres du dommage qu'ils éprouvent dans leurs propriétés et dans leur fortune , ne doivent-ils pas le faire avec encore plus de soin lorsqu'il s'agit d'un enfant , qui est sans contredit la plus précieuse richesse de sa famille ? Mais cette conduite franche , loyale et vraiment chrétienne n'est pas toujours celle que tiennent les serviteurs et servantes. Trop souvent , au contraire , ils deviennent les premiers complices des défauts de leurs jeunes maîtres , et ce désordre a eu lieu dans tous les siècles. Sainte Thérèse avait eu à s'en plaindre elle aussi ; et , en racontant l'histoire de ses premières années , elle y joint les réflexions les plus sages sur cet intéressant sujet. « Outre que

mon naturel vif et orgueilleux m'entraînait , dit-elle , vers ces fautes que je déplore maintenant , j'avais aussi le malheur de trouver dans les servantes qui m'entouraient une lâche complaisance , et un puissant secours pour faire le mal. S'il s'en fût trouvé une seulement pour me donner de bons conseils et m'avertir de mes défauts , je me serais sans doute corrigée. Mais l'intérêt les aveuglait ¹ ; et probablement qu'elles étaient les premières à spéculer sur les défauts de leur petite maîtresse , et à nourrir sa vanité pour trouver le moyen de contenter la leur à ses dépens. »

Longtemps après la mort de notre Sainte , les adversaires de saint Augustin , mêlant aux graves disputes sur la Foi des

¹ Que si alguna fuera en aconsejar me bien , por ventura me aprovechara ; mas el interes las cegaba. *In su vid.* Cap. 2.

questions de personnes, relevaient avec une sorte de complaisance l'expression injurieuse dont la servante de Monique s'était servie en la querellant. Saint Augustin, sans jamais sortir de ses habitudes modérées, repoussait cependant avec force cet opprobre dont on cherchait à couvrir une mère si digne de son amour, et qui avait dû faire oublier par une vie sainte et pure, la tache de ses premières années, et il disait à Julien d'Eclane :

« Quant aux injures que vous croyez devoir adresser à ma mère, qui ne vous a jamais fait de mal, et qui est absolument étrangère à notre discussion, je ne puis en trouver la source que dans le malheureux besoin que vous éprouvez de médire, malgré la célèbre parole de l'apôtre, dont vous ne tenez aucun compte, et qui déclare en termes exprès que les médisans ne posséderont point le royaume

de Dieu ¹. Mais faut-il s'étonner que vous soyez devenu l'ennemi de cette femme vertueuse , puisque vous l'êtes aussi de la grâce divine , par laquelle je dis dans mes confessions qu'elle a été délivrée de ce défaut de sa petite enfance ². Pour moi , je porte le plus grand respect à vos parents qui ont toujours soigneusement conservé la foi catholique ; et je les félicite d'être morts avant l'époque de votre apostasie , et de n'avoir jamais vu leur fils hérétique ³. »

¹ Neque maledici regnum Dei possidebunt. *I. Cor.* vi. 10.

² Puellari vitio.

³ In Jul. *Lib.* 1.



CHAPITRE II.

Mariage de sainte Monique. — Sa patience à supporter les défauts de son mari et ceux de sa belle-mère. — Sa charité envers le prochain.

« AINSI élevée , dit saint Augustin, dans la modestie, la tempérance et la soumission à ses parents , ma mère , qui se vit engagée dans les liens du mariage dès qu'elle eut atteint l'âge d'être mariée , se montra soumise comme à un maître , à l'époux qu'on lui avait donné. Elle forma dès-lors le projet d'en faire votre conquête , Seigneur , lui parlant de vous par la pureté de ses mœurs , dont vous vous serviez pour la rendre belle à ses yeux ,

pour lui en faire un objet d'amour et d'admiration. Elle supportait en même temps ses infidélités avec tant de douceur et de patience , que jamais , sur un tel sujet , il ne s'éleva entre eux le moindre nuage ; cette femme chrétienne attendant de votre miséricorde sur lui qu'il en obtiendrait en même temps la foi avec la chasteté. Comme il était d'un très-bon naturel et rempli pour elle d'affection , mais en même temps très-prompt à se mettre en colère , elle s'était fait une loi de ne lui jamais résister dans ses emportements , ni par ses actions , ni même par la moindre parole ; et lorsqu'il était revenu à lui , et qu'elle jugeait l'occasion favorable , elle lui rendait raison de sa conduite , si c'était injustement qu'il se fût emporté contre elle.

» Comme il arrivait au contraire que plusieurs femmes de distinction de notre

ville, dont les maris étaient d'un caractère bien moins violent que le sien, en étaient maltraitées au point de porter sur leurs visages les marques des coups qu'elles en avaient reçues, et que, dans les entretiens familiers qu'elles avaient ensemble, elles s'en prenaient aux dérégléments de ceux auxquels le mariage les avait enchaînées : « Prenez-vous-en plutôt à votre langue, » leur disait ma mère ; puis, cachant sous une apparence de plaisanterie l'avis très-sérieux qu'elle leur donnait, elle ajoutait que, du moment qu'elles avaient entendu lire leur contrat de mariage, elles avaient dû le considérer comme l'acte de leur servitude, qu'il leur convenait donc de se souvenir de ce qu'elles étaient et de ne point s'élever contre leurs maîtres ; et lorsque ces mêmes personnes, qui savaient à quel point son mari était violent, admiraient que jamais on n'eût entendu dire ni

qu'on ne se fût jamais aperçu que Patrice eût frappé sa femme, que même il y eût eu entre eux un seul jour de mésintelligence, et qu'elles lui demandaient confidentiellement comment cela se pouvait faire, elle leur faisait connaître, ainsi que je viens de le dire, le plan de conduite qu'elle s'était fait à son égard. Celles qui en faisaient l'expérience s'en trouvaient bien, et venaient l'en remercier; les autres, pour avoir négligé ses avis, continuaient d'être maltraitées.

» Ce fut de même que, joignant la patience et la douceur aux devoirs assidus qu'elle lui rendait, elle sut si bien gagner sa belle-mère, que les faux rapports de quelques servantes avaient aigrie contre elle, que celle-ci vint d'elle-même découvrir à son fils la malice de ces mauvaises langues, qui troublaient ainsi entre elles la paix domestique, et demander

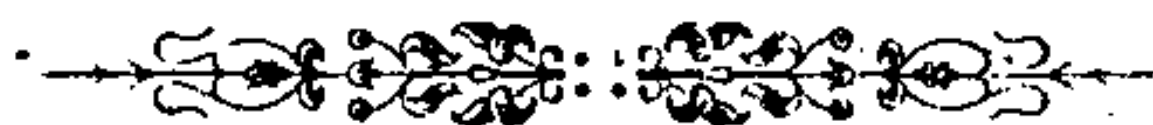
qu'il lui en fît justice ; et lorsque mon père, par considération pour sa mère et afin de maintenir l'ordre dans sa maison et la tranquillité au sein de sa famille, eut fait châtier ces servantes aussi sévèrement qu'elle l'eût jugé convenable, elle déclara que toutes celles qui, pensant lui plaire, viendraient lui faire quelque mauvais rapport sur sa belle-fille, se pouvaient promettre d'elle une semblable récompense. Depuis, pas une seule ne l'ayant osé, elles vécurent toutes les deux dans les douceurs d'une union inaltérable.

» Une autre grâce excellente et particulière qu'il vous avait plu de faire à votre servante dans le sein de laquelle vous m'avez formé, ô mon Dieu ! dont la miséricorde est si grande sur moi, c'est qu'autant qu'il lui était possible elle travaillait à mettre la paix partout ; et c'était

avec tant de charité , que s'il arrivait que deux personnes divisées entre elles vinsent, chacune de son côté , lui dire l'une de l'autre de ces choses outrageantes , telles qu'on a coutume de les laisser échapper dans la première chaleur du ressentiment , et lorsqu'on croit pouvoir librement exhaler toute la violence de sa haine dans le secret de l'amitié , jamais elle ne rapportait ni à l'une ni à l'autre que ce qui était de nature à les remettre bien ensemble.

» Toutefois je compterais ceci pour peu de chose , si je n'avais la douleur de voir un nombre infini de personnes se plaire , par une horrible contagion de péché qui se répand de toutes parts , non-seulement à rapporter à ceux qui se haïssent ce que l'un a dit de l'autre , mais encore y ajouter ce qui n'a point été dit ; tandis que ce n'est pas même assez , pour quiconque

a des sentiments humains, de se garder de rien dire qui puisse exciter ou entretenir la haine entre les hommes, s'il ne s'efforce en même temps de l'éteindre par des paroles de conciliation. Telle était ma mère, telles étaient les leçons qu'elle avait apprises de vous dans le secret de son cœur. »



CHAPITRE III.

Vertus de sainte Monique dans l'intérieur de sa maison. — Ses exercices de piété.

PERSUADÉE que l'épouse fidèle doit travailler continuellement à sanctifier et à rapprocher de Dieu son époux infidèle¹, Monique, dès les premiers jours de son mariage, avait mis au rang de ses premiers soins la conversion et le salut de Patrice, qui était encore païen, mais que les exemples de son épouse disposaient insensiblement à aimer la religion chrétienne, à laquelle il devait la paix et le

¹ I. Cor. VII. 44.

bonheur de son ménage. Fidèle en toutes choses ¹, Monique savait allier ses devoirs envers son époux à ceux que prescrit la religion, et jamais personne n'eut à se plaindre qu'elle négligeât le soin de sa maison, pour satisfaire les exigences d'une piété mal entendue, qui cesse d'être bonne et vraie, du moment qu'elle nuit à l'accomplissement des devoirs domestiques.

Prudente, chaste, sobre et attachée à son ménage ², ainsi que le demande l'apôtre, elle savait encore se ménager des loisirs pour les exercices de la charité envers le prochain, et pour les solides pratiques d'une véritable dévotion. Elle aimait surtout à soulager les pauvres, en qui sa foi lui faisait reconnaître les images vivantes d'un Dieu réduit pour notre

¹ Fideles in omnibus. *I. Tim.* III. 44.

² Prudentes, castas, sobrias, domûs curam habentes. *I. Tit.* II. 5.

amour à la dernière indigence¹ ; on la voyait les servir de sa propre main , et aller au-devant de leurs besoins , avec cette intelligence que donne la charité chrétienne² , et avec cet air gracieux et aimable qui double le prix du bienfait. Sa modestie et son humilité égalaient son zèle , et si elle eût pu se dérober à elle-même la connaissance des bonnes œuvres qu'elle faisait , Dieu seul en eût été le confident , comme il en devait être un jour le rémunérateur. Persuadée que ce n'est point assez de servir d'instrument à la Providence , pour soulager les malheureux , et de leur porter du pain à peu près comme le corbeau du désert en portait chaque jour au prophète Elie , mais qu'il y faut joindre ce sentiment intérieur de foi et de piété dont était pénétrée ,

¹ II. Cor. VIII. 9.

² Beatus qui intelligit super egenum et pauperem. *Ps.* XL. 4.

par exemple, la veuve de Sarepta en assistant le même prophète ¹, Monique aurait cru perdre son temps et sa peine en faisant l'aumône d'une manière purement humaine et toute matérielle. C'était toujours en vue de Dieu qu'elle agissait; se préparant ainsi à entendre, au dernier jour, sortir de la bouche de Jésus-Christ lui-même ces consolantes paroles : *J'avais faim*, dans la personne des pauvres, *et vous m'avez donné à manger; venez posséder le royaume qui vous a été préparé* ².

C'est dans la prière que Monique puisait cette charité, dont les fruits paraissent au-dehors, et répandaient autour d'elle tant d'édification. Chaque jour on la voyait assister, soir et matin, aux prières publiques qui se faisaient à l'église,

¹ Conf. liv. xiii. chap. 26, à la fin.

² Esurivi, et dedistis mihi manducare..... venite, etc.
Matth. xxv. 35.

et les personnes pieuses, qui ont coutumé d'entendre chaque jour la messe, ne sont pas peu consolées en apprenant de la bouche de saint Augustin lui-même, que cette pratique religieuse qui leur est si chère ne l'était pas moins au cœur de Monique. Je ne puis assez bénir ce grand docteur de nous avoir conservé cette particularité si intéressante de la vie de sa mère; nous y trouvons à la fois un témoignage solennel et irrécusable de l'oblation journalière du saint sacrifice de la messe, dans les premiers siècles, et de l'usage où étaient dès-lors les personnes pieuses d'y assister par dévotion. Saint Augustin loue sa mère de n'y avoir pas manqué un seul jour de sa vie¹. Nous retrouverons plus tard ce beau passage dans son entier.

Sans cesse occupée du bonheur des

¹ Cui nullius diei prætermissione servierat. Conf. ix. 45.

Saints dont elle espérait avec raison partager un jour la gloire , Monique avait adopté l'usage de visiter souvent leurs tombeaux , où elle priait avec une angélique ferveur ¹ ; s'associant à l'Eglise catholique tout entière , qui n'a jamais adoré les Saints , mais qui les a toujours priés et honorés , elle allait réclamer leur intercession aux lieux mêmes où reposaient leurs reliques , persuadée que la présence de ces restes vénérables a quelque chose qui réveille davantage la piété , et qui attire plus sûrement les grâces de Dieu. Ce doit être une consolation bien douce pour notre cœur de savoir qu'en pratiquant , nous aussi , ces pieux pèlerinages , nous marchons sur les traces des personnes qui ont le mieux entendu les choses de la Religion , et dont l'autorité suffirait seule pour nous rassurer , quand nous n'aurions pas celle de l'Eglise , dont

¹ Conf. vi. 2.

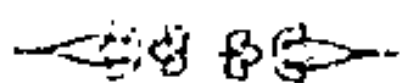
les décisions ne laissent aucune place au doute et à l'incertitude. Je ne lis jamais ces charmants détails dans les confessions de saint Augustin, sans plaindre de toute mon âme ceux à qui une religion prétendue réformée interdit de suivre des exemples si admirables, en leur faisant voir une idolâtrie dans le culte des reliques, si cher pourtant au cœur de Monique, et si souvent exalté par un docteur tel que saint Augustin.

Ce saint évêque résume en trois mots, au neuvième livre de ses confessions, le tableau que nous venons de présenter des vertus de sa mère. « Elle s'était faite, dit-il, la servante de vos serviteurs, ô mon Dieu, et parmi ces fidèles, ceux dont elle était connue se portaient avec une grande ardeur à vous louer, à vous honorer, à vous aimer en elle, à cause de ces fruits de sainteté dont sa vie était

ornée , et par lesquels se manifestait votre présence dans le fond de son cœur : car elle avait été l'épouse d'un seul mari ¹ ; elle avait rendu à ses parents ce que son devoir était de leur rendre ; elle avait gouverné sa maison selon les règles de la piété ; ses bonnes œuvres rendaient témoignage pour elle ; elle avait élevé ses enfants avec soin ² , les enfantant , pour ainsi dire , de nouveau et avec douleur chaque fois qu'elle les voyait s'écarter de vos voies.. »

¹ I. Tit. v. 49.

² Gal. iv. 49.



CHAPITRE IV.

Naissance de saint Augustin. — Elle le forme à la prière. Elle imprime le nom de Jésus dans son cœur. — Crise subite d'Augustin.

CE n'était pas seulement aux épouses chrétiennes que Monique devait servir de modèle, Dieu la destinait aussi à donner, par ses exemples, d'importantes leçons aux mères; il bénit son mariage, et elle eut plusieurs enfants, Augustin et Navigius, et une fille dont on ignore le nom. Profondément pénétrée du sentiment de ses devoirs, elle comprit que ce n'était point assez de leur avoir donné l'existence, elle voulut aussi la leur continuer

en les nourrissant elle-même, persuadée que le lait d'une étrangère remplacerait difficilement le sien, et qu'une mère jalouse de mériter ce beau titre ne devrait partager avec d'autres l'honneur de nourrir son enfant, qu'autant qu'elle se reconnût dans une véritable impuissance d'y suffire toute seule.

Dans les détails qu'il nous donne de sa petite enfance, saint Augustin parle, il est vrai, de ses nourrices, mais il nomme expressément sa mère, et il la nomme la première¹; et on a le soin d'en conclure que les nourrices n'étaient là que pour suppléer la mère, dans certaines occasions, ou pour partager avec elle la fatigue que causent les soins donnés aux enfants, mais non point pour la dispenser entièrement de cette tâche sacrée. Ce passage des Confessions est trop gracieux et

¹ Confes. 1. 6.

montre trop bien la foi vive de saint Augustin , pour ne pas trouver ici sa place. « Je goûtai d'abord , nous dit-il , les douceurs du lait , premières délices des enfants. Si le sein de ma mère ou celui de ma nourrice se remplissait pour moi de ce lait si doux , ce n'étaient pas elles , c'était vous , Seigneur , qui me donniez par elles l'aliment que vous avez destiné à l'enfance , que vous lui avez destiné par cette prévoyance admirable qui règle tout , et qui sait dispenser à propos ses richesses infinies , selon les besoins de toutes ses créatures. C'est vous qui me donniez l'instinct de ne pas prendre de cette nourriture plus qu'il ne vous plaisait de m'en donner , et qui inspiriez à celles qui me nourrissaient de vouloir bien me laisser prendre ce qu'elles avaient reçu de vous , et que vous leur donniez avec abondance. Une affection bien ordonnée les portait à se soulager en me le prodi-

quant : ainsi c'était un bien pour elles que le bien que je recevais , non pas d'elles , mais par elles ; car de vous seul viennent tous les biens , ô mon Dieu , et je ne dois qu'à vous ma vie et ma conservation. C'est ce que j'ai facilement reconnu depuis, les biens tant intérieurs qu'extérieurs dont vous nous comblez, étant comme autant de voix qui me l'ont appris. Mais alors sucer le lait, goûter avec joie ce qui flat-
tait mes sens, pleurer lorsque j'éprouvais quelque douleur corporelle, c'était là tout ce que je savais faire. » Les mères chré-
tiennes apprendront ici, à l'école de saint Augustin, à regarder Dieu comme la vé-
ritable source de tous les biens, et à ne se regarder elles-mêmes que comme les ins-
truments de sa bonté paternelle. L'en-
fant qui boit à longs traits cette blanche
liqueur, dont s'alimente sa petite vie d'un
jour ¹, ne pouvant point encore élever

¹ Infans cujus est minus diei vita super terram. *Job.*

son cœur vers Dieu pour le bénir de ses dons , c'est à la mère chrétienne à y suppléer , en se chargeant elle-même de payer ce double tribut de reconnaissance.

C'est à quoi sainte Monique ne manqua jamais , et dans le soin qu'elle prenait de ses enfants , elle trouvait toujours le moyen de s'élever à Dieu par des considérations utiles , que lui fournissait abondamment cette foi vive dont elle était animée. Les douleurs surtout que ressent dans un âge si tendre ces petites créatures , qui n'ont point encore péché par elles-mêmes , lui devenaient comme une marque sensible de l'existence du péché originel ; car , sous un Dieu juste , tout châtiment suppose une faute ¹ , et ici on ne peut la trouver que dans la faute même d'Adam , en qui tous ont péché ².

¹ Aug. passim.

² In quo omnes peccaverunt. *Rom.* v. 12.

En recueillant les larmes de ses chers enfants, elle méditait sur la triste destinée de l'homme qui, dès ses premiers pas dans la vie, semble pressentir les misères sans nombre qui l'affligeront plus tard, et en devient pour ainsi dire le prophète sans le savoir¹.

Monique partageait ses soins entre tous ses enfants avec une égale tendresse ; elle ne connaissait point ces préférences injurieuses à la nature, et dont les suites sont quelquefois si funestes, lorsque la jalousie vient à se glisser dans le cœur des enfants. Saint Augustin croit qu'elle y peut germer dès le berceau, et il assure avoir vu lui-même « un petit enfant, encore à la mamelle, devenir tout pâle de la jalousie que lui causait un autre enfant qui tétait la même nourrice que lui, et ne le regarder qu'avec des yeux remplis de

¹ De Civ. XXI. 44.

haine et de courroux ¹. » Les mères ne sauraient donc prendre trop tôt leurs précautions pour prévenir un mal dont les ravages sont quelquefois si affreux, et qui rappelle de suite à l'esprit le nom du juste Abel immolé par un frère jaloux ².

Dès que la raison commençait à luire dans l'esprit de ses enfants, Monique s'empressait de les initier aux premières connaissances que la Foi nous fournit, et elle ne croyait pas pouvoir diriger trop tôt les mouvements de leur cœur vers ce Dieu qui est notre premier principe et notre fin dernière. Elle savait que les impressions reçues dans la plus petite enfance sont d'ordinaire celles qui durent le plus longtemps, ou qui revivent du moins avec le plus de facilité. Ce que la voix si douce et si pénétrante d'une mère a comme buriné dans le cœur de l'enfant

¹ Conf. I. 7.

² Gen. IV.

ne s'efface qu'avec peine. Le souvenir que l'âme en conserve est comme un germe précieux, que la grâce vient souvent féconder, alors que tous les autres moyens de talent avaient été inutilement épuisés. Les exemples n'en sont pas rares, et saint Augustin est un des plus célèbres qu'on en puisse rapporter. Nul doute que les premières leçons de sa pieuse mère n'aient beaucoup influé sur l'œuvre de sa conversion; il nous assure qu'au milieu même de ses désordres, il ne pouvait lire avec plaisir un livre où ses yeux ne rencontreraient pas le nom adorable de Jésus; et la raison qu'il en rend est un bel éloge pour sainte Monique. Parlant des ouvrages philosophiques de Cicéron, qu'il dévorait avec toute l'ardeur d'un esprit passionné pour l'étude de la sagesse humaine, il ajoute : « Cependant mon ardeur était un peu refroidie de ce qu'aucune page de ce livre ne m'offrait le nom

de Jésus-Christ ; car , par votre miséricorde , Seigneur , ce nom de mon Sauveur votre Fils était entré dans mon cœur , dès mes années les plus tendres ; je l'avais pour ainsi dire sucé avec le lait ; il y était gravé en caractère ineffaçables , et quelque élégant et orné que fût un discours , rien , si ce nom sacré ne s'y mêlait , ne pouvait entièrement me satisfaire ¹. »

Qu'on réfléchisse bien sur l'état où se trouvait alors le jeune Augustin , emporté par la fougue de ses passions , livré aux séductions de l'erreur et uniquement occupé de satisfaire cette ambition effrénée qui le faisait soupirer après les honneurs , les richesses et les plaisirs des sens ² , et l'on sentira combien les impressions reçues dans le jeune âge peuvent avoir de puis-

¹ Conf. III. 4.

² Inhiabam lucris , honoribus , conjugio. *Conf.*

sance sur une âme droite et bien faite. Ce témoignage d'un docteur si grave, et dont l'autorité ne permet pas de révoquer en doute un fait si étrange, doit être bien consolant pour les mères, dont le travail n'est pas toujours perdu, quoiqu'il semblerait devoir exercer une bien faible influence sur les destinées de l'enfant, surtout dans un siècle si éminemment destructeur des premiers principes de la morale et de la piété.

D'après ce que saint Augustin raconte de sa petite enfance, on voit que ses défauts, dont il était rempli, devaient exercer au plus haut point la patience de sa mère. Sa passion pour le jeu ¹, ses fréquentes disputes avec ses compagnons d'étude ², et surtout cette indocilité qui lui attirait tant de reproches et de punitions, auraient peut-être déconcerté bien

¹ Conf. I. 12.

² Conf. *ibid.*

d'autres mères, moins habiles et moins intelligentes que Monique. Mais elle savait que la terre, qui nourrit beaucoup de ronces et d'épines, est plus propre qu'une autre à porter des fruits abondants ; il ne faut qu'arracher les plantes inutiles, et leur en substituer de bonnes ; car alors le suc nutritif et abondant qu'absorbaient les premières devient tout naturellement la nourriture des autres ; ce qui n'a pas lieu dans une terre ingrate et stérile, où les épines, à la vérité, ne poussent point, mais où le bon grain aussi ne trouve rien pour se nourrir. Cette observation que saint Augustin fait lui-même, à l'occasion d'un défaut que Moïse laissa paraître dans sa jeunesse ¹, mérite au plus haut point d'être recueillie, pour diriger la conduite des pères et mères dans l'éducation de leurs enfants. Il est certain que les âmes naturellement fertiles et propres à la

¹ Contr. Faust. l. xx. c. 74.

vertu , se révèlent fort souvent par des vices , qui montrent à quel genre de bien elles sont propres et ce qu'on peut attendre d'elles , si une éducation habilement dirigée sait tirer parti de ces premiers jets d'une nature encore sauvage ¹ , tandis que les âmes faibles , molles et insouciantes ne sont point , à la vérité , capables de grands crimes , mais aussi ne doit-on guères en espérer de grandes vertus. Ainsi l'ardeur d'Augustin pour le jeu , et la supériorité qu'il y voulait toujours avoir sur ses compagnons , étaient sans doute des défauts , mais ils annonçaient une âme capable de faire triompher plus tard une bonne cause et de soutenir avec ardeur les combats que les ennemis de la Religion devaient lui susciter un jour ².

¹ Animæ virtutis capaces ac fertiles , præmittunt sæpè vitia , quibus hoc ipsum indicent cui virtuti sint potissimum accommodatæ , si fuerint præceptis excultæ. *Contr. Faust.* l. xx. c. 74.

² Non virtutum fructibus inutilis erat , sed adhuc incul-

Monique, à qui le sens exquis dont elle était douée et surtout l'esprit de Dieu avaient fait comprendre cette vérité, ne se lassait point de cultiver l'esprit et le cœur d'un enfant, dont elle semblait pressentir la belle destinée. Comme elle savait que tous les biens viennent de Dieu, et qu'il est le seul et véritable auteur de notre salut¹, elle apprit de bonne heure à ses enfants la science de la prière, et elle leur fit comprendre qu'elle est comme le canal des grâces divines, et le remède le plus sûr à tous nos maux. « Je commençai donc, dit saint Augustin, tout enfant que j'étais, à m'adresser à vous comme à mon appui et à mon refuge; ma langue encore bégayante achevait de rompre ses liens dans les prières que j'élevais vers

tus, vitiosa quidem, sed magnæ fertilitatis signa fundebat.
Contr. Faust. l. xx. c. 74.

¹ Ex te quippè bona omnia, Deus, et ex Deo meo salus mihi universa. *Conf.* 1. 6.

vous ; et , bien petit encore , je vous demandais , ô mon Dieu , avec une ardeur qui n'était pas petite , qu'on ne me donnât point le fouet , châtiment ordinaire de l'école ¹. »

La tendresse maternelle de notre sainte fut mise à une rude épreuve ; pendant l'enfance d'Augustin , il fut attaqué d'une maladie subite qui mit sa vie en danger.

« Vous avez vu , Seigneur , dit-il dans ses confessions , comment dans l'attaque soudaine qui menaça ma vie , vous avez vu (car alors vous veilliez déjà sur moi) comment , et avec quelle foi , quelle ardeur , je demandai de la piété de ma mère et de celle de votre sainte Eglise , la mère commune de tous , le baptême de votre Christ , mon Dieu et mon Sauveur. Déjà , dans le trouble où cet accident l'avait

¹ Conf. 1. 9.

jetée, la mère qui m'avait mis au monde, et dont le chaste cœur, animé par votre foi, désirait plus ardemment encore de m'enfanter en quelque sorte à la vie éternelle, s'était empressée de tout préparer pour me faire initier et laver dans ces eaux salutaires, où s'obtient la rémission des péchés à celui qui confesse Jésus-Christ; mais mon mal s'étant tout-à-coup dissipé, cette ablution sainte fut remise à d'autres temps; car l'on prévoyait qu'inévitablement je pécherais encore, par cela seul que j'avais encore à vivre; et l'on considérait, ce qui est vrai en effet, ces péchés qu'il nous arrive de commettre après le baptême, comme bien plus grands et bien plus dangereux pour le salut.

» Je croyais donc dès-lors en vous, ainsi que ma mère et tout le reste de notre famille, mon père seul excepté; et toutefois son autorité ne put jamais prévaloir

en moi sur celle de ma mère qui m'avait inspiré pour votre Christ cette foi qu'il n'avait point encore embrassée. Car elle n'épargnait aucun soin, ô mon Dieu ! pour que vous fussiez mon père, plutôt que celui dont vous m'aviez fait naître ; et votre secours l'aidait à remporter cet avantage sur un mari auquel elle était soumise en tout le reste , quoique bien meilleure que lui ; mais , en lui obéissant , c'était à vous , qui le lui commandiez , qu'elle obéissait en effet. »



CHAPITRE V.

Augustin grandit avec les soucis de sa mère. -
Conseils qu'elle donne à ce fils déréglé.

PARVENU à l'âge critique où les passions commencent à exercer sur l'homme cet empire tyrannique auquel il est si difficile de se soustraire, Augustin, cédant à la violence de ses désirs, tomba dans la débauche, en suivant l'exemple des amis pervers, qui profitaient de sa faiblesse pour l'entraîner avec eux dans le mal. Mais Dieu, dont la miséricorde fidèle voltait en quelque sorte autour de lui, quoique de loin, comme pour le couvrir de

ses asiles ¹, Dieu, dis-je, ne l'abandonna point dans cette triste circonstance. Augustin avait beau secouer sa chaîne pour s'étourdir lui-même et se rendre insensible aux avertissements du ciel, il était obligé malgré lui de les entendre, et l'on peut dire que la grâce prenait toutes les formes, pour arriver jusqu'à son cœur et le convertir. « Hélas ! mon Dieu, s'écriait-il, dans ses confessions ², oserais-je dire que vous gardiez le silence, lorsque j'allais ainsi toujours m'éloignant de vous ? Ne me parliez-vous donc point ? et ces paroles que ma mère, votre fidèle servante, fit alors entendre à mes oreilles, n'étaient-elles pas vos propres paroles ? et cependant elles ne pénétrèrent point jusqu'au fond de mon cœur, pour y changer ma volonté ; car je me souviens qu'un jour, me

¹ Et circumvolitabat super me fidelis à longè misericordia tua. *Conf.*

² Liv. II. ch. 5.

prenant en particulier , elle m'exhorta d'une manière qui exprimait vivement son inquiétude et ses vœux , à éviter toute sorte d'impureté et à fuir le vice , dont les suites sont si déplorables. J'écoutai ses avis salutaires comme des discours de femme , auxquels j'aurais eu honte de me laisser aller : cependant c'était vous , Seigneur , qui me parliez par sa bouche , et je l'ignorais ; et , méprisant ses discours , moi , son fils , fils de votre servante et votre serviteur , c'était à vous en effet que s'adressaient mes mépris. Mais , je le répète , je ne savais rien de tout cela. »

Ainsi Monique était persuadée qu'elle devait faire à son fils de sages observations , quoique l'endurcissement du jeune Augustin rendît alors toutes ses paroles inutiles. Elle savait que , comme le laboureur , après avoir confié son gain à la terre dans la saison des pluies et des orages ,

attend avec patience ¹ l'époque reculée , où la rosée du ciel et la douce chaleur du soleil viendront le féconder ; ainsi une mère doit toujours adresser des avis et de douces remontrances à ses enfants égarés , qui les mépriseront d'abord , mais qui finiront par en comprendre la sagesse et par en tenir compte. Peut-être même ces avis obtiendront-ils un effet immédiat , quoiqu'incomplet , en retenant un peu la fougue impétueuse du jeune libertin , et en modérant ses excès. Je suis persuadé que c'est l'heureuse influence des conseils de Monique qui a produit cet effet dans son fils Augustin ; car il est à remarquer que sa conduite , quoique fort déréglée et vraiment licencieuse , était au fond bien différente de celle des jeunes gens qui l'entraînaient dans le vice. Ses ennemis eux-mêmes lui rendaient plus tard ce témoignage , qu'il y avait toujours eu dans

¹ Jac. v. 7.

ses débordements une véritable décence , et je ne sais quel amour de l'ordre et de la justice , qui ne lui permettait pas d'aller aussi loin que ces libertins effrénés qui ne respectent rien , et mettent toutes les lois sous leurs pieds ¹.

Les conseils que Monique donnait à son fils étaient toujours accompagnés d'une grande douceur et d'une charité inaltérable ; elle savait toute la compassion que mérite l'adolescence , exposée à tant de périls , et si faible par elle-même. Les reproches amers et les châtimens violents seraient un remède bien peu sûr en pareille occasion ; et une rigueur excessive n'est pas moins dangereuse , de la part des parents , qu'une lâche mollesse et une condescendance criminelle.

On peut voir ce que pensait sur ce point.

¹ Conf. iv. 2.

saint Augustin lui-même , en étudiant sa conduite par rapport aux jeunes gens qu'il voyait tourner autour des écueils , contre lesquels il s'était brisé lui-même. Rien n'égale sa douceur , son indulgence , sa bonté ; on voit qu'il tremble de précipiter dans l'abîme du vice ces âmes ardentes et déjà comme emportées par leur impétuosité naturelle , et par la puissance de séduction qui les environne dans le monde. La conduite de Monique à son égard est absolument celle qu'il tenait lui-même , bien des années après , par rapport au jeune Licent , fils de son ami Romanien ; il lui parle avec une fermeté digne de son caractère , mais en même temps avec une tendresse qui montre un homme connaissant l'infirmité ¹ , et à qui l'expérience de son propre cœur a révélé toute la faiblesse du cœur des autres. Il lui peint les dangers du monde, comme

¹ Isaïe, LIII. 3.

les ayant courus le premier, et l'on voit qu'il ne désirait rien tant que de faire tourner son expérience à l'avantage de ceux qui étaient en position de s'instruire à son école ¹. C'est pour ainsi dire la voix de la raison, passant par la bouche de la charité; et l'on peut s'en convaincre en lisant la 26.^{me} lettre du saint docteur, où l'on trouve entre autres avis cette douce et paternelle invitation : « Pourquoi ces agitations intérieures qui vous déchirent ? Pourquoi prêtez-vous plutôt l'oreille au murmure trompeur des voluptés qui vous flattent, qu'à la voix amie de celui qui vous parle ? La vanité du monde vous trompe, mon cher Licent ; car chez lui tout meurt et précipite dans la mort ; il n'y a que la vérité qui ne trompe point, et il n'y a que Jésus-Christ qui soit la vérité ² ; allons à lui, pour n'être plus

¹ Credat expertis quod experiri periculosè desiderat.

² Ego sum veritas. *Joan.* XIV. 6.

exposés aux peines qui nous tourmentent ; et si nous voulons qu'il nous soulage , prenons son joug sur nous , et nous trouverons le repos de nos âmes , car son joug est doux et son fardeau est léger¹. »

Les parents d'Augustin auraient pu , ce semble , opposer une digue à ses désordres en l'appelant de bonne heure au mariage , surtout s'il avait eu le bonheur de s'unir à une vertueuse épouse , qui aurait pu continuer l'œuvre commencée par sa sainte mère. Mais Dieu , qui avait d'autres desseins sur ce nouvel enfant prodigue , ne permit point qu'on y pensât alors ; car ce lien que la mort seule peut rompre , eût probablement fermé à notre saint l'entrée du sanctuaire , où il devait cependant briller d'un si riche éclat. « Ma mère , dit-il , ne pensa point à me marier , parce qu'elle appréhendait , en

¹ Matth. xi. 23.

me faisant contracter un tel engagement, de détruire ainsi toutes ces brillantes espérances qu'on avait conçues de moi ; non pas les espérances de la vie future que cette pieuse mère ne mettait qu'en vous , mais celles qu'offraient les sciences et les lettres dans lesquelles elle ne désirait pas moins que mon père de me voir faire les plus grands progrès , et toutefois dans des vues fort différentes : lui , comme il ne pensait nullement à vous , n'avait sur mon sujet que des pensées de vanité ; elle , au contraire , était persuadée que ces études communes à tous les enfants , loin de m'être nuisibles en aucune manière , pourraient un jour m'être de quelque secours pour parvenir à vous connaître et à vous posséder. C'est du moins ce que j'en puis juger , d'après l'idée qui m'est restée des mœurs et du caractère de l'un et de l'autre. »

CHAPITRE VI.

Conversion de Patrice. — Sa mort. — Vertus de Monique dans l'état de viduité.

LE Seigneur ne méprise jamais la prière d'une épouse vertueuse et fidèle , lorsqu'elle répand ses gémissements devant lui , aussi prêta-t-il l'oreille aux ferventes prières que Monique lui adressait depuis si longtemps en faveur de son époux. Ce retard que la grâce mettait à seconder ses vœux ne l'avait jamais découragée ; elle gémissait des résistances que Patrice opposait à ses efforts , mais elle n'en continuait pas moins ses sollici-

tations auprès de lui, et surtout auprès du Dieu qui tient dans sa main le cœur des hommes, et qui veut le salut de tous ¹. Le moment arriva enfin où ce cœur si longtemps rebelle à la grâce se rendit à sa voix, et donna des marques non équivoques d'une sincère conversion. « Ma mère, dit saint Augustin, eut enfin la consolation de ramener entièrement son mari à Dieu, quelque temps avant qu'il sortît de ce monde; et, dès qu'il eut embrassé la Foi, il ne lui donna plus aucun sujet de se plaindre de ces désordres qu'elle avait si patiemment supportés avant qu'il fût chrétien ². »

Patrice ne vécut pas longtemps après sa conversion. Dieu, pour éprouver Monique et rendre ses mérites plus abondants, la priva des consolations qu'elle

¹ Qui vult omnes homines salvos fieri.

² Conf. ix. 9.

eût goûtées dans la compagnie de son époux devenu vertueux. On la verra mourir elle-même , peu de temps après la conversion de son cher Augustin ; et c'est ainsi que Dieu traite ordinairement les âmes fortes et généreuses , qui ne cherchent que sa gloire et le bien du prochain ; il multiplie leurs travaux et leurs sacrifices ici-bas ; la récompense est réservée tout entière pour l'éternité. Monique ne se plaignit point de son sort, et le murmure ne glissa pas même sur ses lèvres. Si son époux fût mort dans l'endurcissement et dans le péché , cette sainte femme eût été peut-être inconsolable dans sa douleur ; mais il était mort peu de temps après son baptême , dont il porta , selon toute apparence , la grâce au tribunal de Dieu. Monique se contenta donc de payer à la nature le juste tribut de larmes qu'elle exige ; mais sa douleur fut calme et modérée , parce qu'elle était pleine d'espé-

rance et de soumission aux volontés d'un Dieu, qui n'est pas moins adorable quand il frappe que quand il guérit; quand il fait mourir que quand il ressuscite ¹.

Notre Sainte qui avait tant honoré la virginité par les vertus de sa jeunesse, et le mariage par sa conduite irréprochable dans cet état, devait être aussi un modèle parfait à offrir aux femmes chrétiennes dans la viduité. Elle résolut de travailler de toutes ses forces à mériter les éloges que saint Paul, dans ses épîtres, donne aux veuves vraiment dignes de ce nom ². Elle avait toujours regardé le mariage comme un état très saint; mais la viduité, qui se rapproche davantage de la continence parfaite, lui parut plus excellente encore; l'un était comme de l'argent, l'autre lui apparut avec l'éclat et le prix

¹ I. Reg. II. 6.

² Quæ verè viduæ sunt. *I. Tim.* v. 3.

de l'or. Elle comprit qu'une veuve doit réunir, en quelque sorte, toutes les pensées et toutes les affections de son âme, pour offrir à Dieu seul ce qu'auparavant elle était obligée de partager entre Dieu et son époux ¹. Elle étudia mieux que jamais l'excellence de ce Dieu, à qui seul maintenant elle devait chercher à plaire, et il lui fut facile de voir qu'elle serait d'autant plus heureuse qu'elle s'attacherait davantage à cet Epoux divin, dont la beauté surpasse celle des enfants des hommes ². Son isolement, sans doute, avait quelque chose d'affreux pour la nature, et en perdant son époux elle perdait un appui dont l'absence pouvait se faire sentir en plus d'une occasion; mais son courage n'en fut point ébranlé. Elle savait tout ce que Dieu a promis de secours et de protection aux veuves, en mille endroits de

¹ I. Cor. vii. 35.

² Ps. xlii. 5. Aug. de bonâ viduit. cap. 49.

l'Ecriture , et le bras du Tout-Puissant lui semblait avec raison bien plus fort que le bras de chair d'un époux mortel. « Les femmes mariées qui ont encore leur mari, dit à ce sujet saint Augustin , tirent une espèce de vanité de la protection qu'elles en recoivent ; les veuves , au contraire , paraissent abandonnées , et ce délaissement même fait qu'elles sont plus solidement appuyées ¹. »

Dès que Monique eut perdu son époux, elle dit adieu à tout ce qui pouvait sentir la vanité , et n'ayant plus besoin de songer à sa parure , elle prit des habits conformes à son nouvel état. On voit , par plusieurs passages de l'Ecriture , et saint Augustin lui-même en fait la remarque ² , que les

¹ Illæ que habent viros , quasi superbiunt de auxilio virorum : desertæ videntur viduæ , et robustius est auxilium earum. *In Ps. cxxxI.*

² Hinc insinuat et temporibus patriarcharum certa et sua fuisse vestimenta viduarum , non utique talia qualia conjugatarum. *Quest. in Gen.*

veuves de l'ancienne loi avaient un costume qui les distinguait des autres femmes ; et cet usage qui se conservait dans les premiers siècles de l'Eglise¹, a passé en quelque sorte jusqu'à nous, puisque la couleur sombre et lugubre est ordinairement adoptée par les veuves qui ne veulent point s'engager dans un second mariage.

La lecture de l'Ecriture sainte et la prière étaient les deux principales sources où Monique allait puiser la force et les consolations, qui lui étaient nécessaires dans son veuvage. Saint Paul ne recommande pas seulement aux veuves de prier, mais il veut qu'elles s'appliquent

¹ Saint Augustin, écrivant à Ecdicia lui disait : « Il y a une manière de s'habiller propre à chaque état, et les femmes qui ont encore leurs maris se mettent autrement que les veuves ; et ces différences se peuvent observer sans aller contre ce que les règles du christianisme vous prescrivent.

Lettre CCLXII.

avec un soin tout particulier à ce saint exercice , et que nuit et jour elles répandent leur âme devant Dieu , qui doit leur tenir lieu de toutes choses ¹ ; la recommandation du grand apôtre était trop claire et trop pressante pour n'être pas sentie par Monique. D'ailleurs le chagrin que lui causaient les désordres de son fils faisait à son cœur une plaie si profonde , qu'aucune bouche humaine n'aurait pu suffire à y porter remède , il lui fallait les consolations qui viennent de Dieu , et dont il a voulu que la prière fût le canal ordinaire. Elle s'y livra donc avec un nouveau courage , persuadée que le médecin adorable qui avait pu guérir l'âme de son époux , dont l'état semblait désespéré , trouverait bien aussi le moyen d'opérer en faveur de son fils , une gué-

¹ Quae autem verè vidua est, et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus nocte ac die.
I. Tim. v. 5.

raison qui ne devait pas coûter plus à sa toute-puissance. Nous la verrons donc persévérer jusqu'à la fin dans l'exercice d'une prière, bien faite pour servir de modèle aux personnes que Dieu appelle à traverser les mêmes épreuves. On dirait que saint Augustin s'était inspiré du souvenir de sa pieuse mère, lorsqu'il recommandait avec tant de soin l'exercice de la prière aux veuves qui comprennent l'excellence de leur état, et les devoirs qu'il impose aux femmes chrétiennes; c'est dans la lettre cent-trentième que nous trouvons ce beau passage que les veuves chrétiennes liront sans doute avec plaisir.

« Quoique le devoir de la prière soit commun à tous les membres de Jésus-Christ, c'est-à-dire à tous ceux qui croient en lui, et qui tiennent à son corps mystique, et qu'ils soient tous dans l'obliga-

tion de prier de la manière qui nous a été prescrite , il est certain néanmoins que la prière est plus particulièrement recommandée aux veuves dans l'Ecriture. Nous en voyons deux du même nom dont elle parle avec éloge ; l'une mariée, et c'est Anne , mère du saint prophète Samuël ; l'autre veuve, et c'est celle qui reconnut le Saint des Saints encore enfant, lorsqu'on l'apporta dans le Temple. Celle qui était mariée pria aussi bien que l'autre, et pria dans l'amertume de cœur que lui causait sa stérilité. » Dieu ayant égard à sa prière la rendit mère de Samuël ; et comme elle l'avait reçu de Dieu , elle le lui rendit et le lui consacra , suivant le vœu qu'elle en avait fait en le demandant.

Quant à la veuve du même nom, voyez ce qu'en dit l'Evangile , « qu'elle se tenait sans cesse dans le Temple , appliquée au

jeûne et à la prière, et passant les jours et les nuits dans ce saint exercice ; ce qui rappelle la parole de l'apôtre, ordonnant aux veuves de mettre leur confiance en Dieu, et de persévérer nuit et jour dans la prière¹ ; et celles de notre Seigneur lui-même qui, pour nous exhorter à prier sans cesse, choisit l'exemple d'une veuve, dont l'assiduité auprès d'un juge, qui ne se souciait ni de Dieu ni des hommes, le force enfin, tout injuste et impie qu'il était, à l'écouter et à lui rendre justice² ; d'où il est aisé de juger combien les veuves sont plus étroitement obligées que les autres à s'appliquer à la prière, puisque ce sont les veuves que l'Ecriture propose en exemple pour exhorter tout le monde à s'acquitter avec soin de ce devoir sacré³.

¹ 1. Tim. v. 5.

² Luc. 1.

³ Epist. cxxx. ad Prob. vid.

CHAPITRE VII.

Augustin étudie à Carthage. — Il est manichéen.
— Songe de sainte Monique. — Belle parole
d'un évêque.

CEPENDANT Augustin lancé dans une voie de perdition roulait d'abîme en abîme, et joignait au dérèglement du cœur celui de l'esprit, dont il est peut-être plus difficile à l'homme de se guérir. On a peine à comprendre comment il a pu demeurer si longtemps esclave du manichéisme, hérésie non moins ridicule dans ses croyances qu'infâme et abominable dans ses pratiques. Mais Dieu l'a sans doute permis pour écraser à jamais son

orgueil sous le poids de cet humiliant souvenir ; peut-être aussi a-t-il voulu par là le rendre plus capable de servir l'Eglise en combattant ces hérétiques avec tout l'avantage que lui donnait une connaissance approfondie de leurs erreurs. Instruit à l'école de cette expérience fatale, il a pu signaler plus sûrement aux autres des écueils , contre lesquels il avait eu le malheur de donner le premier ; et le danger qu'il courut alors tourna au profit de l'Eglise , non moins que le zèle dont il brûla depuis pour elle ¹. Ces hérétiques profitèrent donc de la disposition favorable où se trouvait alors son esprit passionné pour la vérité , dont le nom était sans cesse dans leur bouche , quoiqu'elle fût bien loin de leur cœur ², et ils lui pré-

¹ Ille me quondam de gemitu tuo (ô Ecclesia) error excusserat. Expertus fugi quod experiri non debui, sed tibi profecerint etiam pericula mea, cui nunc servit liberatio mea. *Cont. Faust.* xv.

² Conf. iii. 6.

sentèrent sous ce nom vénérable des absurdités et de grossiers mensonges , dans lesquels il aavoué depuis qu'il ne trouvait point cette saveur et ces délices qui ne sont qu'en Dieu seul ¹ , il suivait néanmoins en aveugle ces guides trompeurs , qui aveuglés eux-mêmes le conduisaient au précipice ² ; il étudiait alors à Carthage , ville célèbre par la corruption dont elle était comme le centre , et qui fut le principal théâtre des désordres d'Augustin.

Monique , informée des égarements de son fils , en ressentit la plus vive douleur ; elle pleura avec plus d'amertume que ne font les autres mères , lorsqu'elles voient porter leurs enfants au tombeau ; et quand il laissa Carthage pour retourner dans sa ville natale , où il venait établir une école de grammaire et de rhétorique , notre sainte se crut obligée à lui donner

¹ Conf. iii. 6.

² Matth. xv. 14.

une preuve solennelle de l'horreur que lui inspirait sa conduite ; quoiqu'elle l'aimât tendrement , elle refusa de le recevoir dans sa maison , espérant que cette rigueur pourrait peut-être servir à le ramener. Mais l'heure de sa conversion était marquée pour un autre temps , et Dieu voulait qu'elle l'achetât avec beaucoup de prières et de larmes. Elle en versait sans cesse , voyant un fils pour qui elle avait un amour si tendre , ennemi de ce Dieu qu'elle aimait mille fois plus que ses enfants et qu'elle-même. Elle joignait au sacrifice de ses larmes la prière d'un cœur tout brisé de douleur pour obtenir le salut d'une personne que la nature lui rendait si chère , et qui avait d'autant plus de besoin d'être éclairée , qu'elle connaissait moins les ténèbres.

Le Dieu de toute consolation n'oublia pas sa fidèle servante qui avait mis en lui

toutes ses espérances , et au milieu de sa plus violente affliction il la fortifia par un songe prophétique qu'il lui envoya , et dont saint Augustin lui-même va nous faire le récit. « Elle rêva donc qu'étant sur une longue règle de bois , elle s'y tenait debout , plongée dans la tristesse et tout accablée de sa douleur , lorsqu'elle vit s'avancer vers elle un jeune homme tout brillant de lumière , qui lui demanda en souriant , et avec un visage où respirait la joie , quel était le sujet de son affliction et de ces larmes qu'elle ne cessait de répandre ; ce qu'il fit de manière à lui témoigner que son intention était moins de s'en informer que de l'instruire et de la consoler. Sur la réponse qu'elle lui fit que c'était la perte de mon âme qu'elle pleurerait , il lui ordonna de ne plus s'inquiéter , de regarder attentivement , et que *là où elle était elle m'y verrait aussi* ; et , en effet , ayant regardé , elle m'aperçut au-

près d'elle , et sur cette même règle de bois. D'où pouvait venir ce songe , si ce n'est de ce que votre oreille n'était point fermée aux gémissements de son cœur ?

» Ainsi donc , ô mon Dieu ! par une bonté qui égale votre puissance , vous veillez sur chacun de nous , comme si vous n'aviez soin que de lui seul , et sur tous aussi soigneusement que sur chacun de nous. C'est ce qui parut bien clairement encore , lorsque me racontant ce songe , et voyant que je cherchais à l'interpréter en ma faveur , comme s'il eût signifié qu'un jour elle adopterait mes croyances , et non que je dusse revenir aux crimes. « Cela ne peut être , me répondit-elle sans hésiter ; il ne m'a pas été dit : *Où il est* , vous êtes ; mais il est *où vous êtes*. » Je confesse devant vous , Seigneur , autant que ma mémoire peut me le rappeler , et comme il m'est depuis sou-

vent arrivé de le dire , que cette réponse si soudaine de ma mère , par laquelle , sans se troubler de l'interprétation fausse , mais enfin spécieuse , que je lui avais présentée , elle prouva qu'elle avait vu d'abord ce qu'il fallait voir , et ce que certainement je n'avais point vu avant qu'elle eût parlé ; que cette réponse , dis-je , me fit une impression plus profonde que le songe lui-même par lequel il vous avait plu de montrer à cette sainte femme , et si longtemps à l'avance , la joie qui devait succéder à ses inquiétudes et à sa douleur.»

Il se passa près de neuf années avant cette époque heureuse , et durant un si long espace de temps , cette veuve admirable , vraiment digne de ce nom , et telle que Dieu les aime , ne cessa point de gémir sur les égarements de son fils , s'animant de telle sorte par la confiance que lui donnaient les promesses du Seigneur ,

que bien loin d'en devenir plus négligente , elle ne donna jamais de relâche à ses soupirs , ni de trêve à ses larmes , ni de fin à ses prières. Une autre fois Dieu daigna la consoler encore d'une manière non moins remarquable. Ecoutons saint Augustin : « Vous voulûtes encore , Seigneur , lui donner sur ce qui me touchait une assurance nouvelle dont je n'ai point perdu la mémoire , et vous lui parlâtes , cette fois , par la bouche d'un vénérable évêque , nourri dans le sein de votre Eglise et versé dans la connaissance de vos saintes Ecritures. Car comme cette femme pieuse le pressait un jour de vouloir bien s'entretenir avec moi , afin de réfuter mes erreurs , et de me retirer des mauvaises voies pour me remettre dans la bonne , ce qu'elle ne manquait point de faire , chaque fois qu'elle rencontrait des personnes capables de me rendre ce bon office , il s'excusa de l'entreprendre par

une prudence que j'ai su comprendre depuis. La raison qu'il lui en donna , c'est que , rempli comme je l'étais des nouveautés de cette hérésie , et tout enflé d'orgueil pour avoir embarrassé quelques ignorants par mes vaines subtilités , ainsi qu'elle-même le lui avait raconté , il me trouvait encore trop indocile pour tenter auprès de moi ce qu'elle désirait : « Mais laissez-le , lui dit-il , et contentez-vous de prier pour lui. Il arrivera à reconnaître lui-même , par la lecture de leurs propres livres , l'erreur et l'impiété de ceux qui l'ont séduit. »

» Et là-dessus il lui raconta qu'ayant été remis , dès l'âge le plus tendre , entre les mains des Manichéens par sa mère qui était imbue de leurs erreurs , non-seulement il avait lu , mais encore copié de sa main presque tous leurs ouvrages , et que de lui-même , sans que personne prît la

peine de le convaincre ou de le réfuter, il était parvenu à reconnaître combien cette hérésie était détestable, et qu'ensuite il l'avait abandonnée. Mais voyant que, loin de se rendre à ce discours, elle le pressait plus vivement encore et avec larmes, de me voir et d'entrer en conférence avec moi, il lui répondit, comme fatigué de ses instances : « Allez et continuez de faire ce que vous avez fait : il est impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périsse jamais. » Ce qu'elle reçut, ainsi qu'elle me l'a depuis souvert témoigné, comme des paroles qui lui seraient descendues du ciel même. »

Il y a dans ce beau récit de saint Augustin deux instructions qu'il est essentiel de recueillir, et qu'on me permettra de signaler ici. L'une ressort de l'empressement avec lequel Monique cherchait toutes les occasions d'être utile à son fils, joignant

à son propre zèle le talent de l'expérience des autres , afin de lui faire comme une salutaire violence et de l'obliger à ouvrir enfin les yeux à la vérité. L'autre se tire de la conduite de ce pieux évêque , qui savait que tous les moments ne sont pas également opportuns , pour essayer la guérison des pécheurs ; il en est des âmes vicieuses ou égarées comme des corps malades. Un remède excellent par lui-même , mais appliqué dans un mauvais moment , peut devenir plus nuisible qu'utile , et compromettre gravement les intérêts de celui qu'on veut guérir ; il faut savoir quelquefois attendre les circonstances favorables , et suivre fidèlement les opérations de la grâce divine , sans essayer de la prévenir ni de la forcer. Heureux celui qui possède cette science de la discrétion et de la prudence , dont l'Esprit saint est le premier maître , et qui s'acquiert par la prière , les réflexions et l'expérience.

CHAPITRE VIII.

Augustin va à Rome. — Il trompe sa mère en lui cachant son départ. — Il croit devoir la vie aux prières de cette sainte femme.

AUGUSTIN qui avait alors vingt-neuf ans, forma le projet d'aller à Rome pour y enseigner la rhétorique. L'insolence des écoliers de Carthage lui déplaisait, et il ne pouvait plus souffrir l'usage qu'ils avaient introduit, d'entrer dans l'école d'un maître sans son agrément, et d'y venir troubler les auditeurs ordinaires avec une hardiesse et une insolence qui auraient sans doute été punies par les lois, si elles ne se fussent trouvées autorisées par la

coutume. Il savait qu'à Rome les études étaient plus tranquilles, et d'ailleurs il considérait cette ville comme un théâtre plus digne de la beauté de son esprit, et où il pouvait avec raison se promettre qu'on saurait mieux apprécier l'excellence de son mérite. C'est ce que ses amis lui promettaient pour lui faire entreprendre ce voyage assez hasardeux ; et Dieu se servait de ces raisons vaines et terrestres pour accomplir les desseins de grâce qu'il avait sur lui ; il forma cette résolution, sans avoir consulté Monique. Cette tendre mère, que son amour pour un fils égaré n'éclairait que trop sur ses secrètes intentions, le suivit jusqu'à la mer, tâchant de le détourner par ses prières et par ses larmes. « Voyant qu'elle s'obstinait à ne me point quitter, dit saint Augustin, ou pour me forcer à retourner avec elle, ou pour que je la laissasse partir avec moi, je feignis de n'avoir d'autre

dessein que d'accompagner dans le vaisseau un de mes amis, que je ne voulais quitter qu'au moment où il s'éloignerait du port : c'est ainsi que je trompai ma mère, et une telle mère ! et que je parvins à lui échapper. Mais vous m'avez aussi pardonné cette faute, ô mon Dieu, votre miséricorde m'ayant conduit sans péril au travers des flots jusqu'à cette source des eaux vivifiantes de votre grâce, qui devaient me purifier de toutes mes souillures, qui devaient tarir en même temps ces torrents de larmes qui coulaient tous les jours des yeux de cette tendre mère, dont elle arrosait la terre, chaque fois qu'elle vous priait pour le salut de son fils. Cependant, comme elle ne pouvait se résoudre à me laisser aller, je lui persuadai, non sans peine, de consentir à passer la nuit suivante dans un lieu peu éloigné de notre vaisseau, où il y avait une chapelle consacrée à la mémoire du bienheureux

Cyprien ; et tandis que , retirée dans cet oratoire , elle vous offrait pour moi ses larmes et ses prières , je me dérobai secrètement et partis cette nuit même. Et que vous demandait-elle , ô mon Dieu , partant de larmes , sinon que vous missiez quelque obstacle à ce voyage ! Mais vous qui , dans la profondeur de vos conseils , aviez résolu de l'exaucer dans le plus ardent de ses désirs , vous lui refusâtes ce qu'elle vous demandait alors , pour faire enfin de moi ce qui était l'objet de ses continuelles demandes.

» Le vent s'étant levé , nous mîmes à la voile , et nous perdîmes bientôt de vue le rivage où ma mère , emportée par l'excès de sa douleur , élevait vers vous ses plaintes et ses gémissements. Mais vous ne l'écoutez point , ayant résolu de m'arracher à mes passions par les passions mêmes qui m'entraînaient , et aussi de la

punir elle-même de l'affection encore toute charnelle qu'elle ressentait pour moi, en l'abandonnant à sa juste douleur ; car elle ne voulait point me quitter , m'aimant comme toutes les mères aiment leurs enfants , et plus encore que beaucoup d'autres mères. Elle ignorait quelles joies vous lui prépariez par cette absence ; et , parce qu'elle l'ignorait , elle pleurait , se désolait ; et , dans ces angoisses auxquelles elle était livrée , se montrait fille d'Eve , héritière de sa faute et de son châtiment , cherchant ainsi avec douleur ce qu'elle avait enfanté dans la douleur. Enfin , après s'être plainte amèrement de ma fourberie et de la dureté avec laquelle j'en agissais à son égard , et m'avoir encore recommandé à votre Providence , elle s'en retourna chez elle , tandis que je continuais mon voyage vers Rome.

» A peine étais-je arrivé à Rome , con-

tinue le saint docteur, que vous me frapâtes d'une grande et dangereuse maladie; et j'étais sur le point de descendre dans les enfers, chargé de tant de crimes, de crimes si énormes que j'avais commis contre vous, contre mon prochain, contre moi-même, sans compter ce péché originel dont nous sommes tous esclaves, et par lequel nous mourons tous en Adam¹. Tous ces crimes pesaient sur moi, car vous ne m'aviez encore rien remis par les mérites de Jésus-Christ, et je n'avais point encore été délivré par sa croix de cette inimitié que mes péchés m'avaient fait contracter avec vous². Et comment aurait-il pu les racheter par cette croix que je considérais alors comme fantastique et imaginaire? Ainsi la mort de mon âme était une mort d'autant plus véritable que je considérais celle de son corps comme une mort simulée; et au-

¹ I. Cor. xv. 22.

² Ephés. ii. 14.

tant était véritable cette mort du corps de votre divin Fils, à laquelle je ne voulais point croire, autant était fausse la vie dont croyait jouir cette âme criminelle. Cependant ma fièvre redoublait, et j'étais sur le point de mourir, et de mourir pour l'éternité; car, où serais-je allé, si je fusse alors sorti de la vie, sinon dans les flammes de l'enfer, où j'aurais trouvé, par l'ordre immuable de votre justice, des supplices proportionnés aux crimes dont je m'étais rendu coupable?

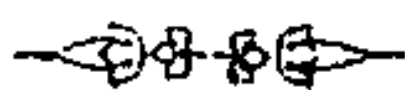
» Ma mère, qui ignorait ces extrémités auxquelles j'étais réduit, continuait en mon absence de vous prier pour moi; et vous, mon Dieu, qui êtes présent partout, vous l'écoutez où elle était; et au lieu où j'étais, vous aviez pitié de moi, et vous rendiez la santé à mon corps, quoique mon âme continuât d'être en proie à l'horrible maladie de son impiété; car,

dans ce danger imminent où je m'étais trouvé, n'ayant pas même songé à demander le baptême, je fis voir que je valais alors beaucoup moins que dans ce temps de mon enfance, où j'avais désiré si vivement l'obtenir de la piété de ma mère, ainsi que je m'en suis souvenu et que je vous en ai rendu grâces.

» Mais ma corruption n'avait cessé de s'accroître avec l'âge. Insensé que j'étais, je repoussais avec dérision ce remède divin que m'offrait votre miséricorde; et cependant vous n'avez pas permis que je mourusse dans un tel état, ce qui eût été pour moi une double mort, et pour le cœur de ma mère une blessure dont jamais il n'eût pu se guérir; car il m'est impossible d'exprimer jusqu'où allait l'amour qu'elle avait pour moi, et quelles étaient les angoisses qu'elle éprouvait en son âme, par les efforts qu'elle faisait

pour m'enfanter à Dieu , angoisses plus cruelles que ces douleurs qu'elle avait ressenties dans son corps lorsqu'elle m'avait mis au monde selon la chair. Oui , sans doute , une mort aussi funeste d'un fils qui lui était si cher l'aurait blessée jusqu'au fond du cœur , et je ne vois pas comment elle eût jamais pu s'en consoler. Et que fussent devenues alors tant de prières si vives et si continuelles qu'elle vous adressait , et uniquement à vous ? Dieu des miséricordes , auriez-vous donc dédaigné le cœur brisé et humilié d'une veuve chaste , sévère dans ses mœurs , pratiquant l'aumône , soumise à vos fidèles serviteurs et se consacrant à les servir ; qui ne laissait passer aucun jour sans porter son offrande à votre autel , et ne manquait jamais , soir et matin , de se rendre à l'église , non pour s'y livrer à de frivoles entretiens avec des personnes de son âge , mais pour y entendre votre parole et être

entendue de vous dans ses prières ? Auriez-vous pu , ô mon Dieu ! mépriser les larmes de celle qui ne vous demandait ni de l'or ni de l'argent , ni aucun autre de ces biens passagers et périssables , mais le salut de l'âme de son fils ? Auriez-vous pu repousser cette femme chrétienne et lui refuser votre appui , vous dont la grâce l'avait faite ce qu'elle était ? Non , Seigneur , cela ne pouvait être : aussi demeuriez-vous auprès d'elle , écoutant ses vœux , les exauçant , et faisant , dans l'ordre de vos desseins éternels , ce que vous aviez résolu de faire. »



CHAPITRE IX.

Augustin étant allé à Milan, sa mère l'y va trouver. — Son respect pour saint Ambroise. — Sa soumission aux ordres de ce grand évêque. — Réponse au sujet du jeûne. — Elle cherche une épouse à son fils.

LE succès du voyage de Rome ne répondit point aux espérances d'Augustin ; à la vérité, l'école de rhétorique qu'il y ouvrit fut bientôt fréquentée par tout ce qu'il y avait de plus spirituel dans cette ville. On ne pouvait entendre le nouveau rhéteur sans admirer son savoir et ses talents, que la douceur de son caractère rendait infiniment aimables ; mais tant de succès ne pouvaient manquer d'exciter



l'envie de ses concurrents , qu'il embarrassait presque toujours dans les disputes, pendant qu'il échappait avec la dernière facilité aux arguments de leurs plus habiles logiciens. Cette jalousie des autres professeurs , et l'injustice des étudiants qui changeaient souvent de maîtres, pour priver de leurs salaires ceux qui les instruisaient , le dégoûtèrent bientôt de Rome. Dans ces conjonctures , la ville de Milan , où l'empereur Valentinien le jeune tenait sa cour , envoya demander au préfet de Rome un maître d'éloquence qui fût digne de la ville régnante ; et Augustin obtint cette place honorable. Ce ne fut toutefois qu'après avoir fait preuve de capacité devant Symmaque , préfet de Rome , qui en était un excellent juge , et qui eût peut-être eu plus de peine à priver Rome de sa présence , s'il n'eût eu lui-même quelque jalousie contre un si redoutable rival.

Cet événement, fortuit en apparence, n'était rien moins qu'indifférent aux des-seins de Dieu. On reçut le nouveau professeur à Milan avec de grandes marques de distinction, et il justifia bientôt la haute idée qu'on avait conçue de ses talents. Saint Ambroise, fort éloquent lui-même, accueillit Augustin avec une bonté qui commença à lever bien des préventions. Effrayé toutefois des périls auxquels seraient exposés ceux qui assisteraient aux leçons d'un homme, que ses talents rendaient si aimable et ses erreurs si dangereux, le saint évêque, à son approche, avait ordonné des prières publiques, pour conjurer le ciel de prémunir son peuple contre les séductions d'un tel génie. Augustin ne vit qu'un hommage dans cette précaution, et loin de s'en irriter, il désira au contraire faire connaissance avec Ambroise, et il allait souvent à ses sermons qu'il écoutait avec une attention sin-

gulière , quoiqu'il ne cherchât que ce qui flatte l'oreille. La doctrine qu'annonçait le saint évêque de Milan faisait insensiblement impression sur son cœur , et y jetait des semences de vertu qui devaient germer en leur temps. Il comença à comprendre qu'il y avait de bonnes preuves à l'appui des vérités que prêchait Ambroise, et que les Manichéens avaient tort de mépriser la loi et les prophètes. Toutefois il ne lui semblait pas encore que la doctrine catholique fût incontestable , et hors d'état d'être ébranlée par des objections insolubles. Dans cette incertitude et cette agitation d'esprit qui le tenaient comme suspendu entre la vérité et l'erreur , il résolut d'abandonner la doctrine des Manichéens, et , en attendant que la vérité se manifestât , de demeurer catéchumène dans l'Eglise catholique , pour laquelle sa mère s'était toujours efforcée de lui inspirer beaucoup de respect.

Cependant , Monique , dont la piété généreuse ne trouvait rien de difficile , ayant suivi son fils par mer et par terre , était arrivée à Milan ; sa confiance en Dieu l'avait soutenue dans les périls du voyage. Au départ , la mer était belle , et tout semblait promettre une navigation heureuse et facile ; mais un orage se forma peu à peu , et l'on vit apparaître les signes menaçants qui présagent une horrible tempête. Le vent redoublait d'intensité ; et le navire , soulevé par les flots qui grossissaient à vue d'œil , commençait à perdre ce gracieux équilibre qui avait fait jusqu'alors le charme de la navigation. Les oiseaux effrayés passaient et repassaient au-dessus de lui , et semblaient chercher un abri contre les coups de la tempête , dont un instinct malheureusement trop sûr leur faisait deviner les approches. Bientôt un éclair rapide sillonna la nue , et l'on entendit gronder ce tonnerre , dans

lequel l'impie Pharaon lui-même était forcé de reconnaître la voix du Tout-Puissant¹. Les passagers crurent en ce moment leur perte certaine ; tantôt ils montaient jusqu'au ciel , tantôt ils descendaient jusqu'au fond des abîmes² ; les marins eux-mêmes sentaient leur courage s'évanouir, et leurs bras impuissants tombaient de lassitude ; on les voyait troublés et agités comme un homme ivre , et la sagesse de ces vieux nautonniers, blanchis au milieu des orages , semblait dévorée par le tourbillon qui emportait le navire³. Monique seule ne tremblait pas , et la confiance qu'elle avait en Dieu lui inspirait un courage qui dominait en quelque sorte les

¹ Notandum est Scripturam *voces* solere appellare tonitrua , quas *voces Dei* etiam Pharaon appellavit dicens : Orate pro me ad Deum ut desinant fieri voces Dei. *Locutiones in Exodo.*

² Ascendunt usque ad cœlos , et descendunt usque ad abyssos. *Ps. cvi. 26.*

³ Turbati sunt , et moti sunt sicut ebrius ; et omnis sapientia eorum devorata est. *Ibid.*

horreurs de ce triste moment. « Au milieu de la tempête , c'était elle qui ranimait le courage des matelots , à qui , d'ordinaire , il appartient de rassurer ceux qui n'ont pas l'habitude de la navigation ; et d'après la promesse que le Seigneur lui en avait faite dans une vision miraculeuse , elle leur prédisait une heureuse arrivée dans le port ¹. » En effet , le Seigneur , touché par les prières et les larmes de notre sainte , les tira de l'extrémité où ils se trouvaient ; il changea cette tempête en un vent favorable. Les flots irrités se calmèrent peu à peu ; le vaisseau put obéir encore au gouvernail et aux voiles à moitié déchirées , et Dieu , mettant le comble à ses bontés , les conduisit comme par la main au port où ils voulaient aborder ².

« Parvenue à Milan , Monique me trou-

¹ Conf. vi. 4.

² Et deduxit eos in portam voluntatis eorum, *Ibid.*

va, dit saint Augustin, dans un état encore bien dangereux, par ce désespoir où j'étais de parvenir à connaître la vérité; et, lorsque je lui dis que je n'étais plus Manichéen, quoique je ne fusse pas encore catholique, elle n'éprouva point cette joie vive et subite que fait naître une nouvelle heureuse et inattendue; mais, du moins, se trouva-t-elle délivrée de ses inquiétudes cruelles sur ce point important de mes misères, sur des égarements qui avaient fait couler de ses yeux tant de larmes; car cette tendre mère n'avait cessé de me pleurer nuit et jour comme si j'eusse été mort, mais cependant comme un mort que vous deviez ressusciter, me portant dans le fond de sa pensée, ainsi que dans un cercueil, jusqu'à ce qu'il vous plût de dire au fils de la veuve : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande¹; et qu'après l'avoir

¹ Luc. VII. 44.

ressuscité et lui avoir redonné la parole avec la vie, vous le rendissiez à la mère qui l'avait perdu.

» Son cœur, comme je l'ai dit, n'éprouva donc aucun mouvement d'une joie immodérée, lorsqu'elle apprit que vous aviez déjà fait en moi une si grande partie de ce qu'elle vous demandait tous les jours d'y faire, et avec des larmes si abondantes. Sûre maintenant que, si je n'étais pas encore entré dans la vérité, j'avais, du moins, abandonné l'erreur, et non moins assurée que vous ne manqueriez point d'achever votre ouvrage, ainsi que vous le lui aviez promis, elle me répondit avec la tranquillité d'un cœur plein de confiance en vous, qu'elle espérait en Jésus-Christ qu'avant qu'elle sortît de ce monde, il lui ferait la grâce de me voir un fidèle enfant de son Eglise.

» Voilà ce qu'elle me dit ; mais s'adressant à vous , ô source de toute miséricorde , avec plus de prières encore et plus de larmes , elle vous conjurait de hâter votre secours et de répandre votre lumière sur mes ténèbres. Elle était plus assidue que jamais à l'église ; elle y écoutait Ambroise avec ravissement , recevant de sa bouche ces eaux vives de la charité qui rejaillissent jusque dans la vie éternelle ; car elle aimait et vénérail ce saint homme , comme s'il eût été un ange du ciel , parce qu'elle savait que c'était lui qui m'avait amené à l'état de doute et d'incertitude dans lequel je me trouvais alors , état qu'elle considérait comme une crise salutaire , dont l'effet devait être de me mettre d'abord plus en péril que jamais , pour me délivrer ensuite de tous mes maux et me rendre entièrement la santé. »

Ce respect de Monique pour saint Am-

broise , et cette reconnaissance dont elle était pénétrée pour les services que son fils recevait de ce grand évêque , montrent bien la délicatesse de ses sentiments et la beauté de son âme. Augustin avait aussi pour Ambroise une profonde estime , et son admiration pour ses talents et ses vertus allait toujours croissant ; il y avait néanmoins une grande différence dans la manière dont ils jugeaient l'un et l'autre , l'évêque de Milan. Instruite à l'école de Celui qui disait à ses apôtres : Qui vous écoute m'écoute , et qui vous méprise me méprise ¹ , Monique voyait dans saint Ambroise le successeur des Apôtres , le représentant de Jésus – Christ ² , et l'homme de Dieu ³ , dont les lèvres étaient dépositaires de la science du salut , et dont la parole puissante n'était qu'un écho de

¹ Luc. x. 46.

² Pro Christo ergo legatione fungimur. *II. Cor.* v. 20.

³ Tu autem , ô homo Dei. *I. Tim.* vi. 11.

l'éternelle vérité , qui a bien voulu rendre ses oracles par des bouches humaines. Le mérite particulier d'Ambroise , ses talents , sa douceur et l'aménité de son caractère avaient sans doute de quoi la charmer et exciter son admiration ; mais pourtant ce n'était pas là le principal fondement du respect qu'elle lui portait. Le caractère sacré dont il était revêtu semblait paraître aux yeux de cette femme vraiment chrétienne , à qui sa foi inspirait des sentiments et des pensées , que la chair et le sang n'ont point coutume de suggérer.

Augustin , au contraire , n'avait sur Ambroise que des pensées purement humaines ; « Je le regardais , dit-il dans ses confessions , comme heureux selon le monde , parce que je le voyais honoré de tout ce qu'il y avait de plus grand sur la terre , me persuadant toutefois qu'au

milieu de tant de biens et d'honneurs , le célibat devait être pour lui pénible à supporter. C'est que jè ne pouvais me faire une idée , n'en ayant en effet aucune expérience , ni des espérances qui le soutenaient , ni des tentations qu'il lui fallait combattre , et qui naissaient de cette considération même dont il jouissait , ni des consolations qui venaient adoucir ses peines , ni de ces joies secrètes et ineffables qui remplissaient son cœur , lorsqu'il se nourrissait du pain délicieux de votre parole. »

Pendant que Monique fréquentait l'église de Milan , il se présenta une circonstance qui aurait pu être fatale à une piété moins solide que la sienne , mais qui ne servit qu'à faire ressortir encore davantage l'humilité et l'obéissance de cette femme admirable ; on sait toute la difficulté qu'éprouvent trop souvent des personnes pieuses , pour sanctifier certains

usages, bons en eux-mêmes et qui leur sont habituels, mais dont la pratique peut quelquefois n'être point opportune. La voix d'un directeur n'est pas toujours assez respectée en pareille occasion ; l'amour-propre défend ses droits avec une rare habileté, et il a toujours à son service mille prétextes, plus ou moins spécieux pour légitimer une désobéissance, qui semble n'avoir pour but que la plus grande gloire de Dieu ¹. Les personnes sujettes à cette espèce d'entêtement, qui peut bien n'être pas toujours très-coupable, mais qui n'est jamais sans quelque danger, vont recevoir ici de Monique une leçon bien précieuse, et un de ces exemples qui prêchent l'obéissance, bien plus haut que ne le pouvait faire la voix du

¹ Sensi enim sæpè dolens et gemens multas infirmorum perturbationes fieri, per quorundam fratrum contentiosam obstinationem... qui tàm litigiosas excitant quæstiones, ut nisi quod ipsi faciunt, nihil rectum estiment. *Aug. Epist.*

plus habile prédicateur. C'est saint Augustin lui-même qui nous racontera ce fait, qui excitait au plus haut point son admiration, quoiqu'il ne fût pas encore fort habile dans la science de la perfection chrétienne.

« Il arriva, dit-il, que ma mère ayant voulu, ainsi qu'on était accoutumé de le faire en Afrique, apporter aux tombeaux des Saints quelques offrandes de pain, de vin et de viandes apprêtées; et le portier de l'église lui ayant fait savoir qu'il ne pouvait le lui permettre, parce que l'évêque l'avait défendu, elle reçut un tel avis avec tant de piété et de soumission, que je ne pouvais m'empêcher moi-même d'admirer qu'à l'instant même elle se fût décidée à condamner la coutume qu'elle avait si longtemps pratiquée, plutôt que d'examiner sur quoi pouvait être fondée la défense qu'on lui faisait de la suivre.

C'est que son âme s'était fortifiée contre l'intempérance : elle n'était point comme tant d'autres personnes de l'un et de l'autre sexe, que ces sensualités grossières rendent ennemies de la vérité, et qui rejettent les exhortations qu'on peut leur faire sur la sobriété, avec autant de dégoût que le vin qu'on leur présente, lorsqu'il est mélangé de beaucoup d'eau. Ainsi, lorsqu'elle apportait sa petite corbeille remplie de ces oblations, qu'elle devait distribuer aux pauvres, après en avoir goûté elle-même, comme pour leur faire honneur, elle ne réservait jamais pour elle-même qu'une très-petite portion de vin aussi trempé que peut l'exiger la plus sévère tempérance ; et s'il arrivait qu'elle voulût honorer ainsi plusieurs martyrs à la fois, elle ne présentait partout que la même offrande ; et c'était un vin non-seulement affaibli par une grande quantité d'eau, mais tiède encore autant que pos-

sible , qu'elle goûtait seulement et faisait goûter aux assistants, parce qu'elle voulait satisfaire sa piété et non sa sensualité.

» Dès qu'elle eut été avertie que d'après l'ordre de ce saint évêque , de cet illustre interprète de votre divine parole , cette coutume ne devait plus être pratiquée , même par les personnes qui étaient incapables d'en abuser , afin qu'elle ne fût point pour les intempérants une occasion de se livrer à des excès , et parce qu'elle avait quelque ressemblance avec les pratiques superstitieuses des païens dans les funérailles de leurs proches , elle n'eut aucune peine à s'en abstenir. Au lieu d'une corbeille remplie des fruits de la terre , elle apprit à apporter aux tombeaux des martyrs un cœur plein des vœux et des affections les plus pures ; et se réservant de faire ailleurs , et selon son pouvoir , les aumônes qu'elle destinait aux indigents ,

il lui suffit dès-lors de participer dans l'Eglise au Corps de Jésus-Christ, de ce divin maître, dont la Passion a été pour les martyrs un modèle qui a sanctifié leur mort et couronné leurs combats. »

Une vertu si haute et si rare ne pouvait manquer de concilier à Monique l'estime générale, et surtout celle de l'évêque Ambroise, si pieux lui-même, et si habile à juger le vrai mérite. « La piété fervente de cette sainte femme, son zèle pour les bonnes œuvres, son assiduité aux prières de l'Eglise le frappaient si vivement, que lorsqu'il me rencontrait, dit saint Augustin, il ne pouvait s'empêcher de revenir sans cesse sur ses louanges, me félicitant de ce que le ciel m'avait donné une telle mère ¹. »

La conscience de Monique étant fort

¹ Conf. vi. 2.

délicate , il s'y éleva des scrupules sur l'observation du jeûne du samedi. On jeûnait, ce jour-là , à Tagaste et à Rome , mais on ne jeûnait point à Milan. Monique , ne sachant quel parti prendre , consulta l'évêque Ambroise , ou plutôt elle le fit consulter par son fils , pour lui ménager sans doute une occasion de s'entretenir des choses de la Religion , persuadée que l'évêque saurait bien la mettre à profit. Augustin qui , en sa qualité d'esprit-fort , ne s'occupait guères de ces sortes de choses ¹ , crut cependant devoir , par déférence pour sa mère , faire cette démarche auprès d'Ambroise ; il en parle dans plusieurs endroits de ses lettres , et spécialement dans la trente-sixième , où il s'exprime ainsi : « Nous étions à Milan avec ma mère , qui ne savait pas s'il fallait jeûner le samedi , selon la coutume de la ville de Tagaste ; ou ne pas jeûner , selon

¹ Cùm ego talia non curarem. *Epist.* LIV.

celle qui s'observe à Milan. J'allai trouver Ambroise pour la tirer de cette peine , et voici la réponse qu'il me fit : Je ne puis vous prescrire sur cela que ce que je fais moi-même. Je crus d'abord qu'il voulait se borner à me dire qu'on ne devait pas jeûner le samedi à Milan , puisque je savais que son usage était de ne le point faire ; mais il ajouta cette règle générale : Quand je suis ici, je ne jeûne point le samedi ; mais quand je suis à Rome , je jeûne ce jour-là ¹. Ainsi , dans quelque église que vous vous trouviez , suivez-en les coutumes , si vous voulez ne causer de scandale à personne , et que personne ne vous en cause. Je rapportai cette réponse à ma mère , et c'en fut assez , elle obéit sans hésiter , et nous crûmes aussi que c'était la règle qu'il fallait suivre. »

¹ Ce qui a donné lieu à l'axiome célèbre :

Cùm fueris Romæ , romano vivito more ;

Cùm fueris alibi , vivito sicut ibi.

Cependant l'heure marquée pour la conversion d'Augustin approchait, et ses remords, ses incertitudes, ses agitations étaient à leur comble. Le mariage se présentait toujours à lui, comme un état qui pourrait fixer enfin son cœur, et le ramener à cette sagesse de conduite, que tout le monde désirait pour lui, et qu'il désirait lui-même plus que tous les autres ensemble. « On s'occupa donc sans relâche, dit-il, du soin de me procurer un établissement; déjà j'avais fait la recherche d'une fille, et déjà elle m'avait été promise. Ma mère mettait une grande ardeur à cette affaire, dans l'espérance où elle était que le mariage me conduirait au baptême, me voyant avec joie plus disposé de jour en jour à le recevoir, et reconnaissant ainsi, dans ma foi toujours croissante, l'accomplissement de ses vœux et de vos promesses. Mais lorsque, sollicité tout à la fois par mes instances et par ses tendres

inquiétudes, elle vous demandait sans cesse, en élevant vers vous, du fond du cœur, le cri de sa prière, de lui faire connaître dans quelque vision ce qui pouvait être de mon futur mariage, vous ne voulûtes jamais sur ce point satisfaire son désir. Il ne se présentait à elle que quelques images fantastiques, vains produits des efforts de son esprit, sans cesse occupé de cette pensée. C'était avec mépris qu'elle me racontait ces visions mensongères, et non avec cette ferme confiance qu'elle était accoutumée d'avoir aux choses qui lui venaient réellement de vous; et à cette occasion elle me dit qu'elle savait discerner, par je ne sais quel sentiment qu'aucune parole ne pouvait exprimer, ce qu'il vous plaisait de lui révéler réellement dans ses songes, de ces rêves menteurs que, dans le sommeil, enfantait son imagination. »

On voit par ce passage , et par plusieurs autres des confessions de saint Augustin , que Monique recevait souvent en songe des avertissements célestes , auxquels elle attachait une grande importance , et l'on ne trouve nulle part que notre saint docteur lui en fasse un crime. C'est qu'en effet Dieu peut se servir de ce moyen , pour manifester quelquefois ses desseins sur nous ; ce n'est point sans doute la marche ordinaire de sa Providence , et l'on aurait tort de s'imaginer que tous les songes méritent d'être regardés comme des oracles du ciel ; mais aussi , en niant que Dieu puisse s'en servir quelquefois , dans des cas extraordinaires , on semblerait oublier les nombreuses circonstances où l'Ecriture sainte rapporte des faits de ce genre. Tout le monde connaît les songes que Joseph interpréta autrefois avec tant de justesse , et qui étaient une prédiction certaine de l'ave-

nir ; et , dans le nouveau Testament , la fuite en Egypte et le retour des mages dans leur pays , eurent lieu par suite d'avis donnés en souge. Voilà ce que saint Augustin avait compris , et ce qui le rendait si modéré et si sage dans l'appréciation de la conduite de sa mère. Les esprits superficiels se hâtent de juger et de condamner , parce qu'ils n'ont ni assez de talent ni assez de patience pour bien peser les choses ; au contraire , les hommes sages et judicieux ne précipitent jamais leurs jugements , et , selon l'avis d'un apôtre , ils se donnent bien de garde d'approuver ou de rejeter indistinctement tout ce qui se présente en ce genre , mais ils éprouvent les esprits , pour voir s'ils viennent de Dieu ¹ , ou de l'esprit des ténèbres. Ordinairement les songes ne méritent point l'honneur d'être recueillis , et c'est à tort qu'on prend l'alarme par suite des ter-

¹ Probate spiritus si ex Deo sint. *I. Joan.* iv. 1.

ribles présages qu'ils semblent porter avec eux , car ce ne sont que les effets naturels d'une imagination échauffée par quelque passion vive , ou préoccupée de ses craintes , de ses souvenirs et de ses espérances. Si pourtant il arrivait que Dieu voulût encore s'en servir , comme il le fit à l'égard de Monique , pour annoncer sa volonté à quelqu'un , il ne manquerait pas d'y joindre des signes évidents de leur importance et du cas qu'il en faudrait faire. Ce discernement est donné sans doute à ceux qui en ont besoin , c'est le secret de Dieu ; et sans perdre le temps à deviner ce qu'il lui a plu de nous dire en songe , rendons-nous attentifs à ce qu'il a dit en tant de manières aux anciens par la bouche des prophètes , et dans ces derniers temps par son propre Fils ¹. Écoutons la voix de

¹ Multifariam , multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis : novissimè , diebus istis , locutus est nobis in Filio. *Heb.* 1. 1.

l'Eglise , qui nous dirige en son nom avec une autorité infaillible ; prêtons l'oreille aux cris de notre conscience , qui parle ordinairement assez haut , et la vérité nous arrivera , par tous ces canaux , assez claire et assez évidente pour qu'il ne soit plus besoin de s'occuper des songes , dont la voix est ordinairement douteuse ou mensongère. « N'appliquez point votre pensée , dit le Sage , à ces sortes de visions , à moins que le Très-Haut ne vous les envoie lui-même (ce qui suppose que Dieu donne une grâce pour discerner la vérité d'avec l'imposture) ; car les songes en ont jeté plusieurs dans l'égarement , et ils sont tombés pour y avoir mis leur confiance ¹. »

¹ Nisi ab Altissimo fuerit emissa visitatio , ne dederis in illis cor tuum : multos enim errare fecerunt somnia , et exciderunt sperantes in illis. *Eccli.* xxxiv. 6. 7.

CHAPITRE X.

Conversion d'Augustin. — Joie de sa mère. — Elle le suit à la campagne. — Ses mots heureux.

LES prières et les larmes de Monique allaient enfin être exaucées. Les instructions d'Ambroise avaient fait tomber tous les préjugés d'Augustin ; la grâce divine le poursuivait de ses derniers traits , et , fatigué de lutter contre elle depuis si longtemps , il allait enfin rendre les armes. Retiré avec son cher Alype dans le jardin où il promenait ordinairement ses incertitudes et ses soucis, il souffrit une espèce d'agonie, qui devait aboutir à

sa conversion. Une voix partie du ciel l'ayant invité à lire ¹, il ouvrit les Epîtres de saint Paul, et tomba sur le célèbre passage qui répandit tant de lumières dans son esprit et tant de force dans son cœur ². Alype, qui était encore plus près que lui du royaume de Dieu, ne résista point à un exemple si puissant. Le coup qui changea Augustin fut également décisif pour son ami, et ils se hâtèrent de porter ensemble cette heureuse nouvelle à Monique.

Il est plus facile de comprendre la joie de cette sainte femme, que de la bien exprimer; le fils de la veuve de Naïm, rappelé à l'existence par la voix puissante de Jésus-Christ, et rendu vivant à sa mère, fut accueilli sans doute avec moins de transports. Les jours de douleur étaient passés pour cette tendre mère, et le bon-

¹ Tolle, lege...

² Rom. XIII. 15.

heur qu'elle éprouvait d'avoir enfanté son fils à Jésus-Christ, lui avait déjà fait oublier ses longues années de souffrances et de larmes. Dieu se plaisait à égaler la joie à la multitude de ses douleurs ¹, et l'on pouvait alors lui appliquer ces paroles du prophète Isaïe, qui rappellent si naturellement la conversion de son fils : « J'ai considéré ses voies, et je l'ai guéri ; je l'ai ramené ; je l'ai consolé, lui et ceux qui le pleuraient ². »

Ce fut sans doute un beau jour, que celui de la conversion d'Augustin, pour les anges du ciel, accoutumés à se réjouir sur celle de tous les pécheurs. Les anges de la terre devaient se réjouir aussi, et Monique, qui avait été comme l'ange visible de son fils, ne mettait plus de borne

¹ *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. Ps. xciii. 49.*

² *Is. lvii. 8.*

à sa joie et à ses actions de grâces. « Dieu de bonté, s'écrie saint Augustin, en méditant sur cette vérité si consolante, que se passe-t-il donc dans l'homme pour que le salut d'une âme qui semblait désespérée, et qui se trouve délivrée du péril le plus extrême, lui cause plus de joie que si le péril eût été moins grand et qu'on n'eût jamais perdu l'espérance de son salut ? Vous-même, ô Père de miséricorde, vous êtes plus touché du retour d'un seul pécheur que de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence ¹. De même, la satisfaction que nous éprouvons est bien grande, quand on nous raconte quelle joie c'est pour les anges de voir le bon Pasteur rapportant sur ses épaules la brebis qui s'était égarée ², et la drachme retrouvée et remise dans vos trésors, aux acclamations des voisines de celle qui l'avait perdue ³. De

¹ Luc. xv. 7.² Luc. xv. 5.³ Luc. xv. 9.

même nous sentons couler nos larmes , lorsqu'au milieu de la joie et des solennités de votre maison , nous y entendons lire ce qui est dit au sujet du plus jeune de vos fils : qu'il était mort et qu'il est ressuscité , qu'il était perdu et qu'il a été retrouvé ¹. Alors c'est en nous et en vos saints anges que vous vous réjouissez par cette charité qui seule sanctifie et les anges et les hommes ; car pour ce qui est de vous , vous êtes toujours le même , et la connaissance que vous avez des choses qui sont changeantes et périssables est éternelle et ne change point.

» Que se passe-t-il donc dans une âme lorsqu'elle ressent plus de joie d'avoir trouvé ou retrouvé ce qui était l'objet de ses affections , que si toujours elle l'avait possédé ? C'est une vérité à laquelle de toutes parts mille exemples rendent té-

¹ Luc. xv. 24.

moignage. Un général triomphe après une victoire : il n'eût pas vaincu s'il n'eût livré combat ; et plus le danger a été grand dans ce combat , plus grande est la joie que lui cause son triomphe. Des gens qui naviguent sont battus par la tempête , ils sont menacés de faire naufrage , et la vue d'une mort prochaine les fait déjà pâlir : la mer s'apaise , le ciel devient serein , et les voilà qui se réjouissent avec excès , par cela même qu'ils ont craint avec excès. Un homme qui nous est cher tombe malade , et son pouls fait assez connaître quelle est la grandeur de son mal : il commence à se trouver mieux , bien que son extrême faiblesse ne lui permette pas encore l'usage de ses jambes ; et toutefois le plaisir qu'on ressent de sa convalescence passe de beaucoup celui qu'on avait auparavant à le voir plein de vigueur et de santé.

» Les plaisirs même de cette vie , ce

n'est qu'au moyen de quelques peines que les hommes en obtiennent la jouissance, non de ces peines imprévues et qui arrivent contre leur volonté, mais de certaines peines qu'ils se font eux-mêmes et qu'ils sont bien-aises de souffrir. Nous ne trouverions aucun plaisir à boire et à manger, si auparavant nous n'avions ressenti la douleur que cause la faim et la soif; et c'est pour cette raison que ceux qui aiment le vin avec excès usent à dessein de certains mets fortement assaisonnés, dont l'action irritante excite une ardeur par elle-même importune, qu'ils apaisent en buvant, et qui rend plus vif le plaisir qu'ils ont à satisfaire cette passion. De même, il a été établi que la fille déjà fiancée ne serait point remise sur-le-champ entre les mains de son époux, dans la crainte qu'elle n'eût moins de prix à ses yeux, s'il ne l'avait un peu désirée avant de l'avoir obtenue. Ainsi donc, et

dans les voluptés honteuses et criminelles, et dans les plaisirs honnêtes et légitimes, et dans les douces affections de l'amitié la plus pure, et dans le retour de cet enfant prodigue, mort et ressuscité, perdu et retrouvé, nous voyons toujours que les plus grandes joies sont celles qui succèdent aux plus grandes douleurs. »

A peine converti, Augustin éprouva le besoin de se retirer dans la solitude, pour reposer son esprit lassé de tant de combats, et sa santé que le travail de l'enseignement avait compromise, de manière à lui donner de sérieuses inquiétudes pour l'avenir. Un ami lui offrit sa maison de campagne; il accepta, et dès que les vacances l'eurent mis en liberté, il alla jouir, loin du tumulte de la ville, des doux fruits d'une liberté plus précieuse encore et par lui si chèrement acquise, la liberté des enfants de Dieu. Augustin fut accom-

pagné , dans sa retraite , par Monique sa mère , Navigius son frère , Trigèce et Licent , deux de ses écoliers , Alype , son principal confident , et par le jeune Adéodat. Là il s'occupait uniquement de la prière et de l'étude ; et ces deux exercices , unis ensemble , se soutenaient mutuellement.

Ce fut dans cette solitude qu'Augustin offrit à Dieu les prémices d'un génie qui devait plus tard enfanter tant de merveilles. Honteux en quelque sorte d'avoir travaillé si longtemps pour la vanité , il éprouvait une sainte impatience de faire quelque chose en faveur de la vérité. Les conférences qu'il avait avec ses amis , et qui roulaient ordinairement sur de graves questions de philosophie , devinrent l'occasion des premiers ouvrages composés par cet illustre docteur. Les livres *de la vie heureuse et de l'ordre* , furent le résultat

des notes recueillies dans ces discussions, et rédigées avec soin par Augustin. Monique prenait part à ces entretiens si relevés, et y montrait un jugement et une pénétration extraordinaires, qualités dont elle était redevable à la beauté de son génie et à l'heureuse habitude qu'elle avait de converser perpétuellement avec Dieu. Saint Augustin qui avait déjà pu se convaincre bien des fois de la justesse des pensées de sa mère, et de la haute portée de son esprit, put en acquérir alors de nouvelles preuves, et se convaincre que le génie de cette femme extraordinaire était entièrement propre à l'étude de la vraie philosophie¹. Aussi ne put-il s'empêcher de lui donner un éloge bien délicat, dans une circonstance où la force de la vérité l'emporta sur la crainte de blesser la modestie de cette pieuse mère. Après avoir

¹ Tanta mihi mens ejus apparuerat, ut nihil aptius veræ philosophiæ videretur. *De ord.* LIV. II. cap. I.

remarqué qu'il n'était point étonnant qu'elle employât quelquefois dans ces discussions si ardues des expressions inexactes, puisque lui-même, qui avait professé les belles-lettres, se trouvait quelquefois embarrassé pour rendre ses pensées dans toute la pureté de la langue du pays, qui lui était cependant familière, il ajoutait : « Au reste, ma mère, il ne s'agit point ici des mots, mais des choses; sous ce dernier rapport, vous ne nous laissez rien à désirer; et l'on voit qu'en abandonnant aux savants les finesses du langage, et pour ainsi dire le corps de la grammaire, vous en avez retenu l'esprit, et gardé pour vous la meilleure partie¹. Au reste, disait-il ailleurs, je ne m'étonne point de cette avidité avec laquelle vous prenez part à nos entretiens, qui roulent

¹ Ità grammaticæ penè divinam vim naturamque cognoscis, ut ejus animam tenuisse, corpus reliquisse disertis videaris. *De ord.* Liv. II. cap. 17.

toujours sur des sujets utiles, car il y a longtemps que je me plais à reconnaître que je dois à vos prières et à vos sages conseils cette passion pour la vérité, dont j'ai été moi-même dévoré toute ma vie ¹. »

Cependant, si Monique savait prendre part aux entretiens de nos jeunes philosophes, elle savait aussi les interrompre à l'occasion; et, quand l'heure du repas était arrivée, elle n'aimait pas qu'on la fit trop attendre, et elle les contraignait, pour ainsi dire, à prendre place autour d'une table, qu'elle-même avait servie ².

Notre sainte portait le plus grand respect aux paroles de l'Ecriture, et elle en

¹ Cujus precibus indubitanter credo atque confirmo mihi istam mentem Deum dedisse, ut inveniendæ veritati nihil omnino proponam, nihil aliud velim, nihil cogitem, nihil amem. *De ord.* Liv. II. cap. 20.

² Et cùm reliqua dicere tenderet, mater nostra ita nos tendere in prandium cœpit, ut verba faciendi locus non esset. *Cont. Acad.* Liv. II. cap. 6.

donna une preuve bien remarquable dans une circonstance que saint Augustin n'a pas cru devoir omettre , et que je puis bien rapporter après lui. Un des écoliers dont il faisait l'éducation , le jeune Licent , avait adopté depuis quelques jours un passage des Psaumes , qu'il répétait sans cesse en chantant , comme on a coutume de fredonner quelquefois un couplet , dont l'air et les paroles nous plaisent. Monique ayant remarqué que ce jeune homme continuait à chanter ces paroles , dans un lieu où elles semblaient fort mal placées , lui en fit l'observation et lui dit que , par respect pour les paroles de l'Ecriture , il était convenable de s'abstenir de les chanter dans un semblable lieu. Ce scrupule de Monique fait voir jusqu'où pouvait aller la délicatesse de sa conscience. Le jeune homme pourtant ne se tint pas pour battu , et voulut avoir le dernier mot , comme il arrive trop souvent à cet âge ; il répon-

dit en riant : Mais si un ennemi me poursuivait et me tenait renfermé dans ce lieu, il faudrait donc , par respect , m'abstenir d'adresser à Dieu des prières pour ma délivrance ¹. Je ne sais ce que Monique répliqua ; mais il était facile d'accorder les deux opinions différentes , en observant que Dieu entend la voix du cœur , et qu'il est facile de le prier intérieurement au besoin , sans profaner , par une répétition continuelle dans un semblable lieu, des paroles sacrées qui méritent tant de respect.

Telle était Monique dans cette solitude , si douce pour son cœur et où elle passait

¹ Quod pridie post coenam , cum ad requisita naturæ foras exiisset , paulò clarius cecinit , quàm ut mater nostra ferre posset , quòd illo loco talia continuò repetita canerentur. Nihil enim aliud dicebat , quoniam ipsum cantilenæ modum nuper transerat , et amabat , ut fit , melos inusitatum. Objuravit eum religiosissima , ut scis , femina , ob hoc ipsum quod inconveniens locus cantico esset. Tum ille dixerat jocans : quasi verò si quis me hic inimicus includeret , non erat Deus exauditurus vocem meam.... *De ord.* Liv. 1. cap. 8.

des jours si heureux , mais que le Seigneur devait bientôt abréger. C'est à l'époque de sa retraite dans cette campagne , que saint Augustin fait allusion , lorsqu'il dit , en terminant le chapitre neuvième du neuvième livre de ses confessions : « Elle avait élevé ses enfants avec soin ¹ , les enfantant , pour ainsi dire , de nouveau et avec douleur , chaque fois qu'elle les voyait s'écarter de vos voies. Enfin , Seigneur , nous qui sommes vos serviteurs (puisque votre miséricorde nous a permis de prendre ce nom) , et qui , peu de temps avant sa mort , nous étions associés pour mener une vie commune , nous reçûmes d'elle des soins si tendres , qu'il semblait que nous fussions tous ses enfants ; et en même temps elle nous était soumise , comme si chacun de nous eût été son père. »

¹ Gal. iv. 19.

CHAPITRE XI.

Entretien d'Augustin avec sa mère, touchant le bonheur de la vie éternelle.

JE n'ai plus le courage de mêler mes faibles pensées aux charmants récits de saint Augustin. Si j'ai partagé jusqu'ici avec lui le beau titre d'historien de sa sainte mère, je dois maintenant le laisser parler seul, puisqu'il s'agit de faits dont il a été le seul confident, qu'il a rapportés avec beaucoup de soin et d'étendue, en y joignant lui-même les plus sages et les meilleures réflexions. Nous allons assister au soir d'une des plus belles vies qui aient

été menées sous le soleil ; nous allons recueillir les dernières paroles d'une femme admirable , dont toutes les pensées avaient été pures et toutes les œuvres charitables. Nous allons apprendre comment on meurt , après avoir bien vécu. La résignation de Monique sera une belle leçon pour les mères qui touchent déjà au terme de leur longue carrière ; elles apprendront que si leurs mains sont pleines de bonnes œuvres , et leur cœur pur et innocent , elles peuvent quitter avec confiance cette vallée de larmes pour arriver à une patrie meilleure , et se consoler surtout si elles laissent après elles des enfants héritiers de leurs vertus , et en position de continuer le bien qu'elles avaient commencé elles-mêmes. Nous trouverons aussi dans saint Augustin un beau modèle de cette piété filiale , qui sait si bien s'allier avec la fermeté et la résignation chrétienne ; chacune des paroles de ce grand docteur mérite de

fixer notre attention. La beauté de son âme se révèle partout , et s'il a été vraiment heureux d'avoir une telle mère , on peut bien ajouter que cette mère n'a pas été moins heureuse d'avoir un tel fils. Laissons maintenant la plume , et écoutons saint Augustin.

« Le jour n'étant pas éloigné où ma mère devait sortir de cette vie , jour qui nous était inconnu et que vous seul connaissiez , il arriva , (et ce fut , je n'en doute point , par une disposition secrète de votre Providence) qu'elle et moi nous nous trouvâmes seuls ensemble , appuyés sur une fenêtre d'où la vue s'étendait sur le jardin de la maison dans lequel nous nous étions retirés à Ostie. Dans cette maison , qui était éloignée du bruit du monde , nous nous reposions des fatigues d'un voyage déjà long , et nous faisons en même temps les préparatifs de notre embarquement.

» Etant donc seuls de la sorte, nous nous entretenions ensemble avec une douceur inexprimable ; et, laissant dans un entier oubli toutes les choses passées, portant toutes nos pensées sur l'avenir ¹, nous cherchions entre nous, et en présence de l'éternelle vérité qui est vous-même, quel serait ce bonheur qui doit être le partage de vos saints durant l'éternité ; ce bonheur que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et que le cœur de l'homme ne peut comprendre ². Toutefois nos cœurs s'ouvraient avec avidité pour aspirer les eaux de votre céleste fontaine, de cette fontaine de vie qui est en vous, afin qu'après nous en être arrosés autant qu'il était en nous de le faire, nous puissions en quelque sorte comprendre une chose aussi élevée. »

» La suite de notre entretien nous ayant

¹ Philip. III. 45.

² I. Cor. II. 5.

amenés à cette considération que les voluptés sensibles , en les supposant les plus grandes possibles , au milieu du plus haut éclat de beauté qui se puisse imaginer dans les choses corporelles , non-seulement n'étaient pas dignes d'entrer en parallèle avec la félicité de cette autre vie , mais auprès d'elle ne méritaient pas même d'être nommées ; et les mouvements d'une affection plus vive nous élevant alors vers cette félicité immuable , nous traversâmes l'un après l'autre tous les objets que renferme ce monde matériel , nous élevant jusqu'à cette voûte des cieux d'où le soleil , la lune et les étoiles répandent leur lumière ici-bas ; nous allâmes ensuite plus avant , continuant de penser à vous , de parler de vous , d'admirer vos ouvrages ; et , arrivés jusqu'à nos âmes , nous passâmes encore au-delà , afin d'atteindre cette région de délices inépuisables où la vérité est l'aliment incorruptible dont

vous nourrissez votre peuple , où la sagesse est la vie , cette sagesse par laquelle ont été faites toutes les choses qui sont , tout ce qui a été , tout ce qui sera jamais ; et cette sagesse n'a point été faite , mais elle est , elle a toujours été , et elle sera toujours ; ou pour mieux dire , elle n'a point été , elle ne sera point , mais simplement elle EST , parce qu'elle est éternelle ; car *avoir été* et *devoir être* n'est pas éternelle.

» Parlant ainsi de cette vie heureuse , et toutes nos affections nous portant vers elle , nous y touchâmes pour ainsi dire par un élancement soudain de nos cœurs ; puis soupirant d'en être encore séparés , et y demeurant toutefois fortement attachés par ces prémices de votre esprit que nous avions reçues ¹ , il nous fallut bientôt redescendre à cette parole extérieure

¹ Rom. VIII. 25.

qui sort de notre bouche , et qui a un commencement et une fin. Et en cela qu'y a-t-il de semblable , ô mon Dieu ! à votre parole , à cette parole qui vit par elle-même , qui ne vieillit point et qui renouvelle toutes choses ?

» Nous disions donc : S'il était une âme en qui s'apaisassent tout-à coup les mouvements déréglés de la chair et du sang , qui vît s'évanouir en elle toutes les images de tant d'objets que renferme la vaste étendue de la terre , des eaux et de l'air ; qui , ne conservant plus aucune pensée ni des cieux ni d'elle-même , et passant au-delà sans s'arrêter , s'élevât ainsi , entièrement dégagée des songes , des fantômes qu'enfante l'imagination , bien loin de tous signes extérieurs , de toute parole qui se fait entendre à l'oreille , enfin de toutes les choses qui ne font que passer (car si quelqu'un écoute ces choses , toutes lui

diront : *Nous ne nous sommes point faites nous-mêmes ; mais celui-là nous a faites qui vit éternellement*) ; si donc toutes ces choses venaient à se taire , après avoir ainsi parlé à cette âme , la disposant par ces paroles mêmes à prêter l'oreille à celui qui les a faites , et qu'alors ce Dieu Créateur lui parlât lui-même SEUL et non par ces choses qu'il a créées , en sorte qu'elle pût entendre sa parole , non pas exprimée par un langage mortel , ni par la voix d'un ange , ni par le bruit du tonnerre , ni par des figures et des paraboles , mais que ce fût , je le répète , lui-même , lui que nous aimons dans toutes ces choses , qui se fît entendre à elle sans le concours d'aucune de ces choses ; si donc , de même que le vol rapide de notre pensée nous a élevés , il n'y a qu'un instant , jusqu'à cette sagesse qui subsiste éternellement , au-dessus de toutes choses créées , cette âme , ainsi délivrée de toutes ces autres visions si dif-

férentes de celle-ci, se sentait abîmée, absorbée tout entière dans les joies intérieures de cette contemplation ineffable, et tellement qu'elle demeurât à jamais dans cet état qu'un moment de pure intelligence nous a fait goûter, et après lequel maintenant nous soupignons; ne serait-ce pas là l'accomplissement de cette parole : Entrez dans la joie de votre Seigneur ¹. Ce moment, quand arrivera-t-il? Sera-ce alors que nous ressusciterons tous, mais que nous ne serons pas tous changés ².

» Tel était le fond de notre entretien, si ce n'étaient les mêmes termes; et vous savez, Seigneur, que ce même jour, pendant que nous parlions de la sorte, ne trouvant plus rien dans le monde et dans tout ce qu'il a d'agréable qui ne fût digne de mépris, ma mère me dit : « Quant à

¹ Matth. xxv. 21.

² I. Cor. xv. 51.

ce qui me regarde , mon fils , il n'y a plus rien dans cette vie qui soit capable de me plaire. Qu'y ferais-je désormais , et pourquoi y suis-je encore , puisqu'il ne me reste plus rien à espérer ? Il n'y avait qu'une seule chose qui me fit désirer d'y demeurer un peu : c'était de vous voir chrétien et catholique avant d'en sortir. Dieu m'a accordé ce que je désirais ; et encore , par-delà mes vœux , la grâce de vous voir mépriser pour lui tous les biens de ce monde , et devenir ainsi entièrement son serviteur ; que fais-je donc ici davantage ? »



CHAPITRE XII.

Mort de sainte Monique. — Affliction que cette perte cause à saint Augustin. — Ses efforts pour la modérer.

JE ne me souviens pas bien de la réponse que je lui fis ; mais environ cinq à six jours après, ayant été saisie de la fièvre, il lui arriva, pendant le cours de cette maladie, de tomber un jour en faiblesse, et jusqu'au point de perdre, pour un peu de temps, toute connaissance. Nous accourûmes auprès d'elle ; mais elle reprit bientôt ses sens, et nous voyant, mon frère ¹,

¹ Il s'appelait *Navigius*, comme saint Augustin nous l'apprend lui-même dans la préface de son *Traité de la vie heureuse*.

et moi , debout auprès de son lit , elle nous dit , n'étant pas encore tout-à-fait revenue à elle : « Où étais-je ? » Puis , nous voyant saisis de crainte et de douleur : « Vous enterrerez ici votre mère , ajouta-t-elle. » Je ne répondis rien , et je retenais mes larmes ; mais mon frère ayant dit quelques paroles , où il laissait entrevoir qu'il serait plus heureux pour elle de mourir dans son propre pays que dans une terre étrangère , elle jeta sur lui un regard sévère qui semblait le reprendre d'avoir de semblables pensées ; et , se tournant de mon côté : « Voyez donc ce qu'il dit , » répliqua-t-elle ; puis s'adressant alors à tous deux : « Enterrez ce corps en quelque lieu que ce soit , ajouta-t-elle , et ne vous en mettez nullement en peine ; tout ce que je vous demande , c'est qu'en quelque lieu que vous soyez , vous vous souveniez de moi à l'autel du Seigneur. »

» Nous ayant ainsi fait connaître ses intentions, autant que son état pouvait le lui permettre, elle se tut; et son mal faisant de nouveaux progrès, en même temps s'augmentaient les douleurs par lesquelles il vous plaisait d'éprouver sa patience. Alors considérant en moi-même, ô Dieu invisible ! ces dons de votre grâce que vous répandez dans le cœur de vos fidèles, et qui produisent ensuite des fruits si merveilleux, j'étais rempli de consolation, et je vous rendais grâce; car ma mémoire me rappelait avec quel soin et quelle ardeur singulière elle s'était toujours occupée de sa sépulture, se l'étant choisie et préparée à l'avance auprès de celle de son mari; et depuis, ayant toujours souhaité, selon la faiblesse d'un esprit qui n'était pas encore assez plein des choses du ciel, et parce qu'ils avaient toujours vécu ensemble dans une grande union, ayant souhaité, dis-je, que, pour

comble de bonheur, il fût dit qu'après avoir traversé les mers et fait un si long voyage, il lui avait encore été accordé que la même terre couvrît la dépouille terrestre de l'épouse et de l'époux.

» J'ignorais donc depuis quel temps la plénitude de votre grâce avait rempli ce vide de son cœur; et l'apprenant ainsi d'elle-même, je me sentais pénétré de joie et d'admiration. Toutefois, dans l'entretien que nous avions eu ensemble auprès de cette fenêtre, ces paroles qu'elle m'avait dites : « *Que fais-je ici davantage?* » indiquaient déjà assez clairement que désormais il lui importait peu de mourir hors de son pays. J'appris même, quelque temps après, que, dans cette même ville d'Ostie, et un jour que j'étais absent, s'entretenant avec quelques-uns de mes amis, elle leur avait dit beaucoup de choses, et avec une confiance toute maternelle,

sur le mépris de la vie et sur les avantages de la mort ; que ceux-ci , étonnés de trouver dans une simple femme une si grande vertu , qui cependant , Seigneur , n'était qu'un don de votre grâce , et lui ayant demandé si elle n'éprouverait pas une sorte de peine que son corps fût enterré dans un pays si éloigné du sien : « On n'est jamais loin de Dieu , répondit-elle , et je n'ai pas sujet de craindre qu'à la fin des siècles il ait quelque peine à reconnaître où je serai pour me ressusciter. » Ainsi fut séparée de son corps cette âme sainte et religieuse , le neuvième jour de sa maladie , et la cinquante-sixième de son âge , qui était la trente-troisième du mien.

» Dès qu'elle fut morte , je lui fermai les yeux , pénétré jusqu'au fond du cœur d'une douleur qui fut sur le point de se répandre au-dehors par des torrents de larmes. J'eus cependant la force de les

retenir, sans en laisser paraître la moindre trace, mais non sans beaucoup souffrir dans ce combat violent où l'esprit triomphait du corps.

» Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soipir, mon fils Adéodat poussa un grand cri, et se mit à pleurer; mais tous ensemble nous sûmes l'arrêter et le forcer à se taire. C'était quelque chose de semblable qui se passait aussi dans mon cœur, où ce qu'il y avait de faible et qui tenait encore de l'enfance, se laissant aller aux pleurs, était de même forcé de se taire et de céder à la raison qui le réprimait; et, en effet, il ne convenait pas, et c'était notre pensée à tous, que de telles funérailles fussent accompagnées de plaintes, de larmes et de gémissements. De semblables marques de douleur sont accordées à la plupart de ceux qui meurent, parce qu'on considère en eux la mort

comme une grande misère, et même comme leur entier anéantissement ; tandis que, dans la mort de ma mère, il n'y avait rien de malheureux, que même il n'y avait de mort en elle que la moindre partie d'elle-même. Nous en étions assurés, et par la pureté de ses mœurs et par la sincérité de sa foi, enfin par des raisons dont il nous était impossible de douter.

» D'où venait donc cette douleur si vive dont je me sentais pénétré, sinon de la plaie que venait de faire à mon cœur la perte de cette habitude si douce où j'étais de vivre avec une personne qui m'était si chère ? Je trouvais, à la vérité, une sorte d'adoucissement dans le témoignage qu'elle m'avait rendu pendant cette dernière maladie, où, satisfaite des soins que je lui rendais, elle m'appelait *son bon fils*, et se plaisait à rappeler, avec un sentiment de tendresse inexprimable, que jamais

elle n'avait entendu sortir de ma bouche le moindre mot qui pût l'outrager ou lui déplaire ; et cependant , ô mon Dieu et mon Créateur , qu'y avait-il de comparable entre ces respects dont je m'acquittais envers elle , et tant de soins de tous genres qu'elle avait eus de moi ? Ainsi donc , parce qu'en la perdant je perdais une si grande consolation , mon âme était profondément blessée , et je sentais comme déchirée en deux parts cette vie qui s'était formée de sa vie et de la mienne , si longtemps confondues ensemble.

» Après qu'on eut arrêté les pleurs de cet enfant , Evode prit un psautier et commença à chanter ce psaume : Je chanterai , Seigneur , à la gloire de votre Nom , votre justice et votre miséricorde ¹ , et tous tant que nous étions , nous chantions alternativement avec lui. La nouvelle de cette

¹ Ps. c. 4.

mort s'étant répandue , il se fit dans notre maison un grand concours de personnes pieuses de l'un et de l'autre sexe ; et pendant que ceux qui ont accoutumé de prendre soin des funérailles remplissaient leur office , je me retirai , ainsi que la bienséance m'ordonnait de le faire , avec ceux qui crurent ne pas devoir me laisser en un pareil état.

» Je m'entretins avec eux de choses convenables à la circonstance où je me trouvais ; et votre vérité étant comme un baume dont j'adoucissais une douleur qui n'était connue que de vous , ils m'écoutaient avec attention , ne sachant pas ce qui se passait au fond de mon cœur , et se persuadant que je n'étais nullement affecté. Mais m'approchant de votre oreille, ô mon Dieu ! où aucun d'eux ne pouvait m'entendre , je me reprochais l'excès de ma faiblesse ; j'essayais de toutes mes

forces d'arrêter le cours de mon extrême affliction. Elle se ralentissait un peu , puis reprenait bientôt toute sa violence , non pas jusqu'à me faire changer de visage et à éclater par des larmes ; mais je savais ce que je renfermais ainsi dans mon cœur ; et , parce que je me reprochais d'être si sensible à des choses qui sont une suite nécessaire de l'ordre que vous avez justement établi et des misères de notre condition , je m'affligeais de cette douleur même , que je ne pouvais surmonter , et j'étais ainsi accablé d'une double affliction.

» Le corps ayant été porté à l'église , j'allai et je revins sans verser une seule larme ; je ne pleurai pas même pendant les prières que nous récitâmes , lorsque ce corps étant près de la fosse , avant de l'y descendre , et selon la coutume , on offrit pour celle qui venait de mourir , le

sacrifice de notre rédemption. Je ne pleurerai point, dis-je, durant ces prières, mais, toute la journée, je me sentis accablé d'une tristesse que je cachais dans le fond de mon cœur, autant qu'il m'était possible de le faire dans ce trouble auquel j'étais livré. Je vous conjurais de me tirer d'un état si douloureux; et vous ne le faisiez pas, voulant, je crois, me faire bien connaître, par une semblable épreuve, combien sont forts les liens de l'habitude, même pour une âme qui a cessé de se nourrir des paroles mensongères du monde.

» Il me vint dans la pensée d'aller au bain, ayant entendu dire que les Grecs l'avaient appelé βαλανεῖον (balaneion), parce que le bain a la vertu de dissiper les inquiétudes de l'esprit¹. Mais, ô mon Dieu !

¹ Faisant dériver ce mot de ἀπὸ βάλλειν τὰς ἀνίας. Mais cette étymologie, bien qu'elle ait été mentionnée par les

vous qui êtes le père des orphelins, je confesse, en présence de votre miséricorde, qu'y étant entré, j'en sortis tout aussi affligé que je l'étais auparavant, et que le bain, qui faisait transpirer mon corps, n'emporta point en même temps cette amertume de mon cœur.

» Vint ensuite l'heure du sommeil, et je m'endormis. A mon réveil, m'apercevant que ma douleur avait beaucoup perdu de sa première violence, et me trouvant seul alors dans mon lit, je me rappelai ces vers de votre serviteur Ambroise, qui sont d'une si frappante vérité ; car vous êtes bien certainement, Seigneur,

» Le Dieu créateur de toutes choses, qui règle les mouvements des cieux, qui

grammairiens et les lexicographes, ne paraît point être la véritable, et n'est point celle qu'ils ont le plus généralement adoptée.

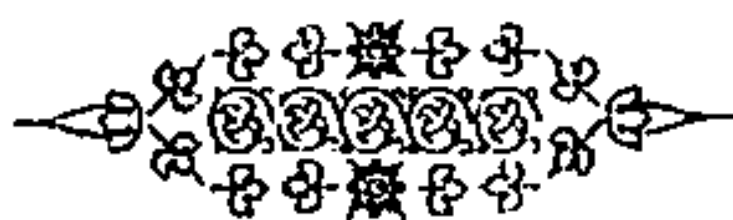
revêt le jour de sa brillante lumière , et répand sur la nuit les charmes du sommeil. Ainsi , dans un doux repos , nos membres fatigués retrouvent leur vigueur première ; ainsi se relève notre âme abattue , et devient plus léger le poids de nos douleurs.

» Mais je fus bientôt ramené à mes premières pensées sur cette sainte femme, votre servante fidèle ; en me représentant de nouveau sa vie entière , si religieuse envers vous , envers moi si remplie d'une sainte douceur et d'une tendresse toute chrétienne , je trouvai doux de répandre mes larmes en votre présence , de les répandre à cause d'elle et pour elle , à cause de moi et pour moi , qui venais d'être si soudainement privé d'une si grande consolation. Je laissai donc librement s'échapper ces larmes , que jusqu'alors j'avais contenues ; je les lais-

sai couler aussi abondantes qu'il leur plut de couler, cherchant en elles le soulagement de mon cœur, et par elles je me trouvai en effet soulagé, parce que je les répandais en votre présence, et non pas devant un homme dont l'orgueil eût peut-être malignement interprété la cause qui me faisait pleurer.

» Et maintenant, Seigneur, je vous confesse toutes ces choses, et je ne crains pas de les écrire. Les lise qui voudra, et qu'on les interprète comme on voudra; que celui qui trouvera que j'ai failli pour avoir pleuré quelques instants ma mère, que je voyais morte devant mes yeux, elle qui, durant tant d'années, n'avait cessé de me pleurer afin que je vécusse devant les vôtres; que celui-là, dis-je, ne fasse point de moi l'objet de ses dérisions; mais plutôt, s'il a beaucoup de

charité, qu'il pleure lui-même devant vous, ô mon Dieu ! qui êtes le père de tous ceux que vous avez faits les frères de votre CHRIST.



CHAPITRE XIII.

Amour que saint Augustin conserva toujours pour sa mère.

RIEN n'est plus touchant que la ferveur avec laquelle saint Augustin priait encore pour sa mère , treize ans après l'avoir perdue ¹ , et l'intérêt avec lequel il la recommandait aux prières de ceux qui lisaient ses confessions. Le souvenir des vertus de Monique et de ses bonnes œuvres ne le rassurait pas entièrement , lorsqu'il pensait à la justice sévère de ce Dieu , qui

¹ Il écrivit ses Confessions à 46 ans , et il en avait 52 lors de sa conversion.

demandera beaucoup à ceux à qui il a été beaucoup donné ¹. « O mon Dieu, s'écriait-il avec un saint tremblement, malheur à celui-là même qui aurait mené une vie irrépréhensible, si vous examiniez cette vie en vous séparant de votre miséricorde; mais parce que vous ne recherchez pas nos péchés dans une inflexible rigueur, nous avons cette confiance que dans votre bonté se trouvera pour nous quelque espoir de pardon; car quel est celui qui, vous présentant, s'il en a, des mérites véritables, ne vous présente en effet les dons qu'il a reçus de vous? Oh! plutôt à Dieu que les hommes fussent bien ce qu'ils sont en effet, et que celui qui se glorifie ne se glorifiât que dans le Seigneur ²!

» Laissant donc à part toutes les bonnes œuvres de ma mère, pour lesquelles je

¹ Luc. xii. 47.

² II. Cor. x. 47.

vous rends grâces et me réjouis en vous ,
ô Dieu de mon cœur , qui êtes ma vie ,
et en qui seul je veux trouver ma louan-
ge ¹ , maintenant je viens implorer auprès
de vous le pardon de ses péchés. Exaucez-
moi par les mérites de Celui qui a été
attaché à une croix , pour se faire ainsi le
remède de toutes les plaies de nos âmes ,
et qui , assis maintenant à votre droite , y
intercède sans cesse pour nous. Je sais
qu'elle a pratiqué les œuvres de miséri-
corde , et que du fond de son cœur elle
a pardonné leurs offenses à ceux qui l'ont
offensée. Pardonnez-lui donc aussi les fau-
tes qu'elle a pu commettre envers vous ,
pendant tant d'années qu'elle a vécu de-
puis son baptême ² ; pardonnez-les-lui ,
Seigneur , je vous en supplie ; pardon-
nez-les-lui , et n'entrez point avec elle en
jugement ³. Que votre miséricorde l'em-

¹ Ps. xxiii. 5.

² Matth. vi. 42.

³ Ps. cxlii. 2.

porte sûr votre justice , parce que votre parole est véritable , et que vous avez promis la miséricorde à ceux qui auront été miséricordieux ¹. Et cependant s'ils l'ont été , c'est vous qui leur avez donné de l'être , vous qui avez pitié de celui qu'il vous plaît de prendre en pitié ², et qui faites miséricorde à celui à qui il vous plaît de faire miséricorde ³.

» Je crois que déjà vous avez fait pour elle ce que je vous demande ; et cependant , Seigneur , puisse cette même demande que je vous fais être agréable à vos yeux ! Car le jour de sa mort étant proche , elle ne pensa point à faire ensevelir son corps dans de riches étoffes , ni à le faire embaumer avec de précieux aromates ; elle ne désira ni d'avoir un tombeau magnifique , ni d'être portée

¹ Matth. v. 7.

² Exod. xxxiii. 49.

³ Rom. ix. 45.

dans celui qu'elle-même s'était préparé dans sa terre natale ; elle ne nous recommanda rien de toutes ces choses , mais seulement *de nous souvenir d'elle à l'autel du Seigneur* , où elle n'avait pas manqué d'assister un seul jour de sa vie , où elle savait que se distribue la sainte Victime , dont le sang a effacé la cédule de notre condamnation , de cette Victime qui a triomphé de l'ennemi qui tient un compte si exact de nos péchés , cherchant sans cesse ce qu'il pourra élever contre nous devant votre tribunal , et qui n'a pu rien trouver en Celui par lequel nous avons obtenu notre victoire ¹. Car qui pourrait le payer du sang innocent qu'il a versé pour nous ? qui lui rendrait le prix dont il nous a rachetés , afin de nous arracher à notre ennemi ?

» C'est à ce sacrement de notre ré-

¹ Col. II. 14.

demption que votre servante avait fortement attaché son âme par tous les liens d'une foi inébranlable. Que rien ne puisse donc l'arracher à la protection de son Dieu ; que , soit par la ruse , soit par la force , ni le lion ni le dragon ne viennent se placer entre vous et elle ; car elle ne répondra pas qu'elle a payé toute sa dette, de peur qu'elle ne soit confondue par cet accusateur artificieux , et livrée entre ses mains ; mais elle répondra que ce qu'elle devait lui a été remis par Celui à qui personne ne saurait rendre ce que , sans le devoir , il a payé pour nous. Qu'elle repose donc en paix avec son époux , le seul auquel elle ait jamais été unie , auquel elle a vécu soumise , afin de le gagner à vous , et fécondant en même temps par sa patience la grâce qu'elle avait reçue de vous !

» Inspirez aussi , Seigneur mon Dieu , à vos serviteurs qui sont mes frères , et

à vos enfants qui sont mes maîtres , au service desquels je consacre et mon cœur , et ma voix , et mes écrits ; inspirez , dis-je , à tous ceux qui liront ceci de se souvenir à votre autel de Monique votre servante , et de Patrice , qui fut son époux , tous les deux mes parents selon la chair , et par lesquels il vous a plu de me faire entrer en ce monde d'une manière que vous seul connaissez. Qu'ils se souviennent donc avec les sentiments d'une charité affectueuse de ceux qui furent mes père et mère dans cette vie qui ne fait que passer , qui ont été mes frères dans le sein de notre mère l'Eglise catholique dont vous êtes le Père ; qui seront mes concitoyens dans la Jérusalem éternelle , après laquelle soupire votre peuple pendant son pèlerinage , depuis le moment du départ jusqu'à celui du retour ; et qu'ainsi , au moyen de mes confessions et de mes prières , ma mère obtienne plus abon-

damment encore , par les prières de plusieurs , ce qu'elle a souhaité de moi dans ses derniers moments. »

Aujourd'hui que l'Eglise a placé sainte Monique sur les autels , et que nous sommes assurés de son bonheur éternel , nous ne pouvons point adresser pour elle , au Seigneur , des prières dont nous savons qu'elle n'a plus besoin. Toutefois il est impossible de ne pas porter à cette sainte le plus vif intérêt , quand on songe qu'elle a été si justement chère au plus illustre des docteurs de l'Eglise ; et puisque la gloire du Ciel lui est maintenant assurée , j'ai cru entrer dans l'esprit de saint Augustin , en travaillant à lui procurer un accroissement de cette gloire temporelle , dont le Seigneur aime à récompenser les élus dans cette terre d'exil. C'est ce qui m'a déterminé à écrire sa vie , dans ses plus minces détails ; puissent mes efforts

ne pas déplaire à cette bonne Sainte , que j'ai toujours chérie comme si elle eût été ma mère , et admirée comme le plus parfait modèle de la perfection séculière. J'aurais emporté un vif regret dans mon cœur , si la mort m'eût surpris avant d'avoir payé à sainte Monique ce faible tribut de mon amour et de ma reconnaissance , pour tout le bien qu'elle a fait à saint Augustin. Qu'on me pardonne cet épanchement d'une âme qui , depuis dix ans peut-être , méditait d'entreprendre ce qu'elle achève aujourd'hui , et qui voudrait faire partager à tout le monde l'amour qu'elle porte à une Sainte , si digne de nos respects et de notre affection.

Longtemps après sa mort , son souvenir vivait encore dans l'âme d'Augustin , comme au jour même où il la perdit , et nous trouvons à ce sujet , dans un ouvrage écrit vers l'an 421 , c'est-à-dire dans sa

vieillesse , un passage fort curieux qui mérite de ne pas être oublié. Le saint docteur , après avoir parlé du soin avec lequel on doit ensevelir les morts , et des honneurs qui sont dus à la dépouille mortelle de ceux que nous avons aimés , pendant leur vie , traite avec beaucoup de talent et de sagesse une question qui semblerait frivole à bien des gens , celle de l'apparition des morts , ou , en d'autres termes , des revenants. Après avoir montré qu'il faudrait nier la toute-puissance divine , et donner un démenti à l'Écriture¹ , pour soutenir que les morts ne peuvent pas apparaître quelquefois aux vivants , il se hâte d'ajouter qu'il est bien loin de croire que ce soit une chose naturelle et ordinaire , que ces sortes d'événements ; « car , dit-il , en invoquant un souvenir

¹ Voyez l'apparition de Samuël à Saül , premier livre des Rois , ch. xxviii. v. 42 ; et celle de Moïse et d'Elie sur le Thabor , rapportée dans l'Évangile.

précieux pour sa belle âme , si ce pouvoir leur était donné , il n'y a pas de nuit où je ne dusse voir apparaître ma pieuse mère , qui , pendant sa vie ne s'est jamais séparée de moi , et qui m'a suivi par terre et par mer jusque dans les contrées les plus lointaines ¹. » Ce beau mot fait à la fois l'éloge du fils et de la mère.

Qu'on me permette d'adopter , en finissant , les réflexions si sages par lesquelles l'auteur de la *Vie des Pères et des autres principaux saints* ² , termine sa notice sur sainte Monique ; on y trouvera un assemblage des pensées pieuses que fournit la lecture de cette belle vie ; et comme un bouquet spirituel qui en renferme les parfums les plus exquis.

¹ Meipsum pia mater nullâ nocte , desereret , quæ terrâ marique secuta est ut mecum viveret. *De Curâ pro mortuis gerendâ*.

² Godescard , au 4 Mai.

Sainte Monique doit être le modèle de toutes les mères chrétiennes; son zèle pour la conversion de son fils venait de ce que l'état du péché lui paraissait, avec raison, mille fois plus affreux que le néant. Elle était persuadée qu'il se trouvait dans un état de mort, tant qu'il ne vivait pas pour Celui qui l'avait créé, qui était sa fin dernière et qui pouvait seul le rendre heureux. C'était d'après cette persuasion qu'elle sollicitait si vivement la miséricorde divine en sa faveur. Ses larmes et ses prières ne pouvaient manquer d'être efficaces, puisqu'elles étaient soutenues par une ferveur continue, par une parfaite pureté d'intention, et par une éminente sainteté de vie. Elle employait encore tous les moyens que suggérait une piété éclairée, afin de saisir les moments favorables, et de ne pas augmenter le mal, en voulant le guérir.

On trouve des mères qui s'imaginent être quittes envers Dieu , parce qu'elles récitent de longues prières et qu'elles assistent souvent aux assemblées de dévotion. En pensant de la sorte , elles prouvent qu'elles n'ont point une juste idée de leurs devoirs ; elles sont encore obligées de veiller continuellement sur leurs enfants , de leur procurer l'instruction , de leur donner bon exemple , d'user même de sévérité dans certaines circonstances. Qu'elles se souviennent toutefois de ne pas porter trop loin la sévérité , de ne punir jamais par caprice et par passion , et de préférer toujours les voies de douceur , lorsqu'il y a lieu d'espérer qu'elles réussiront ; une rigueur mal entendue a souvent causé bien des maux.

Augustin se laissa corrompre par les mauvaises compagnies , malgré les instructions et la vigilance de sainte Mo-

nique. Quoi de plus capable de faire trembler tous les parents ? Quel compte n'auront-ils pas à rendre, si par défaut de soins de leur part, les libertins communiquent à leurs enfants le poison du vice ?

FIN.

ENTRETIENS

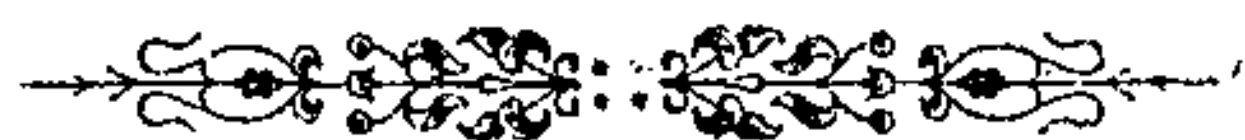
DE

SAINT AUGUSTIN.

APRÈS avoir mis sous les yeux du lecteur le tableau des vertus de la mère, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de reproduire quelques pensées puisées dans le trésor des œuvres du fils.

Nous les avons empruntées à un ouvrage publié récemment sous le titre d'IMITATION DE SAINT AUGUSTIN, dans lequel nous avons rassemblé, sous une forme de dialogue, une partie de ce que nous avons glané dans le champ si vaste et si fécond des écrits du grand Evêque d'Hippone.

Nous voudrions prendre toutes les formes , parler tous les langages pour insinuer dans les âmes la plus confiante et la plus respectueuse affection pour l'illustre pénitent , que la grâce divine a élevé à un si haut degré de gloire , de science et de vertu , afin qu'au flambeau de ses écrits , à la chaleur de ses paroles , tous les cœurs soient éclairés , embrasés , enchaînés dans l'ineffable amour du Dieu qu'il a tant aimé lui-même.





ENTRETIENS

DE SAINT AUGUSTIN.

CHAPITRE PREMIER.

Prix d'une bonne mère. — Eloge de sainte Monique.

SAINT AUGUSTIN. Venez, mon fils, écoutez-moi : je vous raconterai tout ce que le Seigneur a fait pour mon âme ; et vous m'aidez à le bénir, en joignant vos cantiques d'actions de grâces à ceux que la reconnaissance m'inspire.

La plus riche aumône que la main du Créateur puisse faire à l'enfant qui entre dans la vie, et dont rien n'égale l'indigence, c'est sans doute de lui donner une pieuse mère, qui comprenne l'étendue de ses devoirs et qui sache les remplir.

Le ciel m'a fait cette grâce, et je dois l'en bénir éternellement.

Vous savez quels trésors de vertus étaient cachés dans cette femme admirable, qui me conçut d'abord en son sein, pour me faire naître dans cette vie temporelle, et ensuite dans son cœur, afin de me faire renaître pour la vie éternelle.

Vous savez que, renfermée dans l'enceinte de ses devoirs, elle cherchait à se sanctifier au milieu de ses enfants, en les exhortant à persévérer dans la foi, dans la charité, dans la sainteté, et à mener une vie réglée et digne des saints.

Tous ceux qui la connaissaient ne pouvaient s'empêcher de louer, d'honorer et

d'aimer le Seigneur en elle , parce que la sainteté de sa vie faisait assez connaître qu'il était présent dans son cœur.

Avec quelle soumission n'obéit-elle pas à son époux, qu'elle regardait comme son maître et dont elle aimait à s'appeler la première servante ! Toutes les violences de Patrice ne purent jamais triompher de la douceur inaltérable de Monique.

Jamais elle ne lui résistait , ni par ses actions , ni par la moindre parole , lorsqu'il était en colère ; mais lorsque ensuite il revenait à lui , et qu'elle le jugeait à propos , elle lui rendait raison de sa conduite , et il reconnaissait facilement ses torts.

Elle souffrit ses infidélités avec tant de patience , que jamais elle ne lui en fit de reproches.

Ce n'était point par des discours longs et fatigants qu'elle lui prêchait la vertu ; mais c'était surtout par l'exemple d'une vie pieuse et par la pureté de ses mœurs ,

qui , la rendant de jour en jour plus belle aux yeux de son époux , le disposaient insensiblement à aimer une religion que ma mère savait rendre si aimable.

Qui pourrait dire avec quelle patience elle supporta les persécutions de sa belle-mère , que les faux rapports de quelques servantes avaient mal disposée à son égard ?

Elle sut même gagner son cœur par des prévenances habituelles , et elle fit tomber peu à peu de son esprit les préventions injustes dont il s'était si longtemps nourri.

Instruite au fond de l'âme par le Maître intérieur et céleste dont elle prenait chaque jour les leçons , ma mère observait avec une rare exactitude toutes les règles de la charité fraternelle.

On ne la vit jamais prendre plaisir aux médisances des femmes qu'elle était obligée de fréquenter ; mais souvent on la vit

arrêter par ses sages observations leurs paroles aigres et mordantes , et devenir comme un ange de paix au milieu même de ceux qui n'aimaient pas la paix.

Mais qui pourrait dire le soin qu'elle a pris de ses enfants ? qui pourrait surtout raconter le bien qu'elle m'a fait , ou plutôt celui que Dieu m'a fait par elle ? car je reconnais , mon fils , qu'il est le principal auteur des biens qui coulent sur nous , quelle qu'en soit la source extérieure et visible.

Je n'étais pas encore né qu'elle m'avait déjà mille fois consacré au Seigneur , en appelant les bénédictions célestes sur l'aurore de mon existence.

Son sein maternel fut comme le premier temple où elle m'offrit à Dieu ; et j'ai pu dire au Seigneur , ainsi que le Roi-Prophète : Ma mère m'avait remis dans vos bras avant de m'avoir reçu dans les siens.

Quel soin ne prit-elle pas ensuite de faire passer dans mon cœur , ainsi qu'un lait pur , la connaissance et l'amour de ce JÉSUS , dont le nom me fut toujours cher, au milieu même de mes plus grands désordres.

Mais c'est surtout lorsque je m'éloignais de la vertu pour courir au vice , que cette mère incomparable déploya toutes les richesses de son zèle , et montra de la manière la plus admirable tout le prix qu'elle attachait au salut de mon âme.

Hélas ! que cette vie licencieuse et déréglée , que j'ai menée si longtemps , a été pour elle un cruel supplice , et que mon retour à Dieu lui a coûté cher.

Non contente de prier pour ma conversion , elle s'efforçait d'en accélérer le moment , par les conseils salutaires qu'elle me prodiguait. Mais ses remontrances passaient dans mon esprit pour des ré-

montrances de femme, auxquelles je trouvais qu'il eût été honteux de céder.

Et je ne m'apercevais pas, mon fils, qu'elles venaient de Dieu, qui me parlait par sa bouche, et que c'était lui-même que je méprisais en méprisant les avis de ma mère.

Enfin le moment qu'elle avait tant désiré arriva pour elle. Dieu lui fit la grâce de recueillir, même dès cette vie, le fruit de ses prières, en jouissant pendant quelques mois du doux spectacle de ma conversion.

O mon fils! que d'enfants égarés retrouveraient comme moi le sentier de la vertu, et par suite celui du bonheur, si leurs mères savaient, comme la mienne, beaucoup prier, exhorter à propos et longtemps attendre!



CHAPITRE II.

Soins particuliers que mérite l'enfance.

SAINT AUGUSTIN. Heureux , mon fils , l'homme qui porte le joug du Seigneur dans sa jeunesse , et à qui l'on apprend de bonne heure à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché.

Heureux l'enfant qui ne respire point auprès de ceux dont il a reçu la vie une odeur funeste de mort , mais qui trouve , au contraire , dans la pieuse sollicitude de ses parents , un rempart pour son innocence.

Pour comprendre toute l'estime et tous

les soins que mérite cet âge si tendre , il ne faut que voir , dans l'Evangile , l'attention particulière que Notre-Seigneur a donnée aux petits enfants.

Voyez avec quelle bonté il les accueille , et avec quelle indulgence il les supporte.

Ne soyez pas surpris de cette conduite ; car lui-même nous apprend que la volonté du Père céleste est qu'aucun de ces petits ne périsse.

Ils sont donc tous dignes du plus haut intérêt ; et la mère , qui néglige le salut de ses enfants , se met en opposition formelle avec le Dieu qui ne demande qu'à les sauver.

Notre-Seigneur ne veut pas qu'on les méprise , quels que soient les défauts qui se trouvent en eux. Bien moins encore souffrira-t-il qu'on les scandalise , car il menace des châtimens les plus sévères celui qui deviendra une occasion de chute pour le plus petit d'entre eux.

Il parle des anges qui les accompagnent et qui veillent sur eux, comme pour avertir les mères qu'elles sont elles-mêmes les anges visibles de ces enfants, et qu'elles ont aussi reçu l'ordre de les prendre dans leurs bras et de les garder dans toutes leurs voies.

O mon fils, qu'une mère doit s'estimer heureuse de sa belle vocation !.....

Quels soins ne doit-elle pas apporter à rendre l'enfant qu'elle possède digne du Dieu qui le lui a donné, et digne du ciel où il est attendu ? Car si les arbres, dans vos jardins, portent des fruits pour les hommes, ne peut-on pas dire que les femmes, dans le mariage, portent des fruits pour le paradis ?

Ce serait une grande erreur de regarder l'enfance comme incapable de recevoir les premières semences de la vertu. Dès qu'un enfant peut aimer son père qui est sur la terre, il peut tourner ses affec

tions vers Celui qui règne dans les cieux , et auquel l'Évangile nous apprend à donner aussi le nom de Père.

Il ne faut pas un grand effort pour porter à Dieu cette petite âme , que son innocence soulève , pour ainsi dire , et rapproche du ciel.

Quelle est la mère chrétienne qui n'a pas eu cent fois à répondre aux questions de son enfant , qui , parlant du ciel avec des transports d'amour , semblait deviner , par un instinct pieux , le vœu du Roi-
Prophète , et demandait comme lui des ailes pour s'envoler vers cet heureux séjour ?

L'exercice de la prière est bien facile et bien doux à un cœur innocent , que les passions n'ont point encore agité , et que les désirs terrestres n'ont jamais courbé vers les biens passagers de la vie présente.

Voyez cet enfant à genoux près de sa mère , joignant ses petites mains , et te-

nant fixés vers Dieu son cœur et ses yeux purs comme le ciel qu'il regarde : est-il un objet plus digne de la complaisance des hommes et des anges ?

Pour moi , dès l'âge le plus tendre , je compris que Dieu était quelque chose de grand et de sublime , et que , bien qu'il fût caché à nos sens , il pouvait exaucer nos prières et nous secourir. Je commençai donc , tout enfant que j'étais , à lui demander son assistance , et à m'adresser à lui comme à mon refuge et à mon asile.

J'apprenais à ma langue bégayante à invoquer son saint Nom ; et , quoique je fusse bien petit , l'affection avec laquelle je priais était très-grande.

Oui , mon fils , il y a ordinairement d'heureuses dispositions dans l'âme des enfants ; mais il ne faut pas qu'une négligence coupable vienne rendre inutiles ces germes précieux.

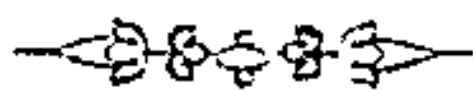
Portez donc toujours un grand intérêt

à l'enfance , et n'oubliez pas que l'espérance de l'Eglise repose particulièrement sur elle.

La génération qui a vieilli dans le crime ou dans l'indifférence est peu accessible aux salutaires enseignements de la religion. Mais le cœur des petits enfants est comme une cire molle et tendre , où l'on peut imprimer tout sans effort.

N'y trouvant aucune pensée mauvaise , il vous sera facile de n'y en mettre que de bonnes.

Par là vous rendrez un immense service à Dieu , qui chérit les âmes de ces enfants , et à l'Eglise qui veut les enfants à Jésus-Christ , pour les rendre dignes d'être associés plus tard à sa gloire dans les cieux.



CHAPITRE III.

Des périls qui environnent l'adolescence, et en particulier du danger des mauvaises compagnies.

LE CHRÉTIEN. Lorsque je considère, ô grand Saint, à quel triste état se trouva réduite, pendant votre jeunesse, cette âme si belle et si droite dont vous aviez été doué par le Seigneur, je ne puis m'empêcher de déplorer la condition des enfants d'Adam, sur lesquels le démon, le monde et la chair exercent une si grande puissance de séduction.

Qu'étaient devenus les conseils et les

exemples d'une pieuse mère , à cette seizième année de votre âge , où vous vous rendîtes esclave de la volupté ; de cette impérieuse maîtresse qui , à la honte du genre humain , règne avec tant de licence dans le monde , quoiqu'elle soit condamnée par les lois si saintes et si redoutables du Seigneur ?

Rien ne pouvait donc vous retenir dans cette route glissante où vous marchiez alors ; et la tyrannie des passions est-elle si forte , que nulle main ne puisse suffire à en comprimer la violence ?

SAINT AUGUSTIN. Mon fils , ce qui est impossible à l'homme est certainement facile à Dieu. Si j'eusse demandé avec instance le secours qui m'était nécessaire , et si j'eusse disposé mon âme à recevoir les dons du Seigneur , sa main n'eût point été avare des grâces victorieuses qui pouvaient seules me faire triompher de tant d'ennemis.

Mais je ne priais point ; ou si je le faisais , c'était d'une manière insuffisante , et je n'obtenais rien parce que je ne demandais pas , ou que je demandais mal.

Ma conduite d'ailleurs n'était pas l'objet d'une vigilance assez exacte , au moins de la part de mon père , qui ne songeait alors qu'à faire de moi un homme habile , sans s'occuper de ce qui était nécessaire pour que je devinsse en même temps un homme de bien.

Oh ! si l'on comprenait mieux l'époque de l'adolescence , on lui donnerait un tout autre intérêt.

Que l'homme mérite de soin et d'indulgence , à cet âge où les passions brûlent déjà de tous leurs feux et où la raison , qui doit les combattre , n'a pas encore acquis toute sa force !

Dans ce moment critique , l'âme , encore ignorante des choses de la vie , éprouve le besoin de tout connaître , de

tout goûter , et elle se lance en aveugle vers les objets sensibles qui lui promettent le bonheur.

Plus tard , instruite à l'école de l'expérience et de ses propres déceptions , elle touchera au doigt le vide et le néant des biens périssables d'ici-bas ; mais pour arriver à cet âge où la raison , entièrement développée et éclairée des lumières de la Foi , peut apprécier les choses à leur juste valeur , il faut traverser bien des jours orageux.

Pour vous , mon fils , sachez comprendre les besoins de l'adolescence , et prêtez-lui à l'occasion le secours de vos conseils , et surtout celui de votre indulgence.

Que d'âmes ont été précipitées pour jamais dans l'abîme , parce qu'elles n'ont point trouvé une main charitable pour les soutenir , et surtout pour les relever chaque fois qu'elles tombaient.

Heureux le malade qui , en pareil cas ,

rencontre un médecin que le souvenir de ses anciennes infirmités, ou le sentiment de ses misères présentes incline vers la compassion, et à qui l'étude de son propre cœur a révélé toute la faiblesse du cœur des autres !

Ne désespérez jamais d'une âme qu'agitent des passions naissantes ; mon exemple suffirait seul pour vous faire comprendre la puissance et la bonté de Dieu qui peut tout guérir.

Le plus grand service que vous puissiez lui rendre, en pareil cas, c'est de l'éloigner des compagnies mauvaises ; car il n'est rien de plus redoutable pour l'homme que la contagion des exemples vicieux.

C'est ce qui m'a perdu, dans les jours de mon adolescence ; car si j'avais été seul, je ne me serais pas livré au mal avec tant de fureur ; mais lorsque j'entendais dire aux autres : *Allons ! faisons !* je per-

dais toute honte , et je les suivais misérablement.

Entraîné par la séduction de leurs exemples , je marchais avec eux dans le chemin large de la Babylone de ce monde, me roulant dans sa fange et dans sa boue, comme dans des eaux de senteur et des parfums précieux.

Dieu vous préserve, mon fils , de livrer ainsi votre cœur aux ennemis de l'innocence et de la vertu ; leur amitié pour vous ressemblerait à celle d'un homme affamé pour les mets qu'on lui sert , il les consume en les aimant.

Non , ne souffrez pas que le démon fasse de vous ce qu'un tyran barbare faisait des malheureux qu'il destinait au dernier supplice ; il les attachait tout vifs à un cadavre en putréfaction.

Que votre âme ne s'attache point à une âme corrompue , infailliblement elle se gâterait par cette union.

Ne comptez pas sur vos forces et sur vos bonnes dispositions actuelles, pour lutter contre les perfides insinuations des méchants, car ils ont, mon fils, des intelligences au-dedans de vous. L'inclination au mal, qui est au fond de tous les cœurs, prête nécessairement les mains aux ennemis qui nous font la guerre à l'extérieur.

Lorsque les compagnons d'Alype voulurent l'entraîner au cirque pour assister aux luttes sanglantes et meurtrières des gladiateurs, il s'y refusa d'abord.

Ses amis insistèrent; il céda enfin, se promettant bien de n'y prendre aucun intérêt, en leur disant : Si vous avez assez de force pour entraîner mon corps en ce lieu, vous n'en aurez point assez pour rendre, malgré moi, mes yeux et mon cœur attentifs à ces spectacles cruels; j'y assisterai sans y être et sans y rien voir, et ainsi je triompherai en même temps d'eux et de vous.

Mais , hélas ! il avait trop compté sur lui-même. Un grand cri qui s'éleva tout-à-coup dans l'amphithéâtre, à la chute d'un gladiateur, provoqua sa curiosité : il ouvrit les yeux et fut frappé d'une plus grande plaie dans l'âme, que le gladiateur ne l'avait été dans le corps.

Il n'eut pas plus tôt vu couler le sang , qu'il devint cruel et sanguinaire , et qu'il aima avec passion ces jeux horribles , que son âme détestait auparavant. Que serait-il devenu , si Dieu n'eût guéri plus tard , par sa grâce , cette plaie intérieure , triste fruit des conseils dangereux et perfides des méchants qu'il fréquentait alors ?

Fuyez, fuyez, mon fils, les hommes vicieux et corrompus , comme vous fuiriez un serpent à la blessure mortelle ; les mauvais discours , et surtout les mauvais exemples peuvent facilement altérer la vie la plus pure , et les mœurs les plus innocentes.

CHAPITRE IV.

Vanité des liaisons dont Dieu n'est pas le principe. — Prix d'un bon ami.

SAINT AUGUSTIN. Mon fils, il est difficile que vous puissiez vous passer d'un ami ; car , si vous êtes dans le malheur , vous avez besoin de rencontrer un cœur qui comprenne le vôtre , et qui lui aide à porter le fardeau de ses peines , en les partageant.

Si , au contraire , vous êtes heureux , vous avez encore besoin d'un ami : rien , en effet , n'est agréable à l'homme , s'il ne le partage avec un autre homme ; dont la société lui plaise.

C'est Dieu seul qui donne les vrais amis, et il n'y a d'amitié véritable que celle qu'il forme lui-même, entre ceux qui sont attachés à lui par cette charité que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs.

Nul n'a pu mieux que moi, mon fils, apprécier le néant des amitiés purement humaines; que mon expérience vous serve donc de leçon.

Vous savez avec quelle passion je m'attachai, jeune encore, à cet ami d'enfance dont j'avais partagé les jeux et les études, et dont l'amitié m'était extrêmement douce, parce qu'elle était animée par la chaleur des mêmes desseins et des mêmes affections.

Ne vivant en quelque sorte que par lui et pour lui, je me livrais avec fureur aux délices d'une amitié vaine et fragile, et je répandais mon âme sur l'instabilité d'un sable mouvant, en aimant une personne

mortelle , comme si jamais elle n'eût dû mourir.

Mais Dieu ravit tout-à-coup à ma tendresse cet homme que je ne savais pas aimer comme on doit aimer les hommes ; il mourut presque subitement , et je fus longtemps inconsolable sous le poids de mon malheur.

Si Dieu eût été dans mon cœur avec cet ami , l'ami mort , Dieu me fût resté comme un puissant consolateur. Mais je n'avais encore ouvert mon cœur qu'à la créature , et sa perte me laissait dans un vide que rien au monde ne pouvait combler.

Oui , j'étais misérable , et il n'y a point de cœur qui , se trouvant engagé dans l'amour des choses mortelles , ne soit misérable , qui n'éprouve des déchirements lorsqu'il les perd , et qui alors ne connaisse et ne sente qu'il était déjà misérable , même avant de les avoir perdues.

Plus tard , mon fils , arrivé à cet âge

où l'on peut aimer d'une manière plus sage et plus réglée, quoiqu'aussi profondément sentie, je formai d'autres liaisons, qui semblaient devoir être plus solides.

Mais ici encore je voulais bâtir sans le secours du Seigneur, et l'édifice éphémère de notre amitié toute mondaine croulait à mesure que nous cherchions à l'élever.

S'entretenir ensemble, lire quelques livres agréables, se divertir, disputer sans aigreur, s'instruire mutuellement, s'attendre, se désirer, se recevoir avec joie les uns les autres : tout cela était trop vain et trop puéril pour satisfaire aux besoins d'un cœur tel que celui dont le ciel m'avait doué.

Mais lorsqu'arriva l'époque heureuse de ma conversion, mon âme apprit, en aimant Dieu, à aimer d'une manière pure et solide les amis que lui-même me fit trouver.

Alors s'accomplit pour moi cette parole

du sage : L'ami fidèle est un remède qui donne la vie et l'immortalité , et ceux qui craignent le Seigneur trouvent un tel ami.

Alype et Nébride avaient déjà depuis longtemps une place dans mon cœur , mais ils me devinrent mille fois plus chers encore , lorsque nous eûmes enfin rencontré cette vérité et cette sagesse , que nous avions appelées tous trois par tant de vœux et de soupirs.

Hélas ! je ne pus jouir que quelques instants de la société si aimable de Nébride , que la mort me ravit peu de temps après notre conversion.

Dieu seul put comprendre toute l'étendue de mes regrets , à la perte de cet ami ; mais ma douleur ne fut point folle et immodérée , comme elle l'avait été aux jours de mes égarements.

L'espérance console le chrétien qui vit de la Foi , il me semblait voir l'âme si belle de mon cher Nébride , reçue dans

le sein d'Abraham , se reposer en m'y attendant , et je me persuadais avec raison que dans cet heureux séjour il ne m'oublierait pas , puisque le Dieu , qui est la source abordable où les élus boivent le bonheur , se souvient sans cesse de nous.

Alype me restait encore , et son amitié , dans les desseins de la Providence , devait être le charme de ma vie tout entière.

Quoi de plus beau que le spectacle de deux cœurs , qui semblent ne vouloir disposer l'un de l'autre , que pour se porter mutuellement vers le Seigneur !

Liez-vous étroitement avec les amis de Dieu , vous aurez bientôt appris à aimer beaucoup Dieu lui-même.

Lorsque vous avez un ami pieux et fervent , réjouissez-vous , mon fils ; car , sachant combien son cœur est agréable à Dieu , vous devez aussi savoir que quand ce cœur si pur , où vous avez une place , s'élève jusqu'à Dieu par la prière , il n'est

pas possible qu'il ne vous y porte point en même temps.

Comment n'arriveriez-vous pas au ciel avec un semblable secours ? La prière du juste est trop puissante, pour ne pas vous obtenir les grâces nécessaires au salut.

Mon fils, écoutez en finissant les conseils de la sagesse divine elle-même ; ils vous feront comprendre toute l'importance que vous devez attacher au choix et à la possession d'un ami.

Si vous voulez faire un ami, prenez-le après l'avoir éprouvé, et ne vous fiez pas sitôt à lui.

Car il y a des amis qui ne le sont que pour un temps, et au jour de la tribulation ils se retirent.

Il y en a qui ne sont amis que pour s'asseoir à votre table ; mais si vous tombez dans l'indigence, vous les chercherez en vain autour de vous.

L'ami fidèle, au contraire, est une forte

protection ; celui qui l'a trouvé , a trouvé un trésor.

Rien n'est comparable à l'ami fidèle , et l'or et l'argent ne méritent point d'être mis dans la balance avec la sincérité de sa foi.

Celui qui craint le Seigneur sera heureux en amis , parce que ses amis seront selon son cœur.



CHAPITRE V.

Avec quelle patience le Seigneur a attendu le retour d'Augustin.

SAINT AUGUSTIN. Qu'il est touchant, mon fils, le spectacle d'un Dieu dont la bonté invite le pécheur au repentir et à la pénitence !

Peut-on ne pas être attendri, quand on voit cette patience du Seigneur, et qu'on songe qu'il lui serait si facile de tirer une vengeance prompt et terrible du pécheur, qui, en s'éloignant de lui par ses crimes, ne laisse pas d'être toujours dans sa main puissante ?

Le Seigneur attend , dit un prophète.
Et pourquoi attend-il , mon fils ? Pour punir ? Non , pour faire miséricorde , et signaler sa gloire en vous pardonnant.

Comme le père du prodigue soupire après le retour de son fils , et attend nuit et jour qu'il vienne se jeter dans ses bras ;

Comme le Sauveur lui-même , assis auprès du puits de Jacob , attend la femme pécheresse , dont la conversion doit être l'aurore du salut offert à toute la ville de Samarie ;

Ainsi Dieu attend le pécheur , qui méprise si souvent les richesses de sa bonté et de sa longanimité.

L'homme pêche , et Dieu le laisse vivre ; l'homme argumente ses péchés , et Dieu augmente le nombre de ses années ; l'homme répand , tous les jours , des blasphèmes contre Dieu , et Dieu ne laisse pas , tous les jours , de faire lever son soleil sur le blasphémateur.

Ce n'est pas que le péché ne lui déplaise infiniment ; mais il use d'une longue patience , parce qu'il attend toujours qu'au lieu du mal on fasse le bien.

Mais , hélas ! ses intentions paternelles ne sont pas comprises ; on dit : Voici un jour passé , je serai demain tel que j'ai été aujourd'hui : le jour de demain ne sera pas mon dernier jour ; je me convertirai plus tard.

Voilà , mon fils , ce que j'ai dit moi-même pendant de longues années. Etendu en quelque sorte sur mes passions, comme sur une couche molle et voluptueuse , je ne faisais que d'impuissants efforts pour m'arracher à cette langueur , si voisine de la mort.

Ma tête se soulevait quelquefois , comme celle d'un homme qui sort d'un profond sommeil ; mais elle retombait bientôt après , et je ne savais que répéter ces languissantes paroles : « Tout à l'heure,

tout à l'heure ; encore un moment, encore un moment ! »

Et le Seigneur m'attendait toujours avec une invincible patience. Mille fois déjà l'ange de la mort avait demandé s'il n'était pas temps d'en finir avec ce pécheur opiniâtre et endurci, et Dieu arrêtait toujours son glaive prêt à me frapper.

Lorsqu'emporté par la soif d'une gloire frivole et passagère, je courais chercher à Rome un théâtre plus digne de mes talents et de ce beau génie dont je me faisais une idole, n'eût-il pas été facile au Dieu que j'outrageais, de me faire trouver la mort au fond des abîmes qui s'ouvraient à chaque instant sous le vaisseau qui me portait ?

Et lorsqu'arrivé dans cette capitale du monde chrétien, je tombai dans une grande et périlleuse maladie, en fallait-il davantage pour m'ouvrir les portes du tombeau ?

Mais, hélas ! si je fusse mort en cet état, chargé de tant de fautes que j'avais commises contre Dieu, contre le prochain et contre moi-même, où pouvais-je aller sinon dans les flammes de l'enfer, parmi des tourments proportionnés à l'énormité de mes crimes ?

Et Dieu qui ne voulait pas la mort du pécheur, mais sa conversion, trouva encore, dans les trésors de sa bonté, quelques instants pour laisser arriver mon repentir.

LE CHRÉTIEN. — O grand Saint, de quelle indulgence le Seigneur a usé à votre égard ! Je n'en suis point surpris, car je sais que sa miséricorde est au-dessus de toutes ses œuvres.

Mais je sais aussi que sa justice est terrible, et j'ai vu bien souvent sa colère fondre tout d'un coup sur les pécheurs impénitents.

Quelque chose peut-être retenait son bras levé sur vous pendant tant d'années.

Quelqu'un s'opposait peut-être à sa juste vengeance , comme autrefois Moïse , dont la fervente prière ne permettait pas à Dieu de punir , comme il le méritait , un peuple indocile et rebelle.

SAINT AUGUSTIN. — Oui , mon fils , il est vrai , vous avez deviné le secret de la longue patience de Dieu à mon égard.

Voyez-vous , dans ce lieu retiré et solitaire , cette femme vraiment digne du nom de mère qui , répandant son âme devant Dieu , lui offre continuellement pour moi en sacrifice le sang de son cœur , qui jour et nuit coule par ses larmes.

Elle ne veut pas recevoir de consolations , parce que son fils ne vit point de la vie de la grâce.

Voilà celle dont la prière toute-puissante a lié les mains au Seigneur , pendant tant d'années , et l'a empêché de moissonner des vengeances , à l'instant même où je semais des crimes.

Le fils des larmes de Monique ne pouvait pas périr ; et Dieu qui , comme un bon père , ne demande qu'à être vaincu par les gémissements et les pleurs de ses enfants , me conserva jusqu'au jour où la grâce devait enfin triompher de ma résistance.

Heureux , mon fils , ceux qui , à l'exemple de cette pieuse mère , ne cessent de demander à Dieu la conversion des âmes dont le salut doit être le premier de leurs soins !

Mais , hélas ! où trouver une semblable persévérance ? On se lasse bien vite de retenir le bras de Dieu ; on se lasse de frapper à la porte de son cœur.

On désespère trop facilement des âmes malades , dont la guérison se fait un peu attendre. On dit : serait-il possible que Dieu convertît un tel homme , un homme si méchant , si corrompu ?

Ah ! mon fils , que cette parole ne se trouve jamais sur vos lèvres ; ne désespé-

rez du salut de personne. Considérez celui que vous priez, plus encore que celui pour qui vous priez.

Vous êtes frappé de la grandeur de la maladie, mais considérez donc la puissance du médecin. Ce n'est rien pour Dieu que de sauver ces sortes de pécheurs. Ils semblent désespérés aux yeux des hommes, mais il ne faut qu'une parole du Tout-Puissant pour les guérir.



CHAPITRE VI.

Comment la grâce a cherché et poursuivi
Augustin dans ses égarements.

SAINT AUGUSTIN. La grâce ne s'est pas contentée de m'attendre, mon fils, elle est venue au-devant de moi, elle m'a cherché. Hélas ! si le divin Pasteur ne se fût mis à ma poursuite, je n'aurais jamais pu revenir seul au bercail.

Voyez-vous cette brebis qui, s'écartant de la route tracée par le berger qui la précède, s'enfonce dans les sentiers épineux, et va se perdre dans un labyrinthe qui devient de plus en plus inextricable ?

Rien n'égale le funeste talent qu'elle possède de s'égarer. Mais s'agit-il ensuite de retrouver sa route, elle n'a plus rien de cet instinct qui guide en pareille occasion les autres animaux. Elle ne sait que faire entendre des cris plaintifs et de longs gémissements. Va maintenant, pauvre berger, cours après cette brebis errante, et, pour assurer son retour, prends-la sur tes épaules, car elle pourrait bien s'égarer encore, en revenant au bercail.

Mon fils, voilà l'homme tel que le péché l'a fait. Habile à se perdre, il est sans intelligence et sans forces pour trouver le chemin du repentir.

Du moins alors, qu'il se souvienne du divin Pasteur, et qu'il pousse vers lui ce cri que faisait entendre autrefois le modèle des pénitents : « J'ai erré comme une brebis qui se perd ; cherchez votre serviteur, car je n'ai point oublié vos commandements. »

Qu'il soit béni ce Dieu de bonté , d'avoir bien voulu me chercher moi-même lorsque j'étais si loin de lui ! Vous savez , mon fils , quels moyens il emploie ordinairement lorsqu'il veut exciter les hommes à se convertir. Il se sert de tout pour les inviter à la pénitence. Il les appelle à lui , par le bien qu'il leur fait en leur donnant les créatures ; il les appelle par une lecture sainte , ou par l'explication de quelque endroit de l'Ecriture ; il les appelle par les pensées secrètes qu'il forme au fond de leurs cœurs ; il les appelle par la douceur de ses consolations , et souvent aussi par la sévérité de ses châtiments.

Est-il un seul de ces moyens que Dieu n'ait pas mis en usage pour m'attirer à lui ? Mais le plus ordinaire et aussi le plus efficace était de répandre sur mes vains plaisirs une salutare amertume , qui m'en inspirait peu à peu le dégoût et m'obligeait à me tourner vers Dieu , pour étan-

cher ma soif à cette source unique des plaisirs purs et véritables.

Dès ma plus tendre enfance, esclave de la volupté, et plein d'amour pour ma propre excellence, je me complaisais dans les talents que le ciel m'avait prodigués, et dans les qualités brillantes dont je supposais mon esprit orné.

Ainsi les premiers pas que je faisais dans la vie, étaient pour m'éloigner du Dieu de qui j'avais tout reçu.

Mais, grâce à une sage disposition de la Providence, qui me ramenait doucement vers elle, ces études mêmes, dans lesquelles j'obtenais toujours l'avantage sur mes rivaux, devenaient pour moi la source de mille peines secrètes, à cause des difficultés que j'y rencontrais quelquefois, et des châtiments que mon amour désordonné du plaisir m'attirait de la part de mes maîtres.

Car je méritais bien d'être châtié, puis-

que , n'étant encore qu'un petit enfant , j'étais déjà si grand pécheur.

Mais c'est surtout lorsque je me plongeai dans les criminelles jouissances de la volupté , que le Seigneur fit mieux paraître encore avec quelle sollicitude paternelle il me poursuivait.

Il répandait sur tous mes plaisirs déréglés des dégoûts amers , afin de m'engager , par ce moyen , à chercher d'autres plaisirs , qui ne fussent pas mêlés de semblables dégoûts.

Il agitait sans cesse mon cœur par des pointes secrètes et invisibles , afin qu'il demeurât toujours dans l'impatience , jusqu'à ce qu'il eût une connaissance assurée de la vérité.

Je ne comprenais point alors ce qu'il y avait de salulaire dans ces épines , que la main de Dieu semait abondamment sur la route fleurie où j'aimais à marcher. Mais aujourd'hui , mon fils , je le remercie des

peines cuisantes qu'il a mêlées à mes voluptés illicites.

J'adore sa rigueur miséricordieuse qui, par le mélange de cette amertume, travaillait à m'ôter le goût de ces douceurs empoisonnées.

Je reconnais que le Seigneur m'était d'autant plus propice, qu'il me troublait davantage dans la fausse paix que mes sens cherchaient hors de lui, et qu'il ne me permettait pas de m'y reposer.

N'était-ce pas aussi une poursuite de la grâce que cette soif de la vérité, et cette faim intérieure de la justice que je ressentais au milieu de mes plus grands égarements ?

O vérité ! vérité ! Combien soupirais-je dès-lors vers vous du plus profond de mon âme !

C'était vous seule que je cherchais ; j'avais un désir immense de vous connaître, et j'éprouvais un besoin véritable de me

détacher des choses basses et terrestres , afin de m'élever vers vous , sans que je susse toutefois à quoi tendait cet amour de la sagesse dont j'étais consumé.

C'était là comme un artifice de la grâce, qui m'invitait à chercher le salut que je devais trouver un jour.

Elle ne voulait pas que je fusse du nombre de ces indifférents , qui demeurent en possession paisible de l'erreur, sans jamais s'inquiéter de leur état présent , ni s'assurer s'il ne serait pas possible d'en trouver un plus sûr et un meilleur.

J'allais donc çà et là , dans mon indigence , frapper à toutes les portes , mendier chez toutes les sectes religieuses , et dans toutes les écoles de philosophie , des parcelles de cette vérité , que l'Eglise catholique pouvait seule m'offrir pleine et entière.

C'est ce besoin de trouver enfin la vérité qui me rendait si précieuses les ins-

tructions qu'Ambroise donnait à son peuple.

Je ne cherchais d'abord dans ses discours que les charmes de l'éloquence, méprisant les choses et n'y faisant nulle attention. Je ne voyais en lui que l'habile orateur, et nullement le saint pontife, qui instruit les hommes pour les conduire au salut.

Néanmoins, quelque éloigné que le salut puisse être des pécheurs tels que j'étais alors, je m'en approchais peu à peu, sans que je le susse.

Car, comme les choses étaient inséparables des paroles, je ne pouvais pas empêcher que les unes et les autres n'entrasent ensemble, et comme en foule dans mon esprit; et lorsque j'appliquais toute mon attention à bien remarquer l'éloquence de ses discours, j'en reconnaissais en même temps la force et la vérité.

CHAPITRE VII.

Comment la grâce a triomphé du cœur
d'Augustin.

SAINT AUGUSTIN. Deux grands obstacles s'opposaient à ma conversion : il fallait vaincre à la fois mon esprit et mon cœur.

Il fallait, pour ainsi dire, me faire descendre des hauteurs où l'orgueil m'avait placé, et réduire un homme qui se croyait si grand, aux minces proportions de ce petit enfant que l'Évangile nous offre pour modèle.

Il fallait amener ce superbe rhéteur, qui se flattait d'exceller dans les sciences, qui

avait là les livres de tant de philosophes , et qui avait servi de maître aux autres depuis si longtemps ; il fallait , dis-je , l'amener à s'abaisser sous la puissance de Jésus-Christ , à être lavé comme un enfant dans les eaux salutaires du Baptême , et à soumettre sa tête altière à l'humble joug de l'Évangile.

Ce changement si difficile s'est enfin opéré avec l'aide du Dieu qui brise les cèdres du Liban ; et cet homme , qui ne voulait d'abord d'autre guide que sa faible raison , comprit enfin qu'il est souverainement raisonnable de se laisser conduire par une autorité divine , lorsque les lumières naturelles ne suffisent plus pour diriger l'esprit dans la recherche de la vérité.

Dès-lors , mon fils , mes doutes s'effacèrent peu à peu , et les plus hauts mystères me devinrent croyables.

La religion , qui ne m'apparaissait d'a-

bord que comme une œuvre ténébreuse et énigmatique , se présenta à moi sous un jour tout nouveau , et je compris que c'est une grande partie de la science , que de s'attacher à Dieu qui sait tout.

Mais pour rendre complet le triomphe de la grâce , il fallait que mon cœur lui cédât également.

Ce cœur si tendre et si aimant avait cherché un aliment à son activité dans les créatures , qui ne pouvaient suffire à le rendre heureux.

Il me semblait qu'en me sevrant des délices charnelles et des plaisirs qu'enfante la volupté , je me condamnerais à une vie insupportable ;

Et je ne savais pas que l'homme qui se convertit à Dieu , ne fait que quitter des plaisirs trompeurs pour un plaisir véritable : les jouissances ne lui sont pas absolument retranchées , comme on se le persuade , il ne fait qu'en changer.

C'est ce que la grâce me fit comprendre, lorsque, bannissant de mon cœur les vains plaisirs, elle y introduisit à leur place le Dieu dont la possession est plus douce que celle de toutes les créatures réunies ensemble.

O mon fils, il y a bien longtemps peut-être que vous résistez vous-même aux tendres sollicitations du Dieu qui vous demande votre cœur ! Quand viendra donc le moment où les anges du ciel pourront se réjouir de votre conversion ?

N'accusez pas la grâce : ce n'est pas elle qui vous manque, c'est vous qui lui manquez sans cesse et qui la rendez inutile en lui résistant.

Ne dites pas que vous attendez, pour vous convertir, le moment où Dieu vous renversera comme un autre Saul, et triomphera lui-même de votre volonté rebelle.

Je vous répondrai que cette victoire

éclatante et subite de la grâce est un véritable miracle , dans l'ordre spirituel , et que ce miracle ne vous est pas dû.

Mais vous avez , et vous aurez toujours cette grâce première qui peut devenir le germe d'une grâce plus forte encore , si vous savez la rendre féconde , en y correspondant.

Vous avez la grâce de la prière , avec laquelle on peut tout obtenir. Sachez la mettre à profit ; car tant que Dieu vous laissera l'esprit de prière , vous pouvez être certain qu'il n'a pas éloigné de vous sa miséricorde.

Hâtez-vous donc , mon fils , de mettre la main à l'œuvre de votre conversion , en vous entraînant vous-même vers Celui qui vous attire et qui vous élève en haut.



CHAPITRE VIII.

Ce que saint Augustin a fait pour correspondre à la grâce divine et lui témoigner sa reconnaissance.

LE SEIGNEUR. Vous avez appris, mon fils, de la bouche d'Augustin, ce que ma grâce a fait dans l'intérêt de son âme; c'est à moi maintenant de vous dire ce qu'il a su faire en retour, dans les intérêts de ma grâce.

Il en a d'abord secondé les opérations en lui-même, et il s'est étudié à lui devenir d'autant plus fidèle, qu'il avait plus longtemps résisté à ses inspirations.

On eût dit deux anciens amis réconci-

liés , qui , pour racheter le temps perdu dans la froideur et l'inimitié , se faisaient un devoir de multiplier les témoignages de leur affection mutuelle , et d'aller l'un et l'autre au-devant de leurs moindres désirs.

Lorsque ma grâce triompha du cœur d'Augustin ; elle le trouva chargé de trois chaînes pesantes : l'impureté , l'orgueil et l'avarice.

J'aurais pu ordonner que ces chaînes se brisassent tout d'un coup et sans aucun effort , comme celles de Pierre dans la prison tombèrent autrefois de ses mains , à la parole de l'ange chargé de sa délivrance.

Mais j'ai voulu que ce triple lien se rompît difficilement , et qu'Augustin éprouvât quelque peine à s'en dégager , afin de faire mieux ressortir le mérite de ses efforts soutenus et de sa généreuse correspondance à la grâce.

On se ferait difficilement une idée de

la tyrannie qu'exerçaient sur son âme les passions impures. Le récit qu'il en a laissé lui-même ne se lit jamais sans attendrissement.

On ne peut s'empêcher de plaindre une si belle âme en la voyant plongée dans ce borbier infect, dont elle ne semblait pas pouvoir jamais s'arracher. Non-seulement Augustin eût cru téméraire d'aspirer alors à la perfection de la pureté, mais il regardait comme impossible de vivre sans goûter les jouissances de la chair.

Sa pieuse mère ne pensait pas non plus que, même en se convertissant, il pût jamais s'élever plus haut que la chasteté conjugale, qui s'offre comme un port aux âmes poursuivies par l'incontinence et emportées par les désirs sensuels.

Et pourtant, mon fils, dès que son cœur eut prêté l'oreille à la voix de ma grâce, il comprit l'étendue de sa vocation, et il fit les derniers efforts pour y répondre.

De là cette vigilance et cette attention continuelles à écarter des plaisirs qui eussent pu, en flattant trop la chair, favoriser sa rébellion contre l'esprit.

De là encore cette fuite des moindres occasions, et cette défiance de lui-même, dont il avait mieux que personne compris l'indispensable nécessité.

De là enfin cet amour de la pénitence dont il s'arma comme d'un glaive, pour immoler des passions longtemps indomptées, et porter ensuite dans son corps la mortification habituelle du Sauveur Jésus.

Ne vous étonnez donc point de l'éminente pureté qu'Augustin acquit dans ses dernières années : avec une semblable fidélité à la grâce, le chrétien ne peut manquer de préluder sur la terre à cet état bienheureux, qui doit le rendre semblable aux anges dans la céleste patrie.

Mais, à mesure que l'âme s'affranchit des honteuses passions de la chair, il n'est

pas rare , mon fils , qu'elle devienne l'esclave d'une autre passion , plus délicate en apparence , mais non moins charnelle en réalité ; et lorsque l'esprit impur sort d'un homme , ce n'est bien souvent que pour céder la place à l'esprit d'orgueil.

Augustin eut le bonheur de découvrir ce piège , et il sut l'éviter.

Lorsqu'après les jours de sa conversion, l'ennemi du salut s'efforça de l'arrêter en chemin , en lui inspirant une vaine complaisance pour lui-même , il sut déjouer toutes les menées secrètes de l'esprit infernal. C'est en vain , lui disait-il , qu'après un si long et si triste naufrage , tu m'invites à me réfugier dans l'orgueil , pour y trouver le salut. C'est un port que je cherche , et non pas un rocher.

Et le voilà qui creuse nuit et jour dans la connaissance de lui-même , et se plonge pour ainsi dire dans son néant , pour y trouver cette précieuse humilité qui doit

servir de fondement à l'édifice de sa perfection.

Ce ne sera pas assez pour Augustin de posséder cette vertu dans un degré médiocre. Le voyez-vous qui, s'abandonnant au souffle de ma grâce et à l'heureuse impulsion de mon esprit, prend son vol vers les hauteurs divines, où l'on n'arrive qu'en s'humiliant ?

Jamais avare ne chercha l'or dont il est affamé, avec plus d'ardeur qu'Augustin en mit dans la recherche du trésor de l'humilité.

Persuadé que pour devenir humble il faut boire le calice des humiliations, il en fait pour ainsi dire son breuvage de chaque jour. Partout il s'abaisse, il travaille à élever les autres, et choisit toujours la dernière place.

Appelé à l'honneur du sacerdoce, voyez-le entrer dans le sanctuaire tout inondé des larmes que fait couler de ses

yeux une modestie aussi sincère qu'elle est éclatante.

Il tremble que sa gloire naissante n'enlève au Pontife quelque chose de la considération et de l'honneur dont le peuple doit l'environner.

Aussi ne paraît-il occupé que du soin de relever le mérite et la dignité de son évêque; et lorsqu'après la mort de Valère, il est choisi pour remplir sa place, il ne veut voir dans l'épiscopat qu'un fardeau redoutable auquel il ne tient que dans l'intérêt de ses frères, et qu'il serait prêt à déposer, si la paix de l'Eglise demandait qu'il renonçât à cette fonction.

Mais pendant qu'il travaille à s'enfoncer dans une obscurité salutaire, sa gloire se fait jour malgré lui.

Son nom vole jusqu'aux extrémités du monde; l'Eglise entière a les yeux sur ce grand docteur; et les fidèles que l'hérésie s'efforce de séduire, attendent ses

paroles et ses écrits comme des oracles qui doivent les fixer dans le chemin de la vérité.

Que fera-t-il ? Comment échapper à tant d'honneur ?

Le voyez-vous, mon fils, qui va creuser dans ses souvenirs, pour y ramasser les fautes de sa jeunesse, et exposer au grand jour une vie criminelle, sur laquelle tant d'autres à sa place eussent jeté le voile d'un éternel silence ?

Ce n'est pas qu'il aimé ces voluptés charnelles qui avaient corrompu la chasteté de son âme ; mais s'il repasse ainsi dans sa mémoire les désordres de sa jeunesse, c'est afin de s'exciter à m'aimer davantage, et à se haïr saintement lui-même.

L'humilité, mon fils, c'est l'arbre de vie planté dans le cœur des justes, comme dans un autre paradis terrestre.

Il le faut cultiver, cet arbre ; il en faut nourrir les racines.

C'est dans cette vue que les Saints allaient et venaient, pour ainsi dire, sur leur vie passée, comme sur un chemin longtemps battu par mille passions déréglées, pour y chercher, dans un sévère examen, ces fautes anciennes, qui sont comme le fumier destiné à faire croître l'arbre intérieur de l'humilité.

Comprenez-le bien, mon fils : de même que les plus viles ordures sont un trésor pour le cultivateur intelligent qui sait y puiser les sucs nutritifs, dont s'engraissent les plantes, de même les désordres les plus honteux d'une vie criminelle sont, pour le vrai pénitent, un moyen d'arriver au mépris de lui-même, et de former en lui cet esprit d'humiliation et de pénitence sur lequel se reposent avec tant de plaisir les regards du Seigneur.

Restait encore, dans l'âme d'Augustin, cette cupidité que l'Apôtre appelle racine de tous les maux.

L'amour des biens de la terre était une de ses plus fortes passions.

Mais voyez avec quelle fidélité il obéit encore ici à la grâce ; son sacrifice est aussi prompt que généreux et absolu.

Vous diriez un homme dans un naufrage, se hâtant de jeter à la mer tous les objets qui chargent son navire ; pour assurer le salut de sa propre personne.

Voyez comme il devient pauvre de cœur, cet Augustin dont l'ambition jusqu'alors n'avait point connu de bornes.

Il ne croit pas qu'on se puisse jamais trop dépouiller, quand on a une espérance immortelle dans les cieux ; et au moment de quitter ce monde, dont il a toujours usé comme n'en usant pas, son indigence est telle, qu'il n'a pas même de quoi laisser après lui la plus mince succession.

Cette correspondance si fidèle à la grâce n'est pas la seule chose, mon fils, qu'Au-

gustin ait faite pour elle. Après en avoir favorisé les opérations en lui-même , il en a défendu les privilèges contre ceux que l'enfer suscita pour la combattre.

L'Eglise catholique avait toujours cru que la faute du premier homme passe comme un funeste héritage à ses descendants , et qu'ainsi tous les enfants d'Adam naissent pécheurs , et sont ensuite entraînés vers de nouveaux péchés , par la concupiscence qui demeure en eux.

Pélage entreprit de ruiner ce dogme fondamental. Il osa soutenir que l'homme naît innocent ; qu'il peut arriver au salut sans le secours de la grâce.

Augustin lui devait trop , à cette grâce divine , pour ne pas éprouver le besoin de défendre ses intérêts.

Il s'arma donc du glaive de ma parole , et s'en servant avec tout l'avantage que lui donnait un génie profond et un esprit né pour la controverse , il établit d'une

manière invincible la certitude du péché originel, montra la nécessité absolue de ma grâce, et la manière dont elle agit dans l'homme, sans gêner en rien sa liberté, et en lui laissant le mérite d'une coopération volontaire.

C'est dans ce beau champ qu'il a moissonné tant de gloire. Son nom est devenu si célèbre que les catholiques le vénèrent comme un des plus puissants défenseurs de l'antique foi de l'Eglise ; et, ce qui ajoute encore plus à sa gloire, il est regardé à juste titre comme le fléau de tous les hérétiques, quoique la plupart cherchent à étayer leurs erreurs de son nom et de son autorité.



CHAPITRE IX.

Courage nécessaire au chrétien qui se convertit.
— Ce qu'il faut chercher en se donnant à Dieu.

SAINT AUGUSTIN. Le meilleur moyen d'assurer votre persévérance dans la vertu et la piété, c'est, mon fils, de bien comprendre ce que vous devez chercher dans la pratique de la religion.

Si vous aviez en vue autre chose que ce que Dieu vous prépare, vous seriez bientôt exposé au découragement et au triste sort de ceux qui, après avoir mis la main à la charrue, regardent derrière eux, et montrent ainsi qu'ils ne sont pas propres au royaume de Dieu.

On rencontre , en effet , très-souvent des personnes qui , fatiguées du vice et harcelées par les reproches d'une conscience qui les rappelle à la vertu , prennent enfin le parti de se tourner du côté de la religion et de se convertir.

Ce changement a d'abord pour elles quelque chose d'agréable. Le repos intérieur de la conscience , les délices qu'elle rencontrent dans ces pratiques de piété trop longtemps négligées , tout enfin contribue à leur rendre faciles et agréables les premiers pas de leur retour au Seigneur.

Mais ces jouissances spirituelles , qui sont comme le lait dont Dieu se sert pour nourrir leur enfance , ne doivent pas être le but principal d'une solide conversion.

Car si , en se donnant à Dieu , on n'a eu en vue que de se créer une position douce et tranquille , on ne tardera pas à se rebuter , lorsque ces délices sensibles auront disparu , et que la croix , l'inévi-

table croix promise par l'Évangile , se présentera au nouveau converti avec son affreuse nudité , et avec toutes les épines dont elle est environnée.

C'est alors qu'on verra reculer ces personnes qui avaient cherché dans la religion toute autre chose que Dieu même , et qui n'étaient pas préparées à y rencontrer les persécutions et les peines prédites à tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ.

Tandis que ces âmes robustes et généreuses , à qui Dieu seul tient lieu de tout , voient avec plaisir qu'après avoir sacrifié les jouissances criminelles du monde , il leur faut encore faire le sacrifice des douces et légitimes jouissances de la piété , pour arriver , ainsi dépouillées de tout , à la possession du Dieu qui nous tend les bras au calvaire

Une âme ainsi disposée ne peut plus ensuite être arrêtée par rien.

Mon fils , disait le sage , lorsque vous entrez au service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et dans la crainte , et préparez votre âme à la tentation. Ne croyez pas, parce que vous êtes converti, que la colère de Dieu soit passée. Elle est passée en un sens, puisqu'il ne vous perdra pas éternellement ; mais elle ne cesse pas néanmoins de vous frapper de verges.

Il ne vous épargne point, parce qu'il châtie tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants ; et il est si vrai qu'il châtie tous ses enfants , qu'il n'a pas épargné même son Fils unique.

Je sais qu'au milieu de cette amertume , il y a des consolations bien vives et bien douces , qui faisaient dire autrefois à l'Apôtre : « je surabonde de joie au milieu de mes tribulations. »

Dieu vous en ménagera sans doute quelques-unes, mon fils ; vous les recevrez avec actions de grâce , comme un voya-

geur qui rencontre quelques gouttes d'eau dans le désert.

Mais s'il plaît à Dieu de s'en montrer avare et de vous faire marcher dans une terre inculte, déserte et aride, vous n'en serez ni surpris ni découragé.

Vous direz : Voilà précisément ce que j'ai cherché en me faisant chrétien. Dieu demande que je le serve gratuitement, non dans la vue d'obtenir des biens terrestres et des consolations sensibles, mais parce qu'il me promet des biens éternels.

Préparez-vous, mon fils, à recueillir l'héritage de souffrances et d'opprobres que vous a légué votre divin Maître, en mourant sur la croix ; et si quelquefois le monde vous estime, vous approuve et vous loue, n'en soyez pas moins surpris qu'un homme à qui il arrive tout le contraire de ce qu'on lui avait fait espérer.

Oui, vous aurez ici-bas beaucoup de maux à souffrir.

Le monde en est plein ; ils vous environnent de toutes parts , et vous en serez sans cesse inquiété ; car les scandales se multiplient tous les jours de plus en plus.

Toute l'Ecriture ne recommande autre chose au vrai chrétien que de souffrir les maux présents , et d'espérer les biens à venir, d'aimer par avance le bonheur qu'il ne voit pas , afin de l'embrasser avec un contentement ineffable lorsqu'il le verra.

N'allez pas cependant, mon fils, regarder comme intolérable la position du chrétien sur la terre. Vous auriez contre vous l'expérience de tous les saints , qui ont trouvé, dans une vie crucifiée et dans les pratiques de la plus sévère pénitence , l'accomplissement de cette parole de Jésus-Christ :

« Mon joug est doux et mon fardeau est léger. »

Oui, il est aisé à porter, quand on est

soutenu par la grâce , ce poids des commandements du Seigneur.

Les autres fardeaux vous accablent et vous abattent; le joug de Jésus-Christ , au contraire , vous relève et vous soulage ; les autres n'ont que de la pesanteur , celui de Jésus-Christ donne des ailes.

Les ailes d'un oiseau sont pour lui comme un fardeau qui le surcharge en apparence ; si cependant vous lui ôtiez ce fardeau , il ne pourrait plus s'élever dans l'air ; rendez-le-lui et aussitôt il volera.

Ainsi en est-il du joug de Jésus-Christ : que les hommes s'y soumettent , qu'ils le portent sans rien craindre ; qu'ils ne s'arrêtent point à considérer ceux qui refusent de s'en charger.

Oui , que ceux qui aiment ce fardeau le portent , et ils éprouveront combien il est doux , combien il est léger , combien il est agréable , combien il détache de la terre , combien il élève au Ciel.

CHAPITRE X.

Sentiment de saint Augustin sur le monde et ses vanités.

SAINT AUGUSTIN. Ceux qui ont voyagé sur la mer peuvent en raconter les périls; ceux qui ont vu et étudié le monde peuvent aussi, mon fils, en retracer les dangers et en peindre la vanité.

Voyez-vous cette fumée qui s'élève dans l'air, et qui paraît d'abord comme un épais nuage? Plus elle s'élève, plus elle s'enfle et grossit; mais en s'étendant elle se dissipe et se perd : mon fils, voilà le monde.

Voyez-vous encore ce fleuve qui roule

ses eaux sales et corrompues dans lesquelles les hommes se plongent avec tant de plaisir ? Vous voyez comme ses eaux passent et s'écoulent ; craignez aussi qu'elles ne vous entraînent, car ce fleuve, mon fils, c'est le monde.

Voyez-vous enfin cette mer orageuse, toujours couverte d'écume, toujours épouvantable par ses flots irrités ? C'est le monde.

Voyez de quels hommes elle est remplie.

Celui-ci désire entrer dans un héritage, par la mort d'un autre ; celui-là veut gagner aux dépens de son prochain qui perdra.

L'un pour s'élever abaisse l'autre ; et pour acheter, il l'oblige à vendre ce qui lui appartient.

En combien de manières les hommes oppriment-ils d'autres hommes ? En combien de manières les dévorent-ils, lorsqu'ils le peuvent ? Quand un gros poisson

en a dévoré un plus petit, il est lui-même dévoré par un autre plus gros.

Le monde est tout entier sous l'empire de la malice elle-même. Craignez-le donc, mon fils, car il est essentiellement ennemi de Jésus-Christ, dont vous êtes le disciple.

Mais qu'est-ce que ce monde qu'il faut craindre et contre lequel un véritable chrétien doit se tenir perpétuellement en garde ?

Le monde, ce sont les amis de la vanité ; le monde, ce sont les impies et les injustes ; le monde enfin, c'est ce que l'Evangile désigne quand il dit : « Le monde ne l'a pas connu. »

Les pièges que vous trouverez au milieu du monde sont innombrables. Il y en aura de dressés par les incrédules, qui chercheront à vous ravir le précieux trésor de la foi ; il y en aura parmi les faux frères, parmi ces chrétiens froids et indifférents, qui vous pousseront au mal par

cela seul qu'ils ne vous porteront pas au bien.

Leur vie toute humaine , et toute semblable à celle des sages païens , est le plus grand scandale que votre piété puisse jamais rencontrer. Ils vous apprendront à oublier Jésus-Christ, en ne vous en parlant jamais , et à négliger les intérêts du Ciel , en ne paraissant occupés que de ceux de la terre.

Oui , mon fils , le monde n'aime que la terre , ne goûte que la terre ; et la terre en effet ne lui manquera pas , car nous en avons cinq pieds et quelques pouces en réserve , pour faire la fortune du mondain après sa mort.

Mais vous, mon fils , vous êtes citoyen du ciel par l'espérance. Craignez donc que votre cœur ne s'attache aux biens périssables d'ici-bas.

Il vous est permis d'en jouir, ou plutôt d'en user ; mais non point de vous repo-

ser dans cette jouissance , comme si c'était là votre dernière fin.

Le chrétien en ce monde est un voyageur qui traverse la terre d'exil , pour arriver à la céleste patrie , il n'a point ici-bas de demeure permanente.

Il voit le monde se réjouir , et il est dans la tristesse , car il pense au Ciel ; et plus le souvenir de sa patrie lui est doux , plus son exil lui semble amer.

Comme les fidèles Israélites , captifs loin de Jérusalem , il s'écrie : Nous nous sommes assis sur les fleuves de Babylone , et nous n'avons pu retenir nos larmes en nous souvenant de Sion.

Babylone a ses citoyens qui l'aiment , qui y cherchent une paix temporelle , qui n'attendent rien autre chose , qui fixent là toute leur joie , et qui veulent y trouver l'accomplissement de tous leurs désirs.

Ils se jettent dans les fleuves de Babylone , c'est-à-dire dans toutes ces choses

que le monde aime et qui passent ; et ces fleuves rapides les entraînent avec violence et les précipitent dans l'abîme.

Pour vous , au contraire , asseyez-vous auprès de ces fleuves , et pleurez sur ceux qui s'y perdent et sur votre propre exil.

Dites , dans un transport d'amour : O sainte Sion , où tout demeure stable , où rien ne passe et ne s'écoule , par quel malheur nous trouvons-nous éloignés de toi ?

Quand viendra le moment où nous pourrons goûter tes délices si pures ? O paix ineffable que nous contemplerons en Dieu ! O fidélité dont nous jouirons avec les anges ! O vision bienheureuse ! O spectacle d'une incomparable beauté !

Oui , mon fils , soupirez sans cesse après le ciel. Le chrétien est , avant tout , l'homme de l'éternité , et déjà sa conversion doit y être avec les anges.

Le chemin du ciel veut des hommes qui

marchent toujours , et qui ne s'arrêtent point aux objets qui pourraient les séduire ici-bas.

Un chrétien doit se trouver tous les jours dans la disposition où était Notre-Seigneur lorsqu'il disait : « Je m'en vais à mon Père. »

O monde frivole qui voudrais me retenir en me plongeant dans ta vanité , je ne puis m'arrêter à toi , car je vais à mon Père.

Créatures , qui étalez vos charmes à mes yeux et qui m'invitez à me reposer dans votre jouissance , laissez-moi continuer ma route vers le ciel. Je puis bien vous regarder en passant et me servir de vous pour m'élever à celui qui vous a faites.

Mais vous livrer mon cœur , je ne le puis ; car il appartient au Dieu qui m'attend dans les cieux ; je ne puis être à vous , je m'en vais à mon Père.

Plaisirs , richesses , honneurs qui vous

pressez sur ma route, pour me demander quelques-uns de ces jours dont se compose ma rapide existence, que faites-vous ? A qui vous adressez-vous ?

J'ai besoin de plaisirs plus solides, de richesses plus stables et d'honneurs moins frivoles ; c'est au ciel que je les trouverai. J'y cours bien vite ; laissez-moi, adieu , je m'en vais à mon Père.

Superbes palais, riches demeures, maisons riantes et voluptueuses, pourquoi me demandez-vous de vous aimer comme si vous deviez être ma véritable demeure ?

Avec toute votre opulence, vous n'êtes que l'hôtellerie du voyageur. Vous tomberez en ruines dans quelques jours ; et si vous tenez encore longtemps, je tomberai moi-même dans peu, et ainsi je ne pourrai vous habiter qu'un instant.

J'ai besoin d'une maison qui ne soit pas faite par la main des hommes, et qui ait des fondements véritables dans les cieux,

je vous laisse donc , car j'ai hâte d'arriver , je vais à mon Père.

Et toi , compagne de mon pèlerinage , chair mortelle qui partages ici-bas les destinées de mon âme , tu voudrais me retenir dans ce monde , et m'y fixer pour toujours.

Formée d'un peu de boue , tu es ici dans le lieu de ta naissance ; tu voudrais y demeurer , je le comprends ; mais moi , je viens de Dieu , et je retourne à Dieu.

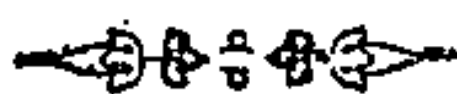
Souffre donc que je te résiste en ce moment ; car , si je vivais selon tes désirs déréglés , je me donnerais la mort éternelle , et je te perdrais aussi avec moi ; laisse-moi donc , je vais à mon Père , ne cherche plus à me captiver ici-bas.

Voilà , mon fils , ce que vous devez répéter sans cesse au milieu des séductions du monde ; voilà quels seront vos sentiments , si votre cœur est celui d'un véritable chrétien.

Oui, donnez-moi un cœur qui aime, et il comprendra ce que je dis.

Donnez-moi une âme de désirs, une âme affamée de la possession de Dieu; une âme qui, se regardant comme étrangère ici-bas, soupire sans cesse après les biens de l'éternelle patrie, et elle comprendra ce que je dis.

Mais si je parle à un cœur froid et glacé, il n'entendra rien à mes paroles.



CHAPITRE XI.

De la connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

SAINT AUGUSTIN. Si vous voulez comprendre parfaitement la religion, étudiez, mon fils, celui qui en est le principe et la fin ; par qui tout a été fait, et à qui tout se rapporte.

Etudiez Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'auteur de votre foi, le compagnon de votre pèlerinage, la source de vos mérites et la récompense promise à vos généreux efforts.

Malheureux est celui qui connaît toutes

choses , et qui ne connaît pas Jésus-Christ ! Bienheureux , au contraire , celui qui le connaît , quoiqu'il ignore tout le reste !

Suivez ses traces , et vous ne vous égarez pas ; approchez-vous de lui , et vous serez éclairé ; aspirez à le posséder dans le ciel , et votre espérance ne sera pas vaine.

La connaissance et l'amour de Jésus-Christ , c'est le germe du salut éternel.

Aimez surtout ce Dieu fait homme , car il vous a aimé le premier.

Remontez par la pensée au moment de la naissance du monde ; élevez-vous plus haut encore ; portez votre vol jusque dans les splendeurs des saints , et considérez le Verbe , de toute éternité dans le sein de son Père.

Dès-lors , mon fils , il pensait à vous , il s'occupait de vous , il vous aimait.

Dès-lors il vous préparait toutes ces grâces que vous recueillez maintenant en

si grande abondance, sur la route de la vie.

Il vous choisissait par une prédilection spéciale, afin que, par la charité, vous fussiez saint et sans tache devant ses yeux; quelle ineffable bonté, mon fils!

Il en est qui, poussés par une curiosité indiscrete, demandent ce que faisait Dieu avant de créer le monde.

On leur répond qu'il préparait un enfer pour les curieux.

C'est moins une réponse sérieuse, qu'une manière agréable d'éluder cette grande question.

Pour moi, je répondrai, sans crainte de me tromper : Il vous aimait, et il méditait les moyens de vous attirer à lui plus tard par sa miséricorde.

Mais puisque ce divin Sauveur vous a aimé si tôt et si longtemps, pourriez-vous craindre de lui donner trop tôt votre cœur, et de passer à son service un temps trop considérable?

Attendriez-vous à n'avoir plus que quelques jours de vie pour aimer celui qui n'a pas cru avoir trop d'une éternité pour vous aimer vous-même ?

Aimez-le donc , mon fils , il en est tant qui lui refusent misérablement leurs cœurs ! Sachez le dédommager du mépris ou de l'indifférence des autres.

Vous en connaissez peut-être qui détestent son Nom , qui l'ont en horreur , et qui pourtant se font gloire de connaître Dieu et qui prétendent l'aimer.

Comme s'il était possible de connaître et de vénérer le Père , sans reconnaître en même temps le Fils qu'il a envoyé , et auquel il a rendu lui-même témoignage.

D'autres croient en Jésus-Christ ; mais leur foi est si faible , qu'ils osent à peine en donner quelques signes extérieurs.

Ils ne visitent presque jamais dans son temple ce Dieu Sauveur , qui y repose nuit et jour sur son trône de grâces. Le

temps, qui fuit si vite pour eux, dans le commerce des créatures, leur semble lourd et pesant comme un siècle, lorsqu'ils se trouvent au pied des saints autels.

Ils le reçoivent quelquefois dans la communion, mais c'est avec un cœur froid et dissipé ; à peine l'ont-ils reçu qu'ils l'oublient, et son souvenir est pour eux comme le souvenir d'un hôte qui passe, et qui n'est qu'un jour dans un même lieu.

Ah ! mon fils, que votre ferveur habituelle soit, pour le Cœur de Jésus, comme une riche compensation de la froideur de ces chrétiens indifférents.

Aimez Jésus-Christ ; avec cet amour, tout le reste vous viendra.

Il n'est point de dévotion plus solide, et toutes les autres supposent nécessairement celle-ci.

Car, si vous aimez Marie, c'est parce qu'elle a donné le jour à ce Dieu fait homme. Si le culte des saints vous est

précieux ; c'est parce qu'ils ont été les imitateurs plus ou moins parfaits de ce divin modèle.

Si vous étendez les bras de votre charité jusqu'aux âmes détenues dans le purgatoire , en adoucissant leurs peines par les suffrages de l'Eglise , c'est que vous savez combien elles sont chères au Cœur de Jésus-Christ , et combien vivement il désire leur délivrance.

Encore une fois , aimez tendrement Notre-Seigneur ; que son souvenir vous accompagne partout ; que son image soit le premier ornement de votre maison.

Pensez surtout à ses souffrances ; dans mes tentations et dans mes peines , je n'ai jamais connu de refuge plus assuré que les plaies de Jésus crucifié.

Oh ! qu'un regard sur le Crucifix donne de force à l'âme ! c'est le véritable serpent d'airain , qui rend la santé aux cœurs blessés par le péché.

Tous les saints ont aimé à reposer leurs regards sur Jésus en croix ; c'est au pied de cette image consolante qu'ils ont versé leurs plus douces larmes.

On vous la présentera, mon fils, à l'heure de la mort ; on vous invitera, dans ce moment terrible et décisif, à la presser avec confiance sur vos lèvres décolorées.

Heureux, si alors le Crucifix vous apparaît comme une vieille et douce connaissance ! Heureux, si vous n'attendez pas, pour commencer à l'étudier, le moment où il faudra songer à s'en séparer !

Mettez, dès aujourd'hui, votre gloire dans la croix de Jésus-Christ ; et, un jour, vous vous trouverez avoir cueilli le salut éternel sur cet arbre sacré, où le salut du monde a été vraiment attaché.



CHAPITRE XII.

De la charité fraternelle.

LE CHRÉTIEN. O grand Saint ! que j'aime à étudier, dans votre vie, les règles de cette charité chrétienne, que vous avez si bien connue et si admirablement pratiquée !

Quelle âme fut jamais plus belle, plus tendre et plus sensible que la vôtre ? Mais tout ce que la nature vous a donné de précieux, la grâce y ajouta encore un nouveau prix en le perfectionnant.

Quoi de plus aimable que le tableau de vos rapports avec ces jeunes élèves qui

vous furent confiés dans les premières années qui suivirent votre conversion ?

Avec quel soin vous les formiez à la pratique des vertus ! Avec quelle vigilance vous vous appliquiez à corriger leurs défauts naissants ! C'était toujours votre cœur qui leur parlait, et vous saviez accompagner vos réprimandes d'une douceur qui en assurait ordinairement le succès.

Lorsque vous fûtes honoré du caractère sacerdotal, y vîtes-vous autre chose qu'un moyen précieux de devenir utiles à vos frères ? Votre conduite n'était-elle pas une copie parfaite de celle du grand Apôtre qui disait aux chrétiens : Nous sommes vos serviteurs en Jésus-Christ.

Ce zèle infatigable à annoncer la parole de Dieu, où prenait-il sa source, sinon dans le désir que vous aviez de procurer le salut des âmes, et dans la charité dont votre cœur était embrasé ?

Vous ne saviez refuser à personne les

secours dont vous pouviez disposer : vos revenus temporels étaient moins à vous qu'aux pauvres, et vos conseils charitables appartenaient à tous ceux qui venaient les demander.

Chargé du fardeau d'un ministère qui absorbait presque tous vos moments, où pouviez-vous trouver le temps d'écrire un si grand nombre de lettres, qui eussent suffi pour occuper entièrement un homme libre de toute autre affaire?

C'est la charité dont votre cœur était plein qui vous rendait capable de suffire à tout; et il vous était toujours plus difficile de refuser un service que de le rendre.

Qui pourrait dire tous les charmes que vous saviez mettre dans vos rapports avec le prochain? On était heureux de vous voir et de vous entendre; et jamais peut-être il ne vous arriva de faire peine à quelqu'un, même en refusant ce que vous ne pouviez accorder.

Votre pieuse mère, en mourant, aimait à vous appeler son bon fils, et à vous rendre ce témoignage que, pendant trente années, elle n'avait pas entendu sortir de votre bouche une seule parole qui eût pu lui déplaire.

Si telle était votre douceur avant l'époque de votre conversion, combien dut-elle être plus remarquable encore, depuis que vous eûtes étudié à l'école de Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ? »

Les occasions ne vous ont pas manqué d'exercer cette belle vertu ; car qui pourrait dire ce que vous avez eu à souffrir de la part des ennemis de Dieu, qui devaient être nécessairement les vôtres ?

Que de calomnies semées contre vous par les hérétiques ! Que de pièges tendus à votre vie ! Que de reproches injustes faits à votre conduite, toujours si sage et si réglée !

Rien n'a pu diminuer en votre cœur

cette charité chrétienne , à laquelle vous teniez plus qu'à votre existence.

Vous trouviez ordinairement le moyen de gagner les cœurs par vos douces prévenances , et ceux qui avaient résisté à la puissance de votre logique si serrée et si pressante , étaient quelquefois vaincus par le seul spectacle de la modestie que vous gardiez dans le triomphe.

Vous ne vouliez paraître supérieur à personne ; c'était toujours à la vérité et jamais à vous que les hérétiques convertis semblaient rendre les armes.

Dans vos discussions avec vos amis , vit-on jamais percer le moindre mouvement d'amour-propre , et le plus léger sentiment d'aigreur ?

Vous reculiez aussi loin que possible les bornes de la charité fraternelle , et l'on vous a vu plus d'une fois demander pardon à ceux qui auraient dû vous le demander à vous-même.

Faut-il s'étonner ensuite si vous avez tant recommandé aux autres une vertu que vous aviez si bien su pratiquer tout le premier ? Vos discours ne sont-ils pas remplis de vœux que vous faisiez pour que l'union la plus intime régnât au sein de la grande famille chrétienne ?

Vous prétendiez avec raison que la dette de la charité ne peut jamais s'éteindre , et qu'encore que nous la payions exactement nous en sommes toujours redevables :

Ainsi il ne faut jamais nous lasser d'aimer nos frères , de les supporter , de leur faire du bien , par un effet de cette charité qui a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit que nous avons reçu.

Vous rappeliez souvent aux fidèles qu'étant comme enrôlés dans un même corps de milice , sous l'étendard de la sainte croix , ils devaient toujours être étroitement unis , sous les ordres de Jésus-Christ , leur divin capitaine.

Vous leur faisiez remarquer tout ce qu'il y a de force et d'énergie dans cette belle parole de l'apôtre saint Paul, qui veut que les chrétiens traitent leurs frères comme les membres du corps humain se traitent entre eux ; quand une partie souffre, toutes les autres y compatissent.

Vous aimiez surtout à leur rappeler cette parole du Sauveur lui-même : Mon père, je veux que ceux qui m'appartiennent ne fassent qu'un, comme vous et moi ne faisons qu'un.

Ainsi c'est l'adorable Trinité elle-même qui devient le modèle de l'union qui doit exister entre nous.

Comme la multiplicité des personnes n'empêche point l'unité de nature en Dieu ; ainsi, parmi les chrétiens, le grand nombre des croyants ne doit former qu'un cœur et qu'une âme.

Si l'on demande : Combien y a-t-il de personnes en Dieu ? Nous répondrons :

trois. Si l'on ajoute : Combien cela fait-il de Dieux ? Un. Ainsi dans l'Eglise : Combien y a-t-il de chrétiens ? Plusieurs millions. Combien cela fait-il de cœurs ? Un.

Il n'y a plus en effet ni barbare , ni romain , ni scythe parmi nous, mais un seul Jésus-Christ , qui est tout en tous , et la multitude de ceux qui croient à l'Evangile ne doit former qu'un cœur et qu'une âme.

O grand Saint , que j'éprouve de bonheur à méditer à votre école cette belle science de la charité !

Obtenez que mon cœur soit tout embrasé de ses feux.

Oui , que j'aime toujours mes amis en Dieu et mes ennemis pour l'amour de Dieu , ainsi que le prescrit cette loi de la charité que Jésus-Christ nous a donnée comme une marque distinctive de ses vrais disciples , quand il a dit : « On reconnaîtra que vous êtes mes serviteurs , si vous vous aimez les uns les autres. »

CHAPITRE XIII.

Comment un véritable chrétien doit recevoir et souffrir la mort.

SAINT AUGUSTIN. Mettez ordre à vos affaires, mon fils, car vous mourrez dans peu.

Les jours de l'homme sur la terre passent rapidement ; et tout ce qui finit est nécessairement court.

Vous n'êtes donc séparé de la mort que d'un pas.

Préparez-vous à rendre votre âme au Seigneur.

Mais quoi ! mon fils, d'où vient que la

pensée de votre fin prochaine vous trouble et vous alarme ?

Je croyais vous faire plaisir en vous parlant de la mort. Il me semblait que c'était annoncer à un voyageur la fin de son exil, à un captif sa délivrance, et à un enfant l'arrivée d'un bon père dont il était séparé depuis longtemps, et dans les bras duquel il va enfin se jeter.

Mais voilà qu'au contraire, parce que je vous ai parlé d'une mort prochaine, la tristesse s'est emparée de votre âme.

Vous tenez donc à la vie présente ; et votre foi dans la vie future n'est pas aussi vive qu'elle pourrait l'être.

Qui sait même si votre conscience ne vous fait pas de secrets reproches, et si vous ne craignez point de paraître devant Dieu, parce que vos mains ne sont pas pleines de ces bonnes œuvres qui assurent le salut du chrétien ?

Cependant, que vous le vouliez ou

non, il faudra payer à la mort le tribut qu'elle a droit d'exiger de vous.

Peut-être mourrez-vous subitement et d'une manière effrayante pour ceux qui en seront les témoins. On vous plaindra alors; on dira : « quel malheur qu'il n'ait pas eu le temps de se reconnaître ! »

Mais quoi ! mon fils, est-ce que ces vingt ou quarante années de vie ne vous avaient pas été données précisément pour vous reconnaître, et pour vous préparer à la mort ?

Vous n'êtes surpris que parce que vous avez bien voulu l'être.

Espérons de la bonté de Dieu qu'il vous donnera les moyens d'apercevoir la mort un peu avant qu'elle ne vous frappe.

Toutefois, ne comptez pas beaucoup sur cette préparation prochaine; car ce ne sera pas assez de penser à la mort quand elle viendra; *il faudra y avoir pensé.*

Occupez-vous-en donc, mon fils, et pour cela placez-vous, dès ce moment, en esprit, sur le lit qui vous recevra dans votre dernière maladie ; il n'y a point de lieu plus favorable pour faire d'utiles méditations.

Vous voilà étendu sur le bois de votre croix, et, pour ainsi dire, sur l'autel où doit s'accomplir votre dernier sacrifice. A quoi pensez-vous sur cette couche douloureuse, mon fils ?

Vous repassez vos années dans l'amertume de votre cœur. Hélas ! c'est commencer un peu tard.

Toutefois, vous avez encore le temps de le bien faire.

Mais d'où vient donc que vous avez une si grande facilité à vous rappeler vos fautes à l'approche de la mort, vous qui aviez tant de peine à faire votre examen de conscience, lorsqu'il fallait paraître au tribunal de la pénitence ?

Si vous aviez su autrefois vous rendre la mort présente , et porter son flambeau jusque dans les dernières profondeurs de votre âme , elle vous eût éclairé , comme elle le fait aujourd'hui , sur une foule de choses que vous n'aperceviez pas alors.

Ne vous contentez pas d'avoir découvert vos péchés , mais pleurez-les avec les larmes d'un sincère repentir.

Je ne crois pas qu'un chrétien puisse partir avec assurance pour l'éternité , s'il n'a fait une pénitence véritable et proportionnée à ses besoins.

C'est la conviction profonde de cette vérité qui m'engagea , dans ma dernière maladie , à faire placer les psaumes de la pénitence contre la muraille , auprès de mon lit , d'où je les lisais avec tant de componction , que je répandais sans cesse des torrents de larmes.

Gardez-vous bien cependant , mon fils , de pousser trop loin la recherche de vos

fautes, qui ne doit jamais être faite avec inquiétude et scrupule. La plus dangereuse de toutes les tentations, à l'heure de la mort, c'est cette crainte excessive qui bannit la confiance et produit le désespoir.

Songez plutôt à vous jeter dans les bras de la miséricorde de Dieu, qui ne se retirera point pour vous laisser tomber.

Mon fils, vous avez en main un trésor dont il faut savoir tirer parti : ce sont les douleurs qui accompagnent ordinairement la dissolution du corps de l'homme.

Il y a dans la conformité aux ordres rigoureux d'un Dieu qui nous crucifie, et dans l'acceptation généreuse et chrétienne de la mort à laquelle il nous condamne, une puissance d'expiation qui peut couvrir bien des fautes.

N'oubliez pas d'offrir souvent et longtemps à l'avance votre mort, unie à celle de Jésus sur le calvaire.

Prenez aussi, en union avec lui, ces remèdes dégoûtants, qui vous rappelleront le fiel dont il fut abreuvé dans ses derniers instants.

Que votre douceur, votre patience et votre résignation soient un sujet perpétuel d'édification pour ceux qui vous entourent.

Dans toute votre maladie, défendez au murmure d'approcher de vos lèvres; et si vous vous plaignez quelquefois, à l'exemple de notre Sauveur, que ce ne soit jamais sans ajouter avec lui : « Mon Père, que votre volonté se fasse et non la mienne. »

Aimez la prière, et qu'elle vous accompagne jusqu'à la fin. Dans ma dernière maladie, j'avais ordonné qu'on me laissât seul ordinairement, afin qu'il me fût plus facile de m'entretenir avec Dieu.

N'attendez pas qu'on vous propose les secours de la religion, mais sachez les

désirer et les demander vous-même. Qu'une crainte mal fondée et indigne de votre caractère de chrétien ne vous prive pas des grâces attachées à la réception des Sacrements.

Ce doit être un moment bien précieux pour le chrétien, que celui où il s'unit pour la dernière fois au Dieu de son cœur, caché sous les voiles de l'Eucharistie.

La première et la dernière communion offrent un intérêt tout particulier ; l'une est comme le viatique de la vie présente, et l'autre comme le viatique de l'éternité.

Quels doux sentiments doivent naître dans l'âme chrétienne, lorsqu'elle voit le Sauveur lui-même descendre dans sa pauvre demeure, où elle se juge si indigne de le recevoir.

Mais qui pourrait trouver une langue pour traduire et rendre fidèlement ce dernier entretien du serviteur qui va

partir, avec le Maître qui s'offre pour l'accompagner ?

« Seigneur, dit l'âme attendrie, vous venez m'enlever par votre présence les dernières terreurs de la mort.

« J'étais effrayée de me voir réduite à traverser seule les horreurs du tombeau ; mais vous venez, Seigneur, me prendre par la main, et il me semble que je suis devenue forte de toute votre force.

» Quand je marcherais maintenant dans une vallée couverte des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi.

» — Oui, répond le Sauveur, je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, lors même qu'il serait mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais.

» — Ah ! Seigneur, s'écrie l'âme toute pleine de la joie la plus vive, que cette parole me donne d'espoir ! Je ne mourrai

donc pas , je vivrai. Non , je ne périrai point , puisque je me remets moi-même entre vos mains.

» — Vous êtes venu chercher mon dernier soupir ; le voilà , il est sur mes lèvres. Seigneur Jésus , recevez mon esprit. C'est maintenant que je puis dire : Laissez aller en paix votre serviteur , car mes yeux ont vu le salut que vous aviez promis au monde.

» — O mon fils ! qu'une semblable mort est douce ! Qu'elle est digne d'envie ! Puisse-t-elle devenir un jour votre partage ! Ce sera mourir de la mort des justes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



CHAPITRE I. Introduction. — Naissance de sainte Monique. — Son enfance.	5
CHAP. II. Mariage de sainte Monique. — Sa patience à supporter les défauts de son mari et ceux de sa belle-mère. — Sa charité envers le prochain.	25
CHAP. III. Vertus de sainte Monique dans l'in- térieur de sa maison. — Ses exercices de piété.	52
CHAP. IV. Naissance de saint Augustin. — Elle le forme à la prière. Elle imprime le nom de Jésus dans son cœur. — Crise subite d'Augustin.	40

CHAP. V. Augustin grandit avec les soucis de sa mère. — Conseils qu'elle donne à ce fils déréglé.	56
CHAP. VI. Conversion de Patrice. — Sa mort. — Vertus de Monique dans l'état de viduité.	65
CHAP. VII. Augustin étudie à Carthage. — Il est manichéen. — Songe de sainte Monique. — Belle parole d'un évêque.	76
CHAP. VIII. Augustin va à Rome. — Il trompe sa mère en lui cachant son départ. — Il croit devoir la vie aux prières de cette sainte femme.	87
CHAP. IX. Augustin étant allé à Milan, sa mère l'y va trouver. — Son respect pour saint Ambroise. — Sa soumission aux ordres de ce grand évêque. — Réponse au sujet du jeûne. — Elle cherche une épouse à son fils.	97
CHAP. X. Conversion d'Augustin. — Joie de sa mère. — Elle le suit à la campagne. — Ses mots heureux.	125
CHAP. XI. Entretien d'Augustin avec sa mère, touchant le bonheur de la vie éternelle.	158
CHAP. XII. Mort de sainte Monique. — Affliction que cette perte cause à saint Augustin. — Ses efforts pour la modérer.	148
CHAP. XIII. Amour que saint Augustin conserva toujours pour sa mère.	165

ENTRETIENS DE SAINT AUGUSTIN.

CHAPITRE I. Prix d'une bonne mère. — Eloge de sainte Monique.	181
CHAP. II. Soins particuliers que mérite l'enfance.	188
CHAP. III. Des périls qui environnent l'adolescence, et en particulier du danger des mauvaises compagnies.	194
CHAP. IV. Vanité des liaisons dont Dieu n'est pas le principe. — Prix d'un bon ami.	202
CHAP. V. Avec quelle patience le Seigneur a attendu le retour d'Augustin.	210
CHAP. VI. Comment la grâce a cherché et poursuivi Augustin dans ses égarements.	218
CHAP. VII. Comment la grâce a triomphé du cœur d'Augustin.	226
CHAP. VIII. Ce que saint Augustin a fait pour correspondre à la grâce divine et lui témoigner sa reconnaissance.	231
CHAP. IX. Courage nécessaire au chrétien qui se convertit. — Ce qu'il faut chercher en se donnant à Dieu.	245
CHAP. X. Sentiment de saint Augustin sur le monde et ses vanités.	250

CHAP. XI. De la connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	260
CHAP. XII. De la charité fraternelle.	267
CHAP. XIII. Comment un véritable chrétien doit recevoir et souffrir la mort.	275



FIN DE LA TABLE.

